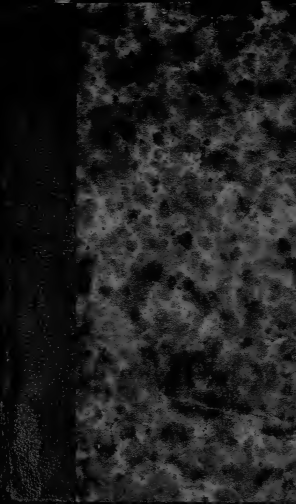
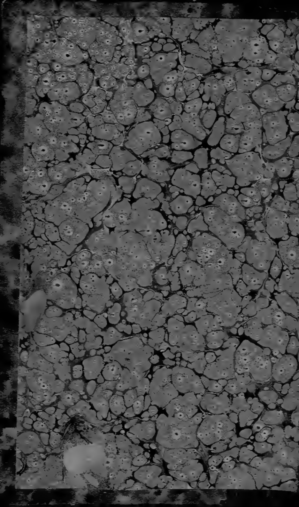
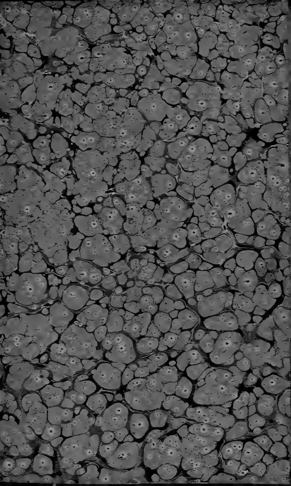






ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

NOUVELLE TRADUCTION,

PAR MM. PANCKOUCKE ET FRAMERY.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez PLASSAN, Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation et Privilège du Roi.

VIE
DE L'ARIOSTE.

LA VIE des hommes célèbres par leurs talens littéraires est ordinairement peu féconde en événemens. Consacrée presque toute entière à l'étude, l'histoire de leurs actions importe bien moins que celle de leurs travaux, et n'offre à la curiosité aucun détail aussi intéressant que leurs ouvrages. Cependant, lorsqu'un homme de génie se présente à la postérité à la tête de son siècle qu'il a marqué du sceau de sa gloire, tout ce qui a rapport à lui devient sacré pour elle ; elle aime à le connoître jusque dans les circonstances les plus légères : l'éclat qui l'environne se répand jusque sur les détails les plus minutieux. Semblable à ces enfans

chéris dont une mere idolâtre raconte les propos puérils avec enthousiasme, comme s'ils devoient obtenir des autres l'admiration qu'elle leur accorde; un mot peut-être commun, une démarche indifférente, dès qu'ils lui appartiennent, semblent acquérir un caractère plus imposant. On aime à croire que le génie qui lui dicta tant de merveilles présida de même à ses moindres discours, à ses moindres actions. Cet intérêt, qui n'est pas l'effet d'une partialité aveugle, mais de la vénération profonde qu'inspirent les grands talens, est dû, sans doute, à l'Arioste qui mérita d'être assis au rang des premiers Poëtes du monde, à côté d'Homère et de Virgile; à l'Arioste, l'un des restaurateurs des Lettres, l'un de ces brillans météores qui firent la splendeur de l'Italie et du beau siècle de Léon X.

On a prétendu, mais sans aucun fondement, que la famille des Ariostes descendoit de celle des Aristes, ou de celle des Ariovistes. Elle n'a pas besoin pour son illustration de recourir à cette origine fabuleuse. Ce qu'on sait très-bien, c'est qu'elle étoit originaire de Bologne, et qu'elle y tenoit parmi la plus ancienne noblesse un rang assez distingué, pour que le Marquis Obizon III, de la maison d'Este, y formât une alliance avec Lippa Ariosta, la plus belle femme de son tems.

Lippa, en suivant son époux à Ferrare, y emmena une partie de sa famille qui s'y établit, et y occupa les premiers emplois. Mais aucun d'eux n'obtint autant d'honneurs et de considération que Nicolas Arioste, pere de notre Poëte. Lié intimement dans sa jeunesse avec Borso et ensuite avec

Hercule, tous deux Ducs de Ferrare, il conserva précieusement leur amitié pendant toute leur vie. Ce dernier dont il étoit le majordome, non-seulement accumula sur lui les charges les plus importantes de la ville, mais il l'envoya souvent en ambassade auprès du Pape, du Roi de France, et de divers autres Souverains. La manière brillante dont il s'y comporta, lui valut de grandes récompenses; les titres de Chevalier, de Comte, le gouvernement de Modène, et celui de Reggio. Mais, observe avec raison un des Auteurs qui nous fournit ces Mémoires, parmi tant de titres pompeux, celui de pere de notre Poëte, est encore le plus illustre; le seul qui ait transmis son nom à la postérité. Tandis qu'il étoit Gouverneur de Reggio, d'autres disent Capitaine de la citadelle, il épousa Daria Malaguzzi, que sa no-

blesse et sa fortune rendoient un des partis les plus considérables de la Ville. Il en eut dix enfans, cinq garçons et cinq filles ; les cinq garçons furent, Louis, le premier et le plus fameux de tous; Gabriel, Charles, Galasse et Alexandre : le nom des filles n'est pas venu jusqu'à nous. Gabriel qu'une contraction de nerfs priva dès son enfance de l'usage de ses jambes et de ses bras, mourut d'une esquinancie à Ferrare, dans un âge assez avancé. S'étant adonné à l'étude de la poésie latine, alors plus en vogue que celle en langue vulgaire, il eut le talent de s'y distinguer. Charles bien fait de sa personne, plein d'esprit et de courage, chercha fortune dans les Cours, et mourut dans celle de Naples. Galasse prit le parti de l'Eglise, et fut chargé d'emplois honorables par divers Souverains. Il finit ses jours en

Allemagne, Ambassadeur du Duc de Ferrare, auprès de l'Empereur Charles V. Alexandre passa sa vie à voyager, à s'instruire des mœurs et des intérêts des différens peuples. Il mourut Prêtre à Ferrare, extrêmement considéré. Mais c'est Louis sur-tout qui nous intéresse.

Louis Arioste naquit en 1474, dans la forteresse de Reggio, lorsque son pere en avoit encore le gouvernement. Dès sa premiere enfance, il donna des preuves de ce génie qui devoit un jour l'immortaliser. A l'âge où il commençoit à peine ses études, où, pour nous servir de ses expressions, il n'étoit pas encore en état d'entendre le traducteur d'Esope, il fit une tragédie de Thisbé en langue vulgaire, mais à la maniere des Grecs; elle fut suivie de plusieurs autres, et dans l'absence de son pere, qui condamnoit en lui ce goût précoce,

il les fit représenter plus d'une fois par ses freres et sœurs, qu'il ajustoit du mieux qu'il pouvoit dans le costume antique, avec tout ce qui tomboit sous sa main.

Mais tandis que son goût le portoit vers l'étude de la langue et de la poésie latine, son pere l'obligeoit à se livrer uniquement à l'étude des loix. Il y perdit cinq années, dont lui-même dans ses satyres paroît vivement regretter l'emploi, et qui lui firent oublier une partie de ce qu'il avoit appris. Le génie est rarement universel. Ses progrès furent aussi lents dans cette nouvelle carrière, qu'ils avoient été rapides dans celle où la nature elle-même le poussoit. Son pere sentit enfin qu'il ne seroit jamais propre à remplir ses premieres vues, et abandonna les rênes à cet instinct puissant qui l'emportoit ailleurs.

Libre de suivre son inclination, Arioste eut le bonheur de s'attacher un homme très-instruit dans les belles-lettres grecques et latines, d'un jugement exquis et du goût le plus exercé. C'étoit Grégoire de Spoleti, qui vivoit alors dans le palais de Renaud d'Este à Ferrare. Aidé d'un secours si précieux, il se mit à lire avec autant d'avidité que de fruit, tout ce que la belle antiquité latine nous a laissé de chefs-d'œuvre : Horace étoit sur-tout son Poëte favori. De l'étude des Poëtes latins, il vouloit passer à celle des Grecs ; mais son maître fut obligé de l'abandonner à cette époque pour habiter en France, où il termina ses jours.

Dans ce même-tems, Arioste, âgé de vingt-quatre ans, perdit son pere, dont la plus grande partie de la fortune consistoit en bienfaits. Demeuré avec peu de

biens, le chef de sa famille, chargé du soin de porter ses freres dans le monde et de marier ses sœurs, il fut tout prêt d'abandonner non-seulement le grec, mais même toute espèce d'étude, lorsque la réputation naissante d'un de ses parens, de Pandolphe Arioste, jeune-homme de la plus grande espérance, vint le ranimer de nouveau. La tendre amitié qui les unissoit éloignoit d'eux tout soupçon de jalousie ; c'étoit l'émulation la plus louable qui les excitoit à l'envi à déployer leurs talens. Mais Louis eut bientôt à pleurer la mort de son jeune ami, et la vive douleur que lui causa cette perte, refroidit pour quelque tems sa poétique ardeur.

Cependant une foule de vers agréables échappés de sa plume, sans annoncer encore ce qu'il devoit être un jour, lui avoient fait néanmoins une brillante

réputation. Le Cardinal Hyppolite d'Este, homme de beaucoup d'esprit et protecteur des lettres, voulut s'attacher un homme qui, jeune encore, (il n'avoit pas vingt-neuf ans) jouissoit déjà d'un rang distingué parmi les Poëtes de son tems. Il lui en donna un non moins honorable dans sa maison. Le Cardinal sentit si bien le mérite de son nouveau protégé, que peu de tems après, Alphonse, Duc de Ferrare, ayant à redouter le ressentiment du Pape Jules II, et desirant lui envoyer pour l'appaiser un négociateur habile, le Cardinal lui proposa l'Arioste, comme le plus capable de remplir ce dessein. Le Poëte parut en effet justifier ce choix par la réponse favorable qu'il rapporta de Rome. Cependant de nouveaux différends s'éleverent : le Pape toujours irrité contre Alphonse, entra dans la ligue des Véni-

tiens, et vint mettre le siège devant Ferrare, assembla une nombreuse armée, et la fit embarquer sur le fleuve du Pô. Louis desira d'être employé dans cette guerre : il s'y comporta très-vaillamment ; et aida même à la prise d'un des vaisseaux ennemis le plus richement chargé. Le Pape vaincu se retire furieux. Alphonse veut lui envoyer un nouvel Ambassadeur : personne n'osoit accepter une commission aussi délicate auprès d'un homme aussi violent, aussi vindicatif. Arioste s'y détermine, et bravant les dangers qui se multiplioient même sur sa route, il vole à Rome. Jules n'y étoit point : il étoit allé ensévelir sa honte et dévorer son chagrin dans une maison de campagne. Louis s'y présente, mais à l'air dont il est reçu, il voit bien qu'il n'est pas en sûreté de sa vie, et prend le parti de s'en retourner à

l'heure même, plus vîte encore qu'il n'étoit venu.

Ces voyages, cette agitation politique étoient peu du goût de notre Poëte. Son caractère le portoit à une vie tranquille et retirée, et le grand ouvrage dont il s'occupoit alors exigeoit encore plus impérieusement cette attention suivie qu'on ne trouve que dans le repos. Des poésies latines dans le goût d'Horace, des élégies où l'on retrouve la grace de Tibulle, l'esprit de Catulle et la chaleur de Properce, auroient suffi à sa gloire, si son génie assuré de ses propres forces eût pu se contenter du rang d'imitateur, et si après avoir long-tems suivi les grands Poëtes latins dans leur carrière, il ne se fût senti capable de marcher leur égal. Ce qu'ils avoient fait pour leur langue, il voulut le faire pour la sienne. La poésie épique offroit à

son ambition un trône encore mal occupé, il osa y prétendre. Envain le Bembo, son ami, voulut le détourner de cette entreprise « : j'aime mieux, lui » disoit-il, être le premier des Poëtes de » la Toscane, qu'à peine le second parmi » les latins. »

Les romans de chevalerie étoient alors fort à la mode. Arioste qui les aimoit beaucoup, voulant les connoître dans leur propre langue, avoit appris parfaitement le françois et l'espagnol. Il fut bientôt en état de s'approprier toutes les beautés qu'il trouva dans ces Auteurs, et de leur donner même un nouvel éclat en les faisant passer dans sa langue. Ce fut cette carrière qu'il choisit pour s'illustrer. Le Roland amoureux de Boyardo, Comte de Scandiano, quoique demeuré imparfait, jouissoit dans toute l'Italie d'un succès prodigieux,

Plusieurs Poëtes médiocres avoient tenté vainement d'en terminer les avantures, aucun n'y avoit encore réussi dignement. Arioste osa l'entreprendre, et tous les dons de la poésie, tous les charmes du style, prodigués dans son ouvrage, l'éleverent si fort au-dessus de l'original, qu'il parvint presque à le faire oublier. Il est peut-être le seul des imitateurs qui ait surpassé son modèle.

Au reste, ce titre d'imitateur lui conviendroit mal. S'il a préféré de continuer les avantures de Roland, à créer une fable nouvelle, ce n'est pas qu'il manquât d'imagination : il en a fait assez briller dans tout le cours de son poëme; mais il sentoit combien il auroit d'avantages, en employant pour ses caractères principaux des personnages déjà connus; il trouvoit d'ailleurs dans la

personne de Roger, que le Boyardo avoit commencé à mettre en scène, le moyen de célébrer la maison d'Este à laquelle il étoit attaché. Ainsi Virgile, en employant une partie des héros d'Homère, avoit fixé l'intérêt de son poëme sur le fondateur de son pays.

Le Roland furieux étoit achevé : le Poëte n'y avoit pas encore mis la derniere main, mais jaloux d'en essayer l'effet, ou peut-être impatient de jouir d'une gloire qu'il sentoit avoir déjà méritée, il en avoit donné une première édition à Ferrare en 1516, lorsque le Cardinal Hyppolite, son protecteur, résolu de passer en Hongrie, voulut y être accompagné par tous les gens de lettres qui composoient sa Cour. Louis né pour l'indépendance, comme tous les hommes de génie, fatigué d'une servitude qui lui devenoit odieuse de plus

en plus, retenu d'ailleurs par une santé chancelante qui ne lui permettoit ni les veilles, ni le mouvement que le Cardinal exigeoit de lui, refusa de le suivre. Hyppolite furieux, non-seulement lui retira ses bonnes graces, mais lui fit sentir encore toute sa haine, tout son ressentiment, et apprit au Poëte philosophe combien on doit compter sur l'amitié des grands.

Arioste se consola de sa disgrace dans la retraite. Il avoit perdu les faveurs incertaines d'un maître, il s'en crut dédommagé par les douceurs constantes du repos et de la liberté. Les soins qu'il avoit donnés à sa fortune presqu'aux dépens de sa vie, il les donnoit alors à l'ouvrage qui devoit lui assurer l'immortalité. S'il se souvenoit quelquefois de ses jours de grandeur, il n'en regrettoit que l'amitié trahie.

C'est pendant cette époque qu'il perfectionna son poëme, dont il publia, en 1521, une seconde édition. Peu de tems après, le Cardinal mourut. Son frere Alphonse, Duc de Ferrare, qui n'avoit point hérité de sa haine pour Arioste, voulut au contraire réparer ses torts envers ce grand Poëte, à force de caresses et de bienfaits. Il lui fit faire par Bonaventure Pistofilo les offres les plus séduisantes pour l'attacher à son service. Louis, alors âgé de quarante-six ans, accoutumé à la vie paisible qu'il avoit tant desirée, se promettoit bien de ne pas la changer contre le tumulte des Cours. Mais on refuse difficilement les Princes, quelque sujet qu'on ait de les redouter. On fit valoir l'intérêt, l'avancement de ses freres, et ce motif le fit consentir à ce qu'on exigeoit de lui. Il n'eut pas lieu de s'en plaindre: Alphonse

le combla de marques de considération et d'estime. Jusqu'à la fin de ses jours, il jouit auprès de ce Prince de la plus intime familiarité.

Il y avoit peu de tems qu'il avoit repris ce genre de vie, lorsque des troubles élevés dans la Grafagnana, et causés par diverses factions, obligerent le Duc d'y envoyer un homme dont la sagesse et la prudence fussent capables de les appaiser. Il fit choix de l'Arioste, qui, à force de soins, de douceur et d'adresse, vint à bout de calmer les esprits, de gagner leur affection, et de ramener tous les rebelles à leur devoir. Une anecdote curieuse pourra faire juger en même-tems de son caractère, et de la haute estime qu'il obtint universellement dans cette occasion. Pendant qu'il parcouroit ce pays pour le pacifier, il fut obligé de passer, avec cinq ou six per-

sonnes à cheval, auprès de Rodia, dans des défilés de montagnes, où s'étoit retiré le reste des factieux, sous la conduite de leurs Chefs, Dominique Moretto et Philippe Pacchione, tous deux ennemis mortels. Arioste trouva sur son passage une troupe assez nombreuse de ces brigands, qu'il jugea tels à leur extérieur. Il s'avance néanmoins : on le laisse passer sans lui rien dire ; mais le Capitaine arrête un des valets de la suite, et lui demande quel est son maître. Au nom de Louis Arioste, le Capitaine, tout armé comme il est, se met à courir après lui : ce brave homme s'arrête, se met en défense ; mais il est bientôt rassuré par l'air respectueux dont il est abordé par le brigand. Je suis Philippe Pacchione, lui dit-il. Pardonnez si je vous ai laissé passer ainsi : j'ignorois qui vous étiez ; je viens de l'apprendre,

et je suis accouru vers vous, jaloux de voir de près, de révérer les traits d'un homme qui, sur sa seule renommée, a tant de droits à mon estime et à mon admiration. Il lui fit ensuite plusieurs offres de service, qui, dans un lieu si dangereux, n'étoient pas à dédaigner, et après l'avoir accompagné quelque tems, prit congé de lui avec beaucoup de respect.

Il n'avoit pas encore achevé de remplir cette commission, lorsque son Souverain voulut l'envoyer comme Ambassadeur résidant auprès du Pape Clément VII. Son bon ami Bonaventure Pistofilo, en lui faisant part de cette proposition, l'invita fort à l'accepter : il fit valoir tout ce que ses liaisons intimes avec la maison de Médicis y ajouteroit d'avantages, et pouvoit lui procurer de fortune, d'honneurs et de considération.

Louis resta inébranlable. Dégoûté du monde, il ne desiroit plus que le repos de l'esprit et du corps : son ambition étoit amplement satisfaite par la gloire qu'il attendoit de ses talens poétiques, et dont il commençoit à jouir. Quant à la fortune, il avoit vu si souvent ses espérances abusées, qu'il étoit las d'espérer de nouveau. L'amour ajoutoit encore un puissant motif à ses refus : l'amour l'enchaînoit à Ferrare, et il n'y avoit pour lui de jouissance d'aucune espèce, éloigné de celle qu'il aimoit.

Il revint donc à Ferrare, quand il eut rétabli le calme dans la Grafagnana. Le Duc l'y reçut avec joie. Ce Prince, qui aimoit les lettres, se plaisoit à faire représenter des ouvrages dramatiques, pour se délasser de ses importantes occupations. Le Poëte reconnoissant, autant pour flatter le goût d'Alphonse,

que pour satisfaire le sien propre, lui fit trois comédies nouvelles, *la Lena*, *il Negromante* et *la Scolastica*, indépendamment de deux autres qu'il avoit faites dans sa jeunesse, *la Cassaria* et *li Suppositi*. Elles furent souvent représentées avec beaucoup d'appareil et de magnificence, par les Gentilshommes de la maison du Duc, et même par quelques-uns de ses parens. La *Scolastica* fut faite pour les noces du Prince Hercule, fils du Duc Alphonse, avec Madame Renée de France, fille de Louis XII : mais il n'eut le tems que d'en faire trois actes et trois scènes; elle fut achevée ensuite par Gabriel son frere, et par un Gentilhomme de Modène, nommé Valentin.

Il étoit fort jeune lorsqu'il écrivit *la Cassaria*, et nous ne devons pas oublier un trait qui prouve combien le génie de la poésie agissoit impérieusement en

lui, combien il s'empa oit de toutes ses facultés. Un jour, pendant qu'il travailloit à cette pièce, son pere, trompé sans doute par un faux rapport, lui fait une longue et sévère réprimande; et lui reproche avec emportement une faute dont il n'étoit nullement coupable. Louis l'écoute avec beaucoup d'attention et de respect, ne dit pas un seul mot d'apologie, et semble, par son silence, avouer formellement l'imputation. Son frere Gabriel y est trompé lui-même. Restés seuls ensemble, Gabriel, avec l'intérêt qu'inspire l'amitié fraternelle, lui fait quelques plaintes sur ce même objet. Louis revenu à lui, répond à tous les reproches, raconte la chose comme elle s'étoit passée, et parvient aisément à se justifier. « Eh mais, lui dit Gabriel, » pourquoi n'as-tu pas dit toutes ces » raisons à mon pere? Comment as-tu

» supporté si long-tems la violence de
» son courroux, quand il t'étoit si facile
» de le désabuser? — C'est qu'au premier mot qu'il m'a dit, répond le
» Poëte, je me suis rappellé dans la
» Cassaria dont je m'occupe, une situation toute semblable. Un pere y réprimande son fils; j'avois besoin d'un
» modèle : les plaintes de mon pere me
» convenoient à merveille, et je les ai si
» attentivement écoutées pour m'en
» servir à-propos, que je n'ai seulement
» pas songé à ce que je pourrois dire
» pour ma justification. »

Le succès de ces représentations dramatiques encourageoit Alphonse à les multiplier. Ce Prince voulut donner une comédie françoise à sa jeune bru, qui entendoit peu la langue italienne. Il fit choix des Ménechmes de Plaute; mais le Poëte François qui devoit traduire

cette pièce, étoit peu familier avec les Auteurs Latins. Arioste, qui entendoit parfaitement ce qu'il y avoit de plus difficile dans cette langue, se chargea de traduire la pièce en idiôme vulgaire, et le Poëte François travailla sur sa version. Cet essai plut beaucoup. La pièce fut représentée en françois pour Madame Renée; elle le fut en italien pour le reste de la Cour; et l'Arioste, pour qui ce travail n'étoit qu'un jeu, fit revivre ainsi plusieurs autres pièces de Plaute et de Térence.

C'est au milieu de ces amusemens que notre Poëte acheva ses jours. Le Duc lui rendoit la vie agréable par les bontés dont il le combloit, et sur-tout parce qu'il n'exigeoit rien de lui. C'est dans ce tems qu'il fit les sept satyres qu'il nous a laissées. Plus il avançoit en âge, plus la retraite avoit pour lui de charmes.

Résolu de s'y livrer entièrement, il acheta un vaste jardin auprès de l'Eglise de Saint-Benoît : il y fit bâtir une maison, petite, mais très-commode et très-jolie, et qui lui étoit d'autant plus agréable, qu'il ne la devoit point à la libéralité de ses protecteurs. Il y fit graver cette inscription :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Quelqu'un s'étonnoit un jour qu'il eût fait bâtir une maison aussi simple, lui qui, dans son poëme, avoit si bien décrit tant de magnifiques palais : « Il » est plus aisé, lui dit-il, d'assembler des » paroles que des pierres. » Il avoit la manie des bâtimens : sans cesse il faisoit changer à sa maison tantôt une chose, tantôt une autre, et s'en trouvoit toujours mal. « Je traite ma maison, disoit-il, » comme mes vers; j'y corrige toujours » quelque chose, et je les gâte. »

Sa société étoit douce, aimable et gaie, quoique porté à la mélancolie par son tempérament : sa conversation étoit vive, enjouée, fertile en saillies, et animée de cette douce raillerie dont on ne peu s'offenser. Il étoit charmant sur-tout avec les femmes. Les femmes et la poésie s'étoient partagé l'empire de son ame, et en avoient, pour ainsi dire, absorbé toute la sensibilité : sur tous les autres objets il n'avoit plus que de l'indifférence. Voilà ce qui lui rendit si pénibles les soins qu'exigeoit de lui sa fortune ; voilà pourquoi il préféra toujours le calme de la retraite à l'éclat des grandeurs où il auroit pu parvenir.

C'est encore à ces deux causes qu'il faut attribuer sa distraction singulière. On en cite un trait, que notre Lafontaine a renouvellé depuis, et ce n'est pas le seul rapport qu'on pourroit trouver entre ces

deux grands Poëtes. Un jour d'été, qu'il étoit à Carpi, il en sortit de bon matin en pantoufles et en robe de chambre, dans l'intention de se promener, et de faire un peu d'exercice. Insensiblement sa rêverie le conduisit jusqu'à moitié chemin de Ferrare, et il ne s'apperçut qu'alors de sa distraction : il n'en continua pas moins sa route, et il arriva le jour même à la Ville dans l'état où il se trouvoit.

Occupé d'amour ou de vers, peu d'autres objets étoient capables d'attirer son attention : tout entier à ces deux passions, elles n'agissoient pas cependant sur lui de la même manière. L'amour, par exemple, ne se montroit en lui qu'accompagné de la jalousie ; il ne pouvoit supporter l'idée d'un rival. Comme Poëte, au contraire, il étoit d'une modestie rare ; il admiroit dans les autres tout ce qui avoit du mérite,

 et n'étoit sévère que sur ses propres écrits : aussi eut-il des amis en grand nombre, même parmi les gens de lettres de son tems.

Au reste, à cette jalousie près, que les Dames ne regardent pas toujours comme un vice, il eut toutes les autres qualités qu'elles desirent en amour, sur-tout la constance et la discrétion. C'est cette dernière vertu qui nous a laissé ignorer le nom de la Dame dont il eut deux enfans naturels. L'un, nommé Virginio, fut élevé par son pere, qui cultiva son esprit avec beaucoup de soin : Il fut Chanoine de Ferrare. L'autre, appellé Jean-Baptiste, prit, très-jeune encore, le parti des armes, et s'y distingua par sa valeur. Il ne revit son pere que peu de tems avant de le perdre, et mourut lui-même à Ferrare, Capitaine de la milice du Duc.

A ses talens poétiques et à l'excellente étude qu'il avoit faite des Anciens, Arioste joignoit une grande connoissance de l'histoire, et sur-tout de la géographie, science presque ignorée de son tems. On en voit des preuves dans son poëme : il ne fait pas voyager un de ses héros d'un bout de la terre à l'autre, qu'il ne décrive avec soin, et de la manière la plus exacte, tous les lieux par où il le fait passer. Il portoit aussi le talent de la lecture à un très-haut point, et ce fut une des choses qui le rendirent le plus cher à son Souverain. Aidé d'un esprit observateur et d'un jugement exquis, il connoissoit parfaitement les hommes, et c'est sans doute ce qui lui inspira l'envie de se passer d'eux autant qu'il le put.

Veut-on connoître aussi ses foiblesses? Malgré le caractère de bravoure dont il

donna plus d'une fois des preuves, il étoit d'une extrême timidité en voiture, à cheval, et particulièrement sur l'eau. Quant à sa figure, d'après le superbe portrait que le Titien nous en a laissé, et que ses contemporains trouvent d'une parfaite ressemblance, il étoit d'une taille plus qu'ordinaire, et bien proportionnée, mais un peu voûté; brun de visage, mais très-blanc dans tout le reste du corps; d'un aspect grave, sérieux, et cependant plein de douceur et de franchise; des dents superbes, des lèvres vermeilles, un nez grand et aquilin, des yeux brillans d'esprit et de feu donnoient à sa figure autant de noblesse que d'amabilité.

Le 30 Décembre 1532, (il avoit alors 59 ans) il fut attaqué d'une maladie que du premier moment on jugea dangereuse; et les Auteurs de ce siècle

où régnoit l'astrologie, observerent que ce fut la nuit même où éclata dans le palais du Duc un incendie affreux qui en détruisit une partie, et qui consuma la salle de spectacle, destinée presque uniquement à la représentation de ses pièces. Nous n'insisterons pas sur les rapports qu'on a voulu trouver entre ces deux événemens; mais nous remarquerons comme une chose heureuse qu'il donna cette même année une nouvelle édition de son poëme dans l'état où il est aujourd'hui. Son mal ne fit qu'empirer jusqu'au 6 Juin de 1533, qu'il mourut, en emportant avec lui l'admiration de toute l'Europe, et, ce qui est peut-être aussi rare, les regrets sincères de tous ceux qui l'avoient connu.

Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Benoît. Les Moines de ce couvent, contre leur usage, et pour lui donner

une preuve particulière de leur estime, voulurent accompagner son corps. On le déposa dans un tombeau très-simple, sans autre décoration qu'un grand nombre d'épitaphes envoyées de toutes parts. Son fils Virginio lui fit élever une espèce de Temple dans le jardin où il avoit fini sa vie; mais les Moines, jaloux de conserver les cendres d'un homme déjà si célèbre, ne voulurent jamais consentir à l'y laisser transporter. Agostini, son ami et son élève, indigné de lui voir une sépulture aussi peu honorable, lui fit ériger à ses frais, dans une Chapelle de l'Eglise neuve des mêmes Moines, un monument superbe, enrichi des marbres les plus fins, et surmonté de la statue de l'Arioste, plus grande que nature. Peu content de cette marque de vénération, il voulut y en ajouter une de sa tendresse et de sa reconnois-

sance. Dans le transport qui fut fait solemnellement des cendres du Poëte dans le nouveau mausolée, ce fut Agostini qui se chargea lui-même de ce fardeau précieux, et qui le déposa de sa main dans son éternelle demeure. Cette cérémonie se fit, avec beaucoup de pompe et d'intérêt, le 6 Juin 1578, 45 ans après la mort de celui qu'il regrettoit. Lorenzo Frizzolio y fit inscrire cette épitaphe latine :

Hic Areostus est situs; qui comico
Aureo theatri sparsit urbanos sale,
Satyraque mores strinxit acer improbos;
Heroa culto qui furentem carmine,
Ducumque curas cecinit atque prælia;
Vates coronâ dignus unus triplici:
Cui trina constant, quæ fuere Vatibus
Graiis, Latinis, vixque Hetruscis singula.

ARGUMENT DU CHANT XXIV.

ROLAND arrive à un pont. — *Zerbin rencontre Odoric, prisonnier d'Almonio. — Punition d'Odoric. — Zerbin trouve les armes de Roland, et en fait un trophée. — Mandricard enlève par force Durandal. — Combat de Zerbin avec Mandricard. — Zerbin meurt dans les bras d'Isabelle. — Un Hermite l'empêche de se tuer. — Il la conduit en Provence, avec le corps de Zerbin dans un cercueil. — Rodomont rencontre Mandricard. — Ils se battent. — Un Messager interrompt le combat. — Doralice leur ordonne d'aller au secours de leur Roi.*

ARGUMENT DU CHANT XXV. *Rodomont, Mandricard, Doralice et le Nain prennent le chemin de Paris. — Roger arrive à la place où l'on devoit brûler Richardet. — Il le délivre. — Richardet raconte son histoire. — Roger et Richardet arrivent au château d'Aldigier. — Ils apprennent le danger de Maugis et de Vivien. — Roger entreprend de les délivrer. — Il écrit une lettre à sa maîtresse.*

ARGUMENT DU CHANT XXVI. *Marphise offre son secours aux Chevaliers qui l'acceptent. — Maugis et Vivien recouvrent leur liberté. — Description d'une bête féroce et de la fontaine de Merlin. — Roger part pour combattre Rodomont qui a enlevé Frontin. — Marphise prend des habits de femme. — Mandricard défie les Guerriers qui l'accompagnent, et les renverse tous quatre. — Marphise l'attaque à son tour. — Roger se bat contre Rodomont — Mandricard cherche dispute à Roger. — Combat général. — La discorde retourne parmi les Moines. — Maugis fait entrer un démon dans le cheval de Doralice.*

ARGUMENT DU CHANT XXVII. *Doralice retourne vers le Roi son pere. — Renaud cherche Roland et Angélique. — Le Roi Charles rentre dans Paris. — L'Ange Michel va chercher une seconde fois la Discorde. — Les Guerriers Payens recommencent leurs disputes. — Agramant fait tirer les Guerriers au sort. — Nouveaux sujets de querelle. — Marphise s'empare de Brunel. — Agramant remet à Doralice la destinée de Mandricard et de Rodomont. — Celui-ci quitte le camp. — Sacripant le suit. — Invectives de Rodomont contre les femmes.*

LE DIVIN ARIOSTE,

OU

ROLAND FURIEUX;

POÊME HÉROÏQUE.

NOUVELLE TRADUCTION,

LITTÉRALE ET FIDÈLE.

TOME SIXIEME.

A

CHANT VINGT-QUATRIEME.

I.

QUICONQUE a mis le pied sur les gluaux de l'amour doit chercher bien vîte à l'en retirer, et n'y pas laisser empêtrer ses aîles; car enfin l'amour n'est qu'une folie ; c'est ainsi qu'en ont jugé tous les sages. Et quoique tout le monde n'extravague pas comme Roland, on manifeste toujours sa démence par quelqu'autre signe. Eh ! quel signe plus clair d'égarement que de se perdre pour en obtenir un autre.

I I.

Les effets de cette manie sont différens, mais le délire qui égare les mortels est le même; c'est comme une immense forêt où l'on ne peut entrer sans être sûr de se fourvoyer; l'un prend par en haut, l'autre par en bas, l'un à droite, l'autre à gauche. En un mot pour conclure, sachez que celui qui laisse invétérer son amour, outre les maux qu'il éprouve déjà, mérite encore qu'on le lie et qu'on le renferme.

CANTO VENTESIMOQUARTO.

I.

Chi mette il piè su l' amorosa pania,
Cerchi ritrarlo, e non v' inveschi l' ale,
Chè non è in somma Amor se non insania
A giudicio de' savi universale:
E sebben, come Orlando, ognun non smania,
Suo furor mostra a qualch' altro segnale.
E qual è di pazzia segno più espresso,
Che, per altri voler, perder se stesso?

II.

Varj gli effetti son, ma la pazzía
È tutt' una però, che li fa uscire:
Gli è come una gran selva, ove la via
Conviene a forza a chi vi va fallire.
Chi sù, chi giù, chi quà, chi là travía.
Per concludere in somma, io vi vo' dire;
A chi in Amor s' invecchia, oltre ogni pena
Si convengono i ceppi, e la catena.

III.

Ben mi si potria dir : frate, tu vai
L' altrui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Io vi rispondo, che comprendo assai
Or che di mente ho lucido intervallo;
Ed ho gran cura (e spero farlo omai)
Di riposarmi, e d' uscir fuor di ballo;
Ma tosto far, come vorrei, nol posso,
Chè 'l male è penetrato infin all' osso.

IV.

Signor, nell' altro Canto io vi dicea,
Che 'l forsennato e furioso Orlando
Trattesi l' arme, e sparse al campo avea,
Squarciati i panni, e via gittato il brando,
Svelte le piante, e risonar facea
I cavi sassi, e l' alte selve, quando
Alcun pastori al suon trasse in quel lato
Lor stella, o qualche lor grave peccato.

III.

On pourroit bien me dire : frere, toi qui vas prêchant les autres, tu ne vois pas par où tu péches. Je vous répondrai que je le sens très-bien, maintenant que je jouis d'un intervalle lucide. J'ai bien le projet, et j'espère en venir à bout, de me reposer et de sortir des rangs. Mais je ne puis le faire aussi-tôt que je le voudrois; le mal a pénétré jusqu'aux os.

IV.

Je vous disois donc, Seigneur, dans le chant précédent que Roland furieux, forcené, s'étoit dépouillé de ses armes, les avoit semées dans les champs, et avoit jetté au loin son épée; qu'il déchiroit ses habits, déracinoit les arbres et faisoit retentir de ses hurlemens les cavernes et les forêts profondes; lorsque quelques bergers attirés en ce lieu pour leurs péchés ou par leur malheureuse étoile, accoururent au bruit qu'il faisoit.

V.

Ayant vu de plus près les exploits incroyables, la force surprenante de ce furieux, ils se mettent à fuir, mais sans savoir où; effet ordinaire d'une terreur soudaine. L'insensé se met à leurs trousses; il en saisit un et lui enleve la tête aussi facilement qu'on arrache une pomme d'un arbre, ou la fleur d'un prunier.

VI.

Il prend ce pesant cadavre par une jambe et s'en sert comme d'une massue pour assommer le reste. Il en jette deux à terre si étourdis qu'ils ne s'en releveront peut-être qu'au jour du jugement. Les autres qui eurent bon pied et bon œil viderent promptement le pays. Roland n'eût pas été lent à les suivre, mais il s'étoit déjà tourné du côté de leurs troupeaux.

V.

Viste del pazzo l' incredibil prove
Poi più da presso, e la possanza estrema,
Si voltan per fuggir, ma non sanno ove,
Sì come avviene in subitana tema.
Il pazzo dietro lor ratto si move,
Uno ne piglia, e del capo lo scema
Con la facilità, che torria alcuno
Dall' arbor pome, o vago fior dal pruno.

V. I.

Per una gamba il grave tronco prese,
E quello usò per mazza addosso al resto.
In terra un pajo addormentato stese,
Che al novissimo dì forse fia desto.
Gli altri sgombraro subito il paese,
Ch' ebbono il piede, e il buono avviso presto.
Non saria stato il pazzo a seguir lento,
Se non ch' era già volto al loro armento.

VII.

Gli agricoltori, accorti agli altru' esempli,
Lascian nei campi aratri, e marre, e falci;
Chi monta su le case, e chi su i templi,
(Poi che non son sicuri olmi, nè salci)
Onde l'orrenda furia si contempli,
Ch' a pugni, ad urti, a morsi, a graffi, a calci,
Cavalli, e buoi rompe, fracassa, e strugge;
E ben è corridor chi da lui fugge.

VIII.

Già potreste sentir come rimbombe
L' alto rumor nelle propinque ville
D' urli, e di corni, e rusticane trombe,
E più spesso, che d' altro, il suon di squille;
E con spuntoni, ed archi, e spiedi, e frombe
Veder dai monti sdrucciolarne mille,
Ed altrettanti andar da basso ad alto,
Per fare al pazzo un villanesco assalto.

VII.

Les laboureurs, que cet exemple avoit rendu sages, laissent dans les champs leurs faulx, leurs pioches, leurs charrues, et ne trouvant plus de sûreté sur les arbres, ils montent sur les maisons, sur les églises, et de-là contemplent l'horrible ravage que fait Roland parmi les bœufs et les chevaux, à coups de poing, à coups de pied, avec ses dents, avec ses ongles; il faudroit être bon coureur pour lui échapper.

VIII.

On entend déjà retentir dans les hameaux d'alentour le bruit affreux des hurlemens, des cornets rustiques, et pardessus tout celui des cloches. Vous auriez vu mille paysans descendre des montagnes, autant venir de la plaine, armés de fourches, de piques, d'arcs et de frondes, et déterminés à donner un rude assaut à ce furieux.

I X.

Telle qu'aux bords de la mer, la vague poussée par le vent du midi arrive d'abord en se jouant ; celle qui lui succède a plus de force ; une troisieme la surpasse encore, chaque fois la violence de l'onde est augmentée, et elle frappe le rivage avec plus d'impétuosité. Telle s'accroît la troupe furieuse qui du creux des vallées s'avance contre Roland.

X.

Il en tua d'abord une vingtaine, des premiers qui lui tomberent sous la main ; ce qui démontra fort clairement aux autres qu'il étoit beaucoup plus prudent de s'en tenir éloigné. Envain on le frappe, envain on lui lance des traits, son corps est tel que rien ne sauroit l'entamer. C'est un don que le ciel fit au Comte, lorsqu'il le choisit pour le défenseur de la foi.

IX.

Qual venir suol nel salso lito l' onda
Mossa dall' Austro, che a principio scherza,
Che maggior della prima è la seconda,
E con più forza poi segue la terza,
Ed ogni volta più l' umore abbonda,
E nell' arena più stende la sferza,
Tal contra Orlando l' empia turba cresce,
Che giù da balze scende, e di valli esce.

X.

Fece morir diece persone, e diece,
Che senza ordine alcun gli andaro in mano;
E questo chiaro esperimento fece,
Ch' era assai più sicur starne lontano.
Trar sangue da quel corpo a nessun lece,
Chè lo fere, e percote il ferro invano.
Al Conte il Re del Ciel tal grazia diede
Per porlo a guardia di sua santa Fede.

X I.

Era a periglio di morire Orlando,
Se fosse di morir stato capace.
Potea imparar, ch' era a gittare il brando
E poi voler senz' arme esser audace.
La turba già s' andava ritirando,
Vedendo ogni suo colpo uscir fallace.
Orlando, poi che più nessun l' attende,
Verso un borgo di case il cammin prende.

X I I.

Dentro non vi trovò picciol, nè grand.
Chè 'l borgo ognun per tema avea lascia[illegible]
V' erano in copia povere vivande,
Convenienti a un pastorale stato.
Senza il pane discerner dalle ghiande,
Dal digiuno, e dall' impeto cacciato,
Le mani, e il dente lasciò andar di botto
In quel, che trovò prima, o crudo, o c[illegible]

X I.

Roland couroit le risque de mourir si la mort avoit eu sur lui du pouvoir : il eut senti le danger d'abandonner son épée, et d'oser ensuite sans armes se livrer à son audace. Enfin la troupe voyant toute ses atteintes inutiles prit le parti de se retirer. Roland, qui n'est plus arrêté par personne, tourne ses pas vers un bourg voisin.

X I I.

Il n'y trouve ni grands ni petits ; la peur en avoit banni tous les habitans ; mais il y avoit en abondance des mets grossiers, convenables à des pasteurs. Emporté par son délire et par sa faim, sans faire la différence du pain avec le gland, de la main et des dents, il saisit avec avidité, cuit ou crud, tout ce qu'il rencontre.

XIII.

De-là errant par-tout le pays, il donne également la chasse aux hommes et aux bêtes. Il court les bois et prend à la course ou l'agile chevreuil ou la biche légère. Souvent il se bat contre les ours, les sangliers, et de son bras nud et désarmé les terrasse. Dans sa cruelle voracité, il en engloutit avidement la chair avec toute sa dépouille.

XIV.

De-çà, de-là, par monts et par vaux, il parcourt toute la France. Il arrive un jour à un pont sous lequel coule un fleuve large et rapide, dont la rive escarpée est d'une grande hauteur. Tout auprès s'élevoit une tour d'où l'on découvroit le pays de fort loin à la ronde. Ce qu'il y fit, vous l'entendrez ailleurs; il faut auparavant que je vous parle de Zerbin.

XIII.

E quindi errando per tutto il paese
Dava la caccia e agli uomini, e alle fere;
E scorrendo pei boschi, talor prese
I capri snelli, e le damme leggiere;
Spesso con orsi, e con cinghiai contese,
E con man nude li pose a giacere;
E di lor carne con tutta la spoglia
Più volte il ventre empì con fiera voglia.

XIV.

Di quà, di là, di sù, di giù discorre
Per tutta Francia, e un giorno a un ponte arriva,
Sotto cui largo, e pieno d' acqua corre
Un fiume d' alta, e di scoscesa riva.
Edificato a canto avea una torre,
Che d' ogn' intorno di lontan scopriva.
Quel che fe quivi avete altrove a udire;
Chè di Zerbin mi convien prima dire.

X V.

Zerbin, da poi che Orlando fu partito,
Dimorò alqnanto, e poi prese il sentiero,
Che 'l Paladino innanzi gli avea trito,
E mosse a passo lento il suo destriero.
Non credo che due miglia anco fosse ito,
Che trar vide legato un Cavaliero
Sopra un picciol ronzino, e d' ogni lato
La guardia aver d' un Cavaliero armato.

X V I.

Zerbin questo prigion conobbe tosto
Che gli fu appresso, e così fe Isabella.
Era Odorico il Biscaglin, che posto
Fu, come lupo a guardia dell' agnella.
L' avea a tutti gli amici suoi preposto
Zerbino, in confidargli la Donzella,
Sperando che la fede, che nel resto
Sempre avea avuta, avesse ancora in questo.

X V.

Après le départ de Roland, Zerbin attendit quelque tems, et prit ensuite le même sentier que le Paladin avoit suivi, menant son cheval au petit pas. Il n'avoit pas, je crois, fait encore deux milles, qu'il vit un Chevalier que l'on traînoit garotté sur un petit roussin, ayant un homme armé de chaque côté pour lui servir de garde.

X V I.

Le Prince, ainsi qu'Isabelle, reconnurent ce prisonnier dès qu'ils s'en furent approchés. C'étoit Odoric, ce biscayen que Zerbin avoit placé comme un loup à la garde d'un agneau. Il l'avoit préféré à tous ses amis, en lui confiant sa maîtresse. Il espéroit trouver en lui, dans cette circonstance, autant de fidélité, qu'il lui en avoit montré dans toutes les autres.

XVII.

Dans ce moment même, Isabelle étoit en train de raconter comment elle avoit été sauvée sur l'esquif, avant que la mer eût brisé son vaisseau; la violence qu'Odoric avoit voulu exercer contre elle, et comment ensuite elle avoit été entraînée dans la grotte. Elle n'étoit pas encore à la fin de son discours, lorsqu'ils apperçurent le scélérat que l'on retenoit prisonnier.

XVIII.

Les deux hommes qui gardoient Odoric au milieu d'eux connoissoient parfaitement Isabelle. Ils conjecturerent que le Chevalier qui marchoit à côté d'elle, étoit son amant et leur maître; sur-tout en voyant représentée sur son écu l'enseigne antique de sa haute naissance; et, après l'avoir envisagé plus attentivement, ils s'apperçurent qu'ils avoient deviné juste.

XVII.

Come era appunto quella cosa stata
Venía Isabella raccontando allotta;
Come nel palischermo fu salvata
Prima che avesse il mar la nave rotta.
La forza, che le avea Odorico usata,
E come tratta poi fosse alla grotta.
Nè giunt' era anco al fin di quel sermone,
Che trarre il malfattor vider prigione.

XVIII.

I duo, che 'n mezzo avean preso Odorico,
D' Isabel'a notizia ebbono vera;
E s' avvisaro esser di lei l' amico,
E 'l Signor lor colui, che appresso le era;
Ma più, che nello scudo il segno antico
Vider dipinto di sua stirpe altera;
E trovar poi che guardar meglio al viso,
Che s' era al vero apposto il loro avviso.

XIX.

Saltaro a piedi, e con aperte braccia
Correndo se n' andar verso Zerbino;
E l' abbracciaro ove il maggior s' abbraccia,
Col capo nudo, e col ginocchio chino.
Zerbin guardando l' uno, e l' altro in faccia,
Vide esser l' un Corebo il Biscaglino,
Almonio l' altro, ch' egli avea mandati
Con Odorico in sul navilio armati.

XX.

Almonio disse: poi che piace a Dio
(La sua mercè) che sia Isabella teco,
Io posso ben comprender, Signor mio,
Che nulla cosa nuova ora t' arreco,
S' io vo' dir la cagion, che questo rio
Fa, che così legato vedi meco;
Chè da costei, che più sentì l' offesa,
Appunto avrai tutta l' istoria intesa.

XIX.

Ils santerent de cheval, coururent les bras ouverts à sa rencontre, et l'embrasserent comme on embrasse son supérieur, la tête découverte et en fléchissant le genou. Le Prince en les examinant tous deux reconnut l'un pour Corebe de Biscaye et l'autre pour Almon. C'étoit eux qu'il avoit envoyé armés sur le vaisseau, pour seconder Odoric.

XX.

Puisque Dieu, lui dit Almon, permet par sa bonté que vous vous trouviez avec Isabelle, je vois, Seigneur, que je ne vous apprendrois rien de nouveau, en vous disant pour quel crime nous tenons ainsi enchaîné ce méchant. Cette Princesse, la plus intéressée dans son outrage, vous en aura sans doute raconté toute l'histoire.

XXI.

Vous devez savoir comment je fus trompé par ce traître, qui trouva moyen de m'éloigner de lui; comment il blessa Corebe qui vouloit défendre la Princesse; mais je dois vous apprendre ce qui s'est passé à mon retour, circonstances qu'Isabelle n'a pu voir ni entendre, ni par conséquent vous rapporter.

XXII.

Je revenois en diligence vers la mer avec des chevaux que je m'étois procurés à la ville; je regardois attentivement si je ne découvrirois pas Odoric et la Princesse, que j'avois laissés fort en arriere; j'approche, j'arrive jusqu'au rivage, à l'endroit même où je les avois laissés; je regarde, et n'en apperçois d'autre indication, que quelques pas nouvellement imprimés sur le sable.

XXI.

Come dal traditore io fui schermito,
Quando da se levommi, saper dei;
E come poi Corebo fu ferito,
Che a difender s'avea tolto costei.
Ma quanto al mio ritorno sia seguito,
Nè veduto, nè inteso fu da lei,
Che te l'abbia potuto riferire;
Di questa parte dunque io ti vo' dire.

XXII.

Dalla Cittade al mar ratto io veniva
Con cavalli, che in fretta avea trovati,
Sempre con gli occhi intenti, s'io scopriva
Costor, che molto addietro eran restati.
Io vengo innanzi, io vengo in su la riva
Del mare, al luogo ove li avea lasciati;
Io guardo, nè di loro altro ritrovo,
Che nell' arena alcun vestigio nuovo.

XXIII.

La pesta seguitai, che mi condusse
Nel bosco fier; nè molto addentro fui,
Che, dove il suon l' orecchie mi percusse,
Giacere in terra ritrovai costui.
Gli domandai che della Donna fusse,
Che d' Odorico, e chi avea offeso lui.
Io me n' andai, poi che la cosa seppi,
Il traditor cercando per quei greppi.

XXIV.

Molto aggirando vommi; e per quel giorn
Altro vestigio ritrovar non posso.
Dove giacea Corebo alfin ritorno,
Che fatto appresso avea il terren sì rosso;
Che poco più che vi facea soggiorno,
Gli saria stato di bisogno il fosso,
E i Preti, e i Frati più per sotterrarlo,
Che i Medici, e che 'l letto per sanarlo

XXIII.

J'en suis la trace, elle me conduit dans une forêt sauvage. A peine y étois-je entré que courant au bruit qui frappe mon oreille, j'apperçois Corebe étendu sur la terre. Je m'informe de la Princesse, d'Odoric : je veux savoir qui l'a blessé ; instruit de tout, je cours chercher le traître dans l'épaisseur de la forêt.

XXIV.

J'en parcourus envain tous les détours ; de toute cette journée je ne pus rien découvrir. Je retourne enfin au lieu où gissoit Corebe ; la terre étoit rougie de son sang en si grande abondance, que s'il y fût resté plus long-tems, il auroit eu plutôt besoin d'un moîne pour l'exhorter, et d'une fosse pour l'enterrer, que d'un lit pour l'étendre, et d'un médecin pour le guérir.

XXV.

Je le fis transporter à la ville, chez un hôtellier de mes amis; par les soins et l'adresse d'un habile chirurgien, il s'y rétablit en peu de tems. Bientôt Corebe et moi munis d'armes et de chevaux, nous nous mîmes à la recherche d'Odoric, et nous le trouvâmes à la Cour d'Alphonse, Roi de Biscaye. C'est-là que je lui livrai combat.

XXVI.

La justice du Roi, qui m'accorda le champ-clos; le bon droit, et plus encore la fortune, qui souvent fait pancher comme elle veut la victoire, me furent si favorables que je vainquis le traître, et le fis mon prisonnier. Le Roi, instruit de son attentat horrible, me permit d'en disposer à ma volonté.

XXV.

Dal bosco alla Città feci portallo,
E posi in casa d'un ostier mio amico,
Che fatto sano in poco termine hallo,
Per cura, ed arte d'un Chirurgo antico.
Poi d'arme provveduti, e di cavallo
Corebo ed io cercammo d'Odorico,
Che in Corte del Re Alfonso di Biscaglia
Trovammo, e quivi fui seco a battaglia.

XXVI.

La giustizia del Re, che il loco franco
Della pugna mi diede, e la ragione,
Ed oltre alla ragion la Fortuna anco,
Che spesso la vittoria ove vuol pone,
Mi giovar sì, che di me potè manco
Il traditore; onde fu mio prigione.
Il Re, udito il gran fallo, mi concesse
Di poter farne quanto mi piacesse.

XXVII.

Non l' ho voluto uccider, nè lasciarlo,
Ma, come vedi, trarloti in catena;
Perchè vo' che a te stia di giudicarlo,
Se morire, o tener si deve in pena.
L' aver inteso ch' eri appresso a Carlo,
E 'l desir di trovarti quì mi mena.
Ringrazio Dio, che mi fa in questa parte,
Dove lo sperai meno, ora trovarte.

XXVIII.

Ringraziolo anco, che la tua Isabella
Io veggo (e non so come) che teco hai;
Di cui, per opra del fellon, novella
Pensai che non avessi ad udir mai.
Zerbino ascolta Almonio, e non favella
Fermando gli occhi in Odorico assai,
Non sì per odio, come che gl' increscè
Che a sì mal fin tanta amicizia gli esce.

XXVII.

Je n'ai voulu ni lui ôter la vie, ni l'abandonner; mais enchaîné comme vous le voyez, j'ai cru devoir le remettre à votre jugement. C'est à vous de décider s'il doit mourir, ou vivre dans un continuel supplice. J'avois appris que vous étiez à la Cour de Charles. Le desir de vous y trouver m'amenoit ici, et je rends grace au ciel qui permet que je vous rencontre à l'instant où je l'espérois le moins.

XXVIII.

Je lui rends grace aussi de ce qu'Isabelle, par un bonheur que j'ignore, se trouve maintenant avec vous. J'ai craint que par le crime de ce perfide, elle ne vous fût ravie pour jamais. Zerbin sans proférer un mot écoute Aimon: ses yeux sont fixement attachés sur Odoric. Ce n'est pas la haine qui l'anime, mais il est profondément affligé de voir tant d'amitié si mal récompensée.

LXIX.

Long-tems même après qu'Almon a cessé de parler, Zerbin reste frappé de surprise. Il ne peut concevoir une trahison si marquée de la part de celui dont il devoit le moins l'attendre. Il sort enfin en poussant un soupir de ce long étonnement, et demande au prisonnier, si tout ce que ce Chevalier vient de lui raconter est bien vrai.

XXX.

Le déloyal se laisse tomber les genoux en terre, et dit : ô mon Prince! tous ceux qui vivent dans ce monde, sont sujets à l'erreur et au péché. Le bon ne differe du méchant, qu'en ce que l'un se laisse vaincre au premier combat que lui livre le plus léger desir, tandis que l'autre recourt aux armes, à la défense; mais si son adversaire est le plus fort, il faut aussi qu'il se rende.

XXIX.

Finito ch' ebbe Almonio il suo sermone,
Zerbin riman gran pezzo sbigottito,
Che chi d' ogn' altro men n' avea cagione,
Sì espressamente il possa aver tradito:
Ma poi che d' una lunga ammirazione
Fu sospirando finalmente uscito,
Al prigion domandò se fosse vero
Quel che avea di lui detto il Cavaliero.

XXX.

Il disleal con le ginocchia in terra
Lasciò cadersi, e disse: Signor mio,
Ognun che vive al mondo pecca, ed erra;
Nè differisce in altro il buon dal rio;
Se non, che l' uno è vinto ad ogni guerra,
Che gli vien mossa da un picciol disío;
L' altro ricorre all' arme, e si difende,
Ma se 'l nemico è forte, anco ei si rende:

XXXI.

Se tu m' avessi posto alla difesa
D' una tua Rocca, e che al primiero assal
Alzate avessi senza far contesa
Degl' inimici le bandiere in alto,
Di viltà, o tradimento, che più pesa,
Su gli occhi por mi si potria uno smalto;
Ma s' io cedessi a forza, son ben certo,
Che biasmo non avrei, ma gloria, e mert

XXXII.

Sempre che l' inimico è più possente,
Più chi perde accettabile ha la scusa.
Mia fè guardar dovea non altrimente
Ch' una fortezza d' ogn' intorno chiusa.
Così, con quanto senno, e quanta me
Dalla somma Prudenza m' era infusa
Io mi sforzai guardarla : ma alfin vinto
Da intollerando assalto ne fui spinto.

XXXI.

Si vous m'aviez chargé de défendre une de vos places, et qu'au premier assaut j'eusse, sans résistance, arboré l'étendart de l'ennemi, je mériterois d'être noté comme un lâche, ou, ce qui est plus honteux encore, comme un traître; mais si je n'avois cédé qu'à la force, loin d'encourir aucun blâme, je suis bien sûr que j'en recevrois encore de la gloire et des éloges.

XXXII.

Plus l'ennemi a de puissance, plus aisément on excuse le vaincu. J'ai dû garder ma foi, comme j'aurois gardé une citadelle bien fortifiée. Aussi me suis-je efforcé de la défendre avec ce que l'auteur de toute sagesse, m'a donné de bon sens et de raison; mais enfin, la violence de l'attaque a triomphé de ma résistance, et j'ai succombé.

XXXIII.

Ainsi parle Odoric; il fait voir ensui en détail, (car il seroit trop long de vo rapporter tout son discours) que loin d s'être rendu à des tentations legères, il n' cédé qu'à des transports violens Si jama la priere a su flechir une ame, si le ton l plus soumis en a banni la colere, c'est alo que cet effet dût être produit : tout c qui peut attendrir un cœur irrité, Odor en ce moment l'emploie.

XXXIV.

Le Prince est abymé dans le doute : doit il oublier son outrage ou le venger ave éclat L'image du forfait l'excite à prive un scélérat de la vie. Le souvenir de l'étroi amitié qui si long-tems les unit l'un à l'au tre, répand dans son ame une pitié douc qui en calme les transports et le sollicit à la compassion.

XXXIII.

Così disse Odorico, e poi soggiunse,
(Che saria lungo a ricontarvi il tutto)
Mostrando che gran stimolo lo punse,
E non per lieve sferza s' era indutto.
Se mai per preghi ira di cor si emunse,
Se umiltà di parlar fece mai frutto,
Quivi far la dovea, chè ciò, che muova
Di cor durezza, or Odorico trova.

XXXIV.

Pigliar di tanta ingiuria alta vendetta
Tra il sì Zerbino, e il no resta confuso.
Il vedere il demerito lo alletta
A far che sia 'l fellon di vita escluso.
Il ricordarsi l' amicizia stretta,
Ch' era stata tra lor per sì lungo uso,
Con l' acqua di pietà l' accesa rabbia
Nel cor gli spegne, e vuol che mercè n' abbia.

XXXV.

Mentre stava così Zerbino in forse
Di liberare, o di menar cattivo,
Oppure il disleal dagli occhi torse
Per morte, oppur tenerlo in pena vivo,
Quivi ringhiando il palafreno corse,
Che Mandricardo avea di briglia privo;
E vi portò la vecchia, che vicino
A morte dianzi avea tratto Zerbino.

XXXVI.

Il palafren, che udito di lontano
Avea questi altri, era tra lor venuto;
E la vecchia portatavi, che in vano
Venía piangendo, e domandando ai-
Come Zerbin lei vide, alzò la mano
Al Ciel, che sì benigno gli era suto,
Che datogli in arbitrio avea quei dui,
Che soli odiati esser dovean da lui.

XXXV.

Tandis que Zerbin en proie à son incertitude, ne sait s'il doit relâcher ou emmener son captif; s'il doit s'en délivrer par la mort, ou le réserver à un plus long supplice, voilà que ce même cheval, à qui Mandricard avoit ôté la bride, accourt en hennissant, et portant sur son dos la vieille, celle qui peu de tems auparavant, avoit pensé causer la mort de Zerbin.

XXXVI.

Ce cheval, qui de loin avoit entendu les autres, étoit venu parmi eux, et y amenoit Gabrine, qui se lamentoit et demandoit envain du secours. Dès que le Prince l'apperçut, il leva les mains vers le ciel, qui lui étoit assez favorable, pour remettre en sa puissance les deux seuls objets qu'il eût raison de haïr.

XXXVII.

Zerbin fait arrêter la méchante vieille, jusqu'à ce qu'il ait decidé de ce qu'il en doit faire. Il veut d'abord lui couper le nez et les deux oreilles, afin qu'elle serve d'exemple aux malfaiteurs; ensuite il préfere de livrer son cadavre en proie aux vautours; il balance ainsi entre divers châtimens; enfin voici sa résolution derniere.

XXXVIII.

Il se tourne vers ses compagnons; je veux, leur dit-il laisser la vie à ce traître. S'il ne mérite pas un pardon absolu, il ne mérite pas non plus le dernier supplice. Je lui accorde la vie avec la liberté. L'amour, je le sens, a causé son crime, et l'on excuse facilement ceux qu'on peut attribuer à l'amour.

XXXVII.

Zerbin fa ritener la mala vecchia
Tanto che pensi quel che debba farne.
Tagliarle il naso, e l' una e l' altra orecchia
Pensa, ed esempio a' malfattori darne.
Poi gli pare assai meglio se apparecchia
Un pasto agli avoltoi di quella carne.
Punizion diversa tra se volve,
E così finalmente si risolve.

XXXVIII.

Si rivolta ai compagni, e dice : io sono
Di lasciar vivo il disleal contento ;
Che, se in tutto non merita perdono,
Non merita anco sì crudel tormento.
Che viva, e che slegato sia gli dono,
Però ch' esser d' Amor la colpa sento,
E facilmente ogni scusa s' ammette,
Quando in Amor la colpa si reflette.

XXXIX.

Amore ha volto sottosopra spesso
Senno più saldo che non ha costui;
Ed ha condotto a via maggiore eccesso
Di questo, che oltraggiato ha tutti nui.
Ad Odorico deve esser rimesso;
Punito esser debbo io, che cieco fui,
Cieco a dargliene impresa, e non por mente
Che 'l foco arde la paglia facilmente.

XL.

Poi mirando Odorico: io vo' che sia
(Gli disse) del tuo error la penitenza,
Che la vecchia abbi un anno in compagnia
Nè di lasciarla mai ti sia licenza;
Ma notte, e giorno, ove tu vada, o stia
Un' ora mai non te ne trovi senza,
E fino a morte sia da te difesa
Contra ciascun, che voglia farle offesa.

XXXIX.

Ce Dieu a souvent renversé de meilleures têtes que la sienne; il a fait commettre des forfaits plus grands que celui dont nous avons tous à nous plaindre; j'oublie donc la faute d'Odoric. C'est moi qui dois être puni, puisque je fus aveugle, et je le fus sans doute, quand je le chargeai d'une entreprise dangereuse, sans penser que la paille s'embrase aisément en s'approchant du feu.

XL.

Puis regardant Odoric, je veux, lui dit-il, pour le châtiment de ton crime, que pendant un an tu accompagnes la vieille, sans qu'il te soit jamais permis de l'abandonner. La nuit, le jour, quelque part que tu ailles, ou que tu t'arrêtes, qu'on ne te trouve jamais sans elle un instant, et défends-la jusqu'à la mort contre quiconque voudroit lui faire outrage.

XLI.

Je veux, si elle te le commande, que tu livres combat à tout venant; je veux aussi que, pendant le même tems, tu parcoures toute la France, de province en province. Ainsi parloit Zerbin, persuadé que le crime d'Odoric méritant la mort, il l'exposoit ainsi devant un précipice, où le hasard le plus heureux pouvoit seul l'empêcher de tomber.

XLII.

Gabrine avoit tant offensé, tant trahi de personnes de l'un et de l'autre sexe, qu'il étoit impossible de l'accompagner sans prendre querelle avec tous les Chevaliers errans. C'étoit donc une maniere de les punir tous deux; elle de ses fautes passées, et lui du tort de prendre sa défense; il ne pouvoit ainsi aller loin sans rencontrer la mort.

XLI.

Vo', se da lei ti sarà comandato,
Che pigli contra ognun contesa, e guerra.
Vo' in questo tempo, che tu sia obbligato
Tutta Francia cercar di Terra in Terra.
Così dicea Zerbin, che pel peccato
Meritando Odorico andar sotterra,
Questo era porgli innanzi un' alta fossa,
Che fia gran sorte, che schivar la possa.

XLII.

Tante donne, tanti uomini traditi
Avea la vecchia, e tanti offesi, e tanti,
Che chi sarà con lei, non senza liti
Potrà passar, de' Cavalieri erranti.
Così di par saranno ambi puniti;
Ella de' suoi commessi errori innanti,
Egli di torne la difesa a torto,
Nè molto potrà andar, che non sia morto.

XLIII.

Di dover servar questo Zerbin diede
Ad Odorico un giuramento forte,
Con patto, che se mai rompe la fede,
E che innanzi gli capiti per sorte,
Senza udir preghi, e averne più mercede,
Lo debba far morir di cruda morte.
Ad Almonio, e a Corebo poi rivolto,
Fece Zerbin che fu Odorico sciolto.

XLIV.

Corebo, consentendo Almonio, sciolse
Il traditore alfin, ma non in fretta;
Chè all' uno, e all' altro esser turbato dolse
Da sì desiderata sua vendetta.
Quindi partissi il disleale; e tolse
In compagnia la vecchia maledetta.
Non si legge in Turpin che n' avvenisse;
Ma vidi già un Autor, che più ne scrisse.

XLIII.

Zerbin exigea d'Odoric un serment solemnel d'accomplir ces loix, et il y mit cette condition : que s'il manquoit à sa promesse, et que le hasard le lui fit rencontrer, sans pitié, sans égard pour ses prieres, il le feroit mourir dans les tourmens. S'étant ensuite tourné du côté d'Almon et de Corebe, le Prince fit mettre Odoric en liberté.

XLIV.

Corebe, du consentement d'Almon délia enfin ce traître, mais il ne se pressoit point ; l'un et l'autre se voyoit enlever à regret l'espoir d'une vengeance qu'ils avoient tant desirée. Bientôt s'éloigne le déloyal accompagnant la vieille maudite. Turpin ne nous dit pas ce qu'il en advint, mais j'ai vu autrefois un auteur qui nous en apprend davantage.

XLV.

Cet auteur, dont je tairai le nom, pr
tend qu'à peine ils s'étoient éloignés d'u
journée, qu'Odoric pour se délivrer d'u
pareil embarras, malgré la foi des traités
malgré sa parole donnée, jetta un lacet a
cou de Gabrine et la laissa pendue à u
ormeau. Il ajoute qu'à un an de-là, mais
ne dit pas en quel lieu, Almon lui rendit l
pareille.

XLVI.

Le Prince qui avoit suivi la trace d
Paladin et qui ne voudroit pas la perdre
pour donner de ses nouvelles à sa troupe
qui a grand sujet d'en être inquiette, lui en
voie Almon et le charge de plusieurs choses
qu'il seroit trop long de raconter; il envoie
Almon et Corebe, et ne retient qu'Isabelle
avec lui.

X L V.

Scrive l' Autore, il cui nome mi taccio,
Che non furo lontani una giornata,
Che per torsi Odorico quell' impaccio,
Contra ogni patto, ed ogni fede data,
Al collo di Gabrina gittò un laccio,
E che ad un olmo la lasciò impiccata;
E ch' indi a un anno (ma non dice il loco)
Almonio a lui fece il medesmo gioco.

X L V I.

Zerbin, che dietro era venuto all' orma
Del Paladin, nè perder la vorrebbe,
Manda a dar di se nuove alla sua torma,
Che star senza gran dubbio non ne debbe.
Almonio manda, e di più cose informa,
Che lungo il tutto a raccontar sarebbe.
Almonio manda, e a lui Corebo appresso;
Nè tien, fuor che Isabella, altri con esso.

XLVII.

Tant' era l' amor grande, che Zerbin
E non minor del suo quel, che Isabella
Portava al virtuoso Paladino,
Tanto il desir d' intender la novella
Ch' egli avesse trovato il Saracino,
Che del destrier lo trasse con la sella,
Che non farà all' esercito ritorno,
Se non finito che sia il terzo giorno;

XLVIII.

Il termine, che Orlando aspettar disse
Il Cavalier, che ancor non porta spada.
Non è alcun luogo, dove il Conte gisse
Che Zerbin pel medesimo non vada.
Giunse alfin tra quegli arbori, che scritte
L' ingrata Donna, un poco fuor di strada
E con la fonte, e col vicino sasso
Tutti li ritrovò messi in fracasso.

XLVII.

Le grand amour que le Prince d'Écosse portoit au brave Paladin, l'estime non moins grande qu'il inspiroit à Isabelle, l'extrême desir qu'ils avoient d'apprendre s'il avoit enfin trouvé le Sarrasin qui l'avoit fait tomber en bas de son cheval, la selle entre les jambes, les déterminerent à ne pas rejoindre l'armée, avant la fin du troisieme jour.

XLVIII.

C'étoit le terme jusqu'où Roland avoit promis d'attendre le Chevalier, qui ne porte point encore d'épée. Zerbin ne néglige aucun des lieux que le Comte a parcourus; il arrive enfin, à peu de distance du chemin, parmi ces arbres chargés des caractères de l'ingrate Angélique; mais il les trouve fracassés, ainsi que la fontaine et le rocher voisin.

XLIX.

Il apperçoit de loin quelque chose brillant, et voit que c'est la cuirasse [du] Comte. A quelques pas, il trouve son c[as]que, non pas cependant ce casque fame[ux] qui armoit autrefois la tête de l'Afric[ain] Almont. Plus enfoncé dans la forêt, il e[n]tend le hennissement d'un cheval; il l[ève] la tête à ce bruit, et reconnoît Bridedor q[ui] paissoit l'herbe, et qui portoit encore [les] rênes pendantes aux arçons.

L.

Il cherche Durandal dans la forêt et [la] trouve hors de son fourreau. Il trouve auss[i] mais en lambeaux, sa soubreveste que [le] malheureux Comte avoit dispersée de cô[té] et d'autres. Isabelle et Zerbin regardent to[ut] cela d'un air triste, et ne savent que pense[r.] Il leur viendroit toute autre idée, av[ant] d'imaginer que Roland ait perdu la raison.

XLIX.

Vede lontan non so che luminoso,
E trova la corazza esser del Conte;
E trova l' elmo poi, non quel famoso,
Che armò già il capo all' Africano Almonte;
Il destrier nella selva più nascoso
Sente annitrire, e leva al suon la fronte;
E vede Brigliador pascer per l' erba,
Che dall' arcion pendente il freno serba.

L.

Durindana cercò per la foresta,
E fuor la vide del fodero starse.
Trovò, ma in pezzi, ancor la sopravvesta,
Che in cento lochi il miser Conte sparse.
Isabella, e Zerbin con faccia mesta
Stanno mirando, e non san che pensarse;
Pensar potrian tutte le cose, eccetto
Che fosse Orlando fuor dell' intelletto.

L I.

Se di sangue vedessino una goccia,
Creder potrian che fosse stato morto.
Intanto, lungo la corrente doccia
Vider venire un pastorello smorto.
Costui pur dianzi avea di su la roccia
L' alto furor dell' infelice scorto;
Come l' arme gittò, squarciossi i panni,
Pastori uccise, e fe mill' altri danni.

L I I.

Costui richiesto da Zerbin, gli diede
Vera informazion di tutto questo.
Zerbin si maraviglia, e appena il crede,
E tuttavia n' ha indizio manifesto.
Sia come vuole, egli discende a piede
Pien da pietade, lacrimoso, e mesto;
E raccogliendo da diverse parte
Le reliquie ne va, ch' erano sparte.

doccia - rivulet

L I.

S'ils voyoient seulement une goutte de sang, ils pourroient croire qu'il a été tué. Cependant le long d'un ruisseau ils apperçoivent venir à eux un berger presque mort de frayeur. Cet homme venoit de voir du haut de la roche l'effroyable délire du malheureux Comte; il l'avoit vu jetter ses armes, déchirer ses habits, massacrer les pasteurs, et se porter à mille autres barbaries.

L I I.

Le pâtre interrogé par Zerbin, l'informe exactement de tout ce qui s'est passé. Le Prince, surpris au dernier point, a peine à le croire quoiqu'il en ait la preuve manifeste. Cependant il met pied à terre et le cœur plein de compassion, le visage couvert de larmes et de tristesse, il va rassemblant ces débris épars de tous côtés.

LIII.

Isabelle descend aussi de cheval et l'aid à réunir ces armes; lorsqu'une dame dor le visage annonce la douleur, et qui pous de fréquens soupirs, arrive tout-à-cou près d'eux. Si quelqu'un me demande q est cette dame, pourquoi elle s'afflige ains quel est le chagrin qui la presse; je l répondrai que c'est Fleur-de-lys, qui cou sur les traces de son amant.

LIV.

Brandimart, sans l'en prévenir aucun ment, l'avoit laissée dans la cité de Charle Elle l'avoit attendu six ou huit mois, ma enfin ne le voyant pas revenir, elle s'éto mise à le chercher par-tout d'une mer l'autre, et jusqu'au pied des Alpes et de Pirénées. Elle l'avoit cherché par-tout excepté dans le palais de l'enchanteur Atlan

LIII.

Del palafren discende anco Isabella,
E va quell' arme riducendo insieme.
Ecco lor sopravviene una Donzella
Dolente in vista, e di cor spesso geme.
Se mi domanda alcun chi sia, perch' ella
Così s' affligge, e che dolor la preme,
Io gli risponderò, ch' è Fiordiligi,
Che dell' amante suo cerca i vestigi.

LIV.

Da Brandimarte senza farle motto
Lasciata fu nella Città di Carlo,
Dov' ella l' aspettò sei mesi, od otto;
E quando alfin non vide ritornarlo,
Da un mare all' altro si mise, fin sotto
Pirene, e l' Alpe, e per tutto a cercarlo.
L' andò cercando in ogni parte, fuore
Che al Palazzo d' Atlante incantatore.

L V.

Se fosse stata a quell' ostel d' Atlante,
Veduto con Gradasso andare errando
L' avrebbe, con Ruggier, con Bradamante,
E con Ferraù prima, e con Orlando;
Ma poi che cacciò Astolfo il Negromante
Col suon del corno, orribile e mirando,
Brandimarte tornò verso Parigi:
Ma non sapea già questo Fiordiligi.

L V I.

Com' io vi dico, sopraggiunta a caso
A quei duo amanti Fiordiligi bella,
Conobbe l' arme, e Brigliadòr rimaso
Senza il padrone, e col freno alla sella.
Vide con gli occhi il miserabil caso,
E n' ebbe pur udita anco novella;
Chè similmente il pastorel narrolle
Aver veduto Orlando correr folle.

L V.

Si elle fût entrée dans cette habitation merveilleuse, elle y auroit vu son amant errant d'abord avec Ferragus et Roland, ensuite avec Gradasse, Roger et Bradamante; mais depuis que le son horrible et prodigieux du cor d'Astolfe en avoit chassé le magicien, Brandimart étoit retourné vers Paris; et c'est ce que Fleur-de-lys ignoroit encore.

L V I.

La belle Fleur-de-lys étant donc, comme je vous disois, arrivée par hasard auprès de ces deux amans, reconnut et les armes et Bridedor qui n'avoit plus de maître, et dont la bride pendoit encore à la selle. Elle vit les tristes preuves du malheur du Comte, et en apprit la fatale nouvelle par le berger, qui lui raconta aussi ce qu'il avoit vu de l'égarement de Roland.

LVII.

Le Prince d'Écosse après avoir rassemblé en ce lieu toutes les armes du Comte, les attache à un pin comme un noble trophée et pour empêcher qu'aucun Chevalier François ni étranger, ne s'en empare, il écrit sur la jeune écorce ce peu de mots: ARMURE DU PALADIN ROLAND. Comme s'il eût dit : que personne n'y touche s'il n'est en état de se mesurer contre ce Héros.

LVIII.

Il avoit achevé cette œuvre méritoire et se préparoit à remonter à cheval ; voilà que Mandricart survient, apperçoit le pin tout fier de ces dépouilles, et prie Zerbin de lui expliquer ce que c'est. Le Prince lui déclare la vérité, comme il vient de l'apprendre ; le Roi païen très-joyeux ne perd pas de tems, s'approche du pin et en enleve Durandal.

L V I I.

Quivi Zerbin tutte raguna l' arme,
E ne fa come un bel trofeo su un Pino;
E volendo vietar, che non se n' arme
Cavalier, paesan, nè peregrino,
Scrive nel verde ceppo in breve carme:
ARMATURA D' ORLANDO PALADINO,
Come volesse dir: nessun la mova,
Che star non possa con Orlando a prova.

L V I I I.

Finito ch' ebbe la lodevol opra,
Tornava a rimontar sul suo destriero;
Ed ecco Mandricardo arrivar sopra,
Che visto il Pin di quelle spoglie altero,
Lo prega, che la cosa gli discopra;
E quel gli narra, come ha inteso, il vero.
Allora il Re Pagan lieto non bada,
Che viene al Pino, e ne leva la spada;

LIX.

Dicendo : alcun non me ne può riprender
Non è pur oggi ch' io l' ho fatta mia;
Ed il possesso giustamente prendere
Ne posso in ogni parte, ovunque sia,
Orlando, che temea quella difendere,
S' è finto pazzo, e l' ha gittata via:
Ma quando sua viltà pur così scusi,
Non deve far, ch' io mia ragion non usi.

LX.

Zerbino a lui gridava : non la torre,
O pensa non l' aver senza quistione.
Se togliesti così l' arme d' Ettorre,
Tu l' hai di furto, più che di ragione.
Senz' altro dir l' un sopra l' altro corre
D' animo e di virtù gran paragone.
Di cento colpi già rimbomba il suono,
Nè bene ancor nella battaglia sono.

LIX.

Personne, dit-il, ne peut y trouver à redire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis acquis des droits sur cette épée; n'est-il pas juste que j'en prenne possesion par-tout où je la trouve? Roland, qui n'ose la défendre, l'a jettée au loin dans un feint accès de folie; mais s'il colore sa lâcheté de ce prétexte, ce n'est pas une raison pour que je renonce à mes droits.

LX.

N'y touche pas, s'écrie Zerbin, ou ne crois pas t'en emparer impunément. Si c'est ainsi que tu as conquis les armes d'Hector, tu les as plutôt volées que méritées. Sans plus de discours, ces deux Héros animés d'un courage égal courent l'un contre l'autre; déjà le bruit de mille coups se fait entendre, et le combat est à peine encore engagé.

LXI.

Zerbin, rapide comme la flam[me] échappe à tous les coups de Duran[...] Pour en éviter l'atteinte, il fait sauter [son] cheval de-çà, de-là comme un chevreu[il] il a raison de n'y pas perdre une mi[nute] s'il faut qu'il soit accueilli par cette re[douta]table épée, il ira bientôt rejoindre la tro[upe] amoureuse, errante dans les forêts de m[yrte] de l'élisée.

LXII.

Comme le chien agile attaque un p[our]ceau, qui, séparé des autres erre da[ns la] campagne, il tourne autour de lui, s[aute] à droite, à gauche, tandis que celui [ci] épie l'instant de le saisir; ainsi Ze[rbin] l'œil attentif sur l'épée, la suit en h[aut] en bas, ne cherche qu'à l'éviter; oc[cupé] de sauver à-la-fois son honneur et sa [vie] il frappe ou s'esquive à propos.

L X I.

Di prestezza Zerbin pare una fiamma
A torsi ovunque Durindana cada.
Di quà, di là saltar come una damma
Fa 'l suo destrier, dov' è miglior la strada.
E ben convien che non ne perda dramma,
Chè andrà, se un tratto il coglie quella spada,
A ritrovar gl' innamorati spirti,
Ch' empion la selva degli ombrosi mirti.

L X I I.

Come il veloce can, che 'l porco assalta,
Che fuor del gregge errar vegga nei campi,
Lo va aggirando, e quinci, e quindi salta,
Ma quello attende, ch' una volta inciampi;
Così, se vien la spada o bassa, od alta,
Sta mirando Zerbin come ne scampi;
Come la vita, e l' onor salvi a un tempo,
Tien sempre l' occhio, e fere, e fugge a tempo.

LXIII.

Dall' altra parte, ovunque il Saracin
La fiera spada vibra, o piena, o vot
Sembra fra due montagne un vento alp
Ch' una frondosa selva il Marzo scota;
Che ora la caccia a terra a capo chino,
Or gli spezzati rami in aria rota.
Benchè Zerbin più colpi e fugga, e schi
Non può schivare alfin ch' un non gli a

LXIV.

Non può schivare alfine un gran fend
Che tra 'l brando, e lo scudo entra sul p
Grosso l' usbergo, e grossa parimente
Era la piastra, e 'l panziron perfetto:
Pur non gli steron contra; ed ugualme
Alla spada crudel dieron ricetto.
Quella calò tagliando ciò che prese,
La corazza, e l' arcion fin sull' arnese.

LXIII.

D'un autre côté, par-tout où le Sarrasin brandit sa cruelle épée, soit qu'elle atteigne, soit qu'elle frappe à vide, elle siffle comme un vent du nord, qui, pendant l'équinoxe, engouffré entre deux montagnes, ébranle les arbres d'une forêt touffue; tantôt il les déracine et les renverse, tantôt il agite en tourbillons ses rameaux brisés. Zerbin pare, évite plusieurs coups, mais il ne peut si bien parer qu'un d'eux enfin ne l'atteigne.

LXIV.

Il ne peut éviter qu'enfin un terrible coup de taille, se glissant entre l'épée et l'écu, n'arrive jusqu'à sa poitrine. Son haubert étoit fort, le plastron, la cotte de maille excellens, mais ils n'y peuvent résister, et cèdent également à l'effort de la redoutable épée, qui coupe en son chemin depuis le haut de la cuirasse jusqu'à l'arçon de sa selle.

LXV.

Et si le coup eût porté tout-à-fait, tranchoit Zerbin comme un roseau; mais n'entame que l'épiderme et pénètre à peine jusqu'au vif. Cette plaie n'a point de profondeur, mais elle est si longue qu'une aulne ne suffiroit pas pour la mesurer. Un ruisseau pourpré de sang tombe jusqu'à ses pieds, et arrose ses armes brillantes.

LXVI.

Ainsi quelquefois sur une trame argentée j'ai vu courir un éclatant tissu de rose, conduit par cette main d'albâtre, qui porte souvent à mon cœur d'inévitables coups. Que sert-il au malheureux Zerbin d'être exercé dans les combats, d'avoir beaucoup de force et encore plus de vaillance? Le Roi de Tartarie l'emporte trop sur lui par sa vigueur et par la trempe de ses armes.

L X V.

E, se non che fu scarso il colpo alquanto,
Per mezzo lo fendea, come una canna;
Ma penetra nel vivo appena tanto,
Che poco più che la pelle gli danna.
La non profonda piaga è lunga quanto
Non si misureria con una spanna;
Le lucide arme il caldo sangue irriga
Per fino al piè di rubiconda riga.

L X V I.

Così talora un bel purpureo nastro
Ho veduto partir tela d' argento
Da quella bianca man più che alabastro,
Da cui partire il cor spesso mi sento.
Quivi poco a Zerbin vale esser mastro
Di guerra, ed aver forza, e più ardimento,
Chè di finezza d' arme, e di possanza
Il Re di Tartaria troppo l' avanza.

L X V I I.

Fu questo colpo del Pagan maggiore
In apparenza che fosse in effetto,
Tal che Isabella se ne sente il core
Fendere in mezzo all' agghiacciato petto:
Zerbin pien d' ardimento, e di valore
Tutto s' infiamma d' ira, e di dispetto;
E quanto più ferire a due man puote
In mezzo l' elmo il Tartaro percuote.

L X V I I I.

Quasi sul collo del destrier piegosse
Per l' aspra botta il Saracin superbo;
E quando l' elmo senza incanto fosse,
Partito il capo gli avria il colpo acerbo.
Con poco differir ben vendicosse,
Nè disse : a un' altra volta io te la serbo:
E la spada gli alzò verso l' elmetto,
Sperandosi tagliarlo infino al petto.

LXVII.

Ce coup du Sarrasin fut plus terrible en apparence qu'il ne l'étoit en effet. Isabelle alarmée se croit frappée de la même atteinte, et sent son cœur se glacer. Zerbin plein d'audace et de valeur, s'enflamme de dépit et de colere, et tant que ses deux mains ont de force, il frappe en plein sur le casque du Tartare.

LXVIII.

A cette rude atteinte le Sarrasin superbe ploie jusque sur le cou de son cheval; et, sans l'enchantement qui protegeoit son armet, un coup si furieux lui auroit partagé la tête; il ne différa guère sa vengeance; il n'étoit pas homme à la garder au lendemain. Il dresse son épée vers le heaume du Prince d'Écosse, comptant le pourfendre jusqu'à la poitrine.

LXIX.

Zerbin l'œil au guet, l'esprit prése
fait faire promptement à son cheval
volte à droite; pas si promptement cep
dant qu'il puisse se dérober à la tranch
épée, qui tombe sur son écu, le fend
haut en bas en deux parts égales, ro
et délie son brassal, le blesse au br
déchire son harnois, et descend encor
long de sa cuisse.

LXX.

Le Prince cherche d'un côté, de l'a
tous les moyens d'entamer son advers
rien ne lui réussit. L'armure sur laque
frappe, ne garde pas la trace la plus lé
de ses coups. Le Roi de Tartarie au c
traire a un tel avantage sur Zerbin qu'
blessé en sept ou huit endroits, l
enlevé son écu, et brisé la moitié de
casque.

LXIX.

Zerbin, che tenea l' occhio, ove la mente,
Presto il cavallo alla man destra volse:
Non sì presto però, che la tagliente
Spada fuggisse, che lo scudo colse.
Da sommo ad imo ella il partì ugualmente,
E di sotto il braccial ruppe, e disciolse;
E lui ferì nel braccio, e poi l' arnese
Spezzogli, e nella coscia anco gli scese.

LXX.

Zerbin di quà, di là cerca ogni via,
Nè mai di quel che vuol cosa gli avviene;
Chè l' armatura, sopra cui fería,
Un picciol segno pur non ne ritiene.
Dall' altra parte il Re di Tartaría
Sopra Zerbino a tal vantaggio viene,
Che l' ha ferito in sette parti, o in otto,
Tolto lo scudo, e mezzo l' elmo rotto.

LXXI.

Quel tuttavia più va perdendo il sang
Manca la forza, e ancor par che nol se
Il vigoroso cor, che nulla langue,
Val sì, che 'l debol corpo ne sostenta.
La Donna sua per timor fatta esangue
Intanto a Doralice s' appresenta,
E la prega e la supplica per Dio,
Che partir voglia il fiero assalto, e rio.

LXXII.

Cortese, come bella, Doralice,
Nè ben sicura come il fatto segua,
Fa volentier quel che Isabella dice,
E dispone il suo amante a pace, e a t
Così a' preghi dell' altra l' ira ultrice
Di cor fugge a Zerbino, e si dilegua;
Ed egli, ove a lei par, piglia la strada,
Senza finir l' impresa della spada.

LXXI.

Le malheureux Prince va perdant tout son sang Les forces lui manquent, et il ne paroît pas encore s'en appercevoir. Son noble cœur que rien n'affoiblit est si courageux, qu'il soutient seul son corps débile. Sa dame cependant éperdue de frayeur s'adresse à Doralice, la prie, la supplie au nom de Dieu de vouloir bien interrompre un combat si terrible et si cruel.

LXXII.

Courtoise autant que belle, et incertaine encore de l'événement, Doralice consent volontiers à ce qu'Isabelle lui demande. Elle dispose son amant à la paix ou à la trève, tandis qu'aux prieres de sa maîtresse, le desir de vengeance qui animoit Zerbin fuit de son cœur et se dissipe. Il suit la route qu'elle lui indique, et abandonne l'entreprise de Durandal.

LXXIII.

Fleur-de-lys qui voit la bonne c du malheureux Comte si mal défend se désole sans rien dire. Elle en a le c si serré, qu'elle se bat le front et p de dépit. Elle voudroit bien avoir Br mart pour tenter cette aventure. Si ja elle le retrouve et qu'elle la lui racon elle croit bien que Mandricart ne po pas loin l'orgueil de cette conquête.

LXXIV.

Cette Belle s'en va jour et nuit, cherch envain son fidèle Brandimarr, et elle éloigne de plus en plus, car il étoit retourné à Paris; elle marche tant, monts, par vaux, qu'un jour en arri au passage d'une riviere, elle voit et re noît l'infortuné Paladin; mais diso qui advint du Prince d'Écosse.

LXXIII.

Fiordiligi, che mal vede difesa
La buona spada del misero Conte,
Tacita duolsi; e tanto le ne pesa,
Che d' ira piange, e battesi la fronte.
Vorria aver Brandimarte a qnesta imptesa;
E se mai lo ritrova, e glielo conte,
Non crede poi, che Mandricardo vada
Lunga stagione altier di quella spada.

LXXIV.

Fiordiligi cercando pure in vano
Va Brandimarte suo mattina, e sera;
E fa cammin da lui molto lontano,
Da lui, che già tornato a Parigi era.
Tant' ella se n' andò per monte, e piano,
Che giunse ove al passar d' nna riviera
Vide, e conobbe il miser Paladino;
Ma diciam quel che avvenne di Zerbino.

L X X V.

Che 'l lasciar Durindana sì gran fal
Gli par, che più d' ogn' altro mal gl' incre
Quantunque appena star possa a caval
Per molto sangue, che gli è uscito, ed
Or, poi che dopo non troppo interval
Cessa con l' ira il caldo, e il dolor cre
Cresce il dolor sì impetuosamente,
Che mancarsi la vita se ne sente.

L X X V I.

Per debolezza più non potea gire,
Sì che fermossi appresso una fontana.
Non sa che far, nè che si debba dire
Per ajutarlo la Donzella umana.
Sol di disagio lo vede morire,
Chè quindi è troppo ogni Città lontana,
Dove in quel punto al Medico ricorra,
Che per pietade, o premio gli soccorra.

LXXV.

L'abandon de Durandal lui paroît si honteux, que de toutes ses douleurs aucune n'est aussi vive, bien qu'il puisse à peine se tenir à cheval, par la quantité de sang qu'il a perdue et qu'il perd encore. Bientôt et à peu de distance, son ardeur s'éteignant avec son courroux, sa douleur augmente alors, et augmente avec tant d'impétuosité, qu'il sent que la vie l'abandonne.

LXXVI.

La foiblesse l'empêche d'aller plus loin; Il s'arrête auprès d'une fontaine; sa tendre amante ne sait que dire, que faire pour le soulager. Elle le voit mourir par le seul manque de secours. Il n'y a point de ville assez voisine pour qu'elle puisse dans un besoin si pressant y chercher un homme de l'art, qui par pitié ou à prix d'argent veuille prendre soin de sa vie.

LXXVII.

Elle ne sait que se lamenter envai appeller la fortune cruelle, le ciel barba hélas! disoit-elle, pourquoi l'océan ne t-il pas engloutie alors que je m'embarqu Zerbin dont les regards languissans tournés vers elle, est plus tourmenté ses plaintes, que de la douleur violent opiniâtre qui le conduit au terme de jours.

LXXVIII.

Puissiez-vous, cher objet, lui disoit m'aimer après ma mort avec autant constance, que j'ai de déplaisir à laisser ici, seule et sans guide. Ah n'est pas ma vie que je regrette. Si en dant les derniers soupirs, je pouvois moins vous laisser à l'abri des dange je mourrois tranquille, satisfait, je croirois même heureux, en mourant vos bras.

LXXVII.

Ella non sa, se non in van, dolersi,
Chiamar Fortuna, e'l Cielo empio e crudele.
Perchè, ahi lassa (dicea) non mi sommersi
Quando levai nell' Ocean le vele?
Zerbin, che i languidi occhi ha in lei conversi,
Sente più doglia ch' ella si querele,
Che della passion tenace e forte,
Che l' ha condotto omai vicino a morte.

LXXVIII.

Così, cor mio, vogliate (le diceva)
Dopo ch' io sarò morto amarmi ancora,
Come solo il lasciarvi è che m' aggreva
Quì senza guida, e non già perch' io mora;
Chè, se in sicura parte m' accadeva
Finir della mia vita l' ultim' ora,
Lieto, e contento, e fortunato appieno
Morto sarei, poi ch' io vi moro in seno.

LXXIX.

Ma poi che 'l mio destino iniquo e d
Vuol ch' io vi lasci, e non so in man di
Per questa bocca, e per questi occhi giu
Per queste chiome, onde allacciato fui,
Che disperato nel profondo oscuro
Vo dell' Inferno; ove il pensar di vui,
Che abbia così lasciata, assai più ria
Sarà d' ogn' altra pena, che vi sia.

LXXX.

A questo la mestissima Isabella
Declinando la faccia lacrimosa,
E congiungendo la sua bocca a quella
Di Zerbin, languidetta come rosa,
Rosa non colta in sua stagion, sì ch' el
Impallidisca in su la siepe ombrosa;
Disse: non vi pensate già, mia vita,
Far senza me quest' ultima partita.

LXXIX.

Mais puisqu'un sort injuste et cruel m'oblige à vous quitter, sans savoir en quelles mains je vous laisse, j'en jure par cette bouche, par ces yeux, par cette chevelure dont les beaux nœuds ont enchaîné mon cœur, ce n'est qu'avec désespoir que je descends au sombre empire, et le souvenir de l'état où je vous abandonne, sera pour moi la peine la plus affreuse qu'on y puisse endurer.

LXXX.

A ces mots, la déplorable Isabelle laissant tomber son visage plein de larmes sur celui de son amant, presse de ses levres les levres de Zerbin, flétries comme la rose; comme la rose qui n'a point été cueillie dans son tems, et qui perd ses couleurs sur son buisson touffu. O vous qui êtes ma vie, lui dit-elle, ne croyez pas quitter sans moi le séjour des vivans.

LXXXI.

Non, cher amant, n'en ayez au crainte; je veux vous suivre au ciel, les enfers. Il faut que nos deux ames chappent ensemble, s'unissent ense pour l'éternité. Dès que vous aurez fe la paupiere, ou la douleur qui me de m'ôtera le jour, ou si elle n'a pas ce voir, je vous promets de percer bie mon cœur avec cette épée.

LXXXII.

J'ai ce flatteur espoir, que nos privés de sentiment seront moins tunés qu'ils ne le furent pendant la Peut-être que quelque passant ému de leur donnera la sépulture, les réunira da même tombeau. En parlant ainsi la m reuse Princesse recueille avec sa bouche celle de son amant jusqu'au dernier so de vie que le trépas lui enleve.

LXXXI.

Di ciò, cor mio, nessun timor vi tocchi,
Ch' io vo' seguirvi, o in Cielo, o nell' Inferno.
Convien che l' uno, e l' altro spirto scocchi,
Insieme vada, insieme stia in eterno.
Non sì tosto vedrò chiudervi gli occhi,
O che m' ucciderà il dolore interno,
O se quel non può tanto, io vi prometto
Con questa spada oggi passarmi il petto.

LXXXII.

De' corpi nostri ho ancor non poca speme,
Che me' morti che vivi abbian ventura.
Quì forse alcun capiterà, che insieme,
Mosso a pietà, darà lor sepoltura.
Così dicendo, le reliquie estreme
Dello spirto vital, che morte fura,
Va ricogliendo con le labbra meste,
Fin ch' una minima aura ve ne reste.

LXXXIII.

Zerbin la debol voce rinforzando,
Disse : io vi prego , e supplico, mia D
Per quello amor, che mi mostraste qu
Per me lasciaste la paterna riva,
E se comandar posso , io vel comand
Che fin che piaccia a Dio restiate viv
Nè mai per caso poniate in obblio,
Che quanto amar si può v' abbia amat

LXXXIV.

Dio vi provvederà d' ajuto forse,
Per liberarvi d' ogni atto villano;
Come fe quando alla spelonca torse,
Per indi trarvi, il Senator Romano:
Così (la sua mercè) già vi soccorse
Nel mare , e contra il Biscaglin profa
E se pure avverrà che poi si deggia
Morire , allora il minor mal s' elegg

LXXXIII.

Zerbin ranimant sa voix affoiblie : je vous conjure, dit-il, ô ma divinité, par cet amour dont vous m'avez donné la preuve en abandonnant pour moi le séjour paternel, je vous supplie, et si j'ai droit d'ordonner, je vous ordonne de vivre tant que le ciel voudra conserver vos jours. Vivez pour vous souvenir en toute occasion que je vous ai aimée autant qu'il est possible d'aimer.

LXXXIV.

Dieu vous accordera sans doute son secours pour vous garantir des outrages, ainsi qu'il a déjà conduit Roland dans la caverne pour vous en délivrer ; ainsi que sa bonté vous a sauvée du naufrage, et vous a ravie aux desirs criminels du Biscayen ; mais s'il arrivoit que vous n'eussiez d'autre ressource que la mort, de deux maux alors vous pourrez choisir le moindre.

LXXXV.

A peine ces derniers mots furent
assez articulés pour être entendus,
finit comme la foible lumiere d'une bo
ou d'un flambeau qui manque d'alim
Qui pourroit donner une juste idée
désespoir de la jeune Princesse, q
elle vit son cher Zerbin étendu dans
bras, pâle et couvert des glaces de
mort ?

LXXXVI.

Elle s'abandonne sur ce corps sangl
et le baigne d'un torrent de larmes.
cris retentissent au loin dans la camp
et dans les forêts. Elle frappe, déchire
pitié ses joues et sa poitrine, elle arra
sa chevelure dorée, innocente de son m
heur, en appellant sans cesse, mais en
son bien-aimé.

LXXXV.

Non credo che quest' ultime parole
Potesse esprimer sì, che fosse inteso;
E finì come il debol lume suole,
Cui cera manchi, od altro, in che sia acceso.
Chi potrà dire appien come si duole
Poi che si vede, pallido e disteso,
La Giovinetta, e freddo come ghiaccio
Il suo caro Zerbin restare in braccio?

LXXXVI.

Sopra il sanguigno corpo si abbandona,
E di copiose lacrime lo bagna;
E stride sì, che intorno ne risuona
A molte miglia il bosco, e la campagna;
Nè alle guance, nè al petto sì perdona
Che l'uno, e l'altro non percota, e fragna;
E straccia a torto l'auree crespe chiome,
Chiamando sempre in van l'amato nome.

LXXXVII.

In tanta rabbia, in tal furor somme
L'avea la doglia sua, che facilmente
Avria la spada in se stessa conversa,
Poco al suo amante in questo ubbidie
Se un Eremita, che alla fresca, e ter
Fonte avea usanza di tornar sovente
Dalla sua quindi non lontana cella,
Non s'opponea, vedendo, al voler d'e

LXXXVIII.

Il venerabil uom, ch' alta bontade
Avea congiunta a natural prudenza,
Ed era tutto pien di caritade,
Di buoni esempi ornato, e d'eloquen
Alla Giovan dolente persuade
Con ragioni efficaci pazienza;
Ed innanzi le pon, come uno specchi
Donne del Testamento, e nuovo, e vecch

LXXXVII.

Sa douleur l'avoit plongée dans un tel excès de désespoir et de délire, que sans égard pour les derniers ordres de son amant, elle se seroit sans doute percé le sein de son épée, si un hermite qui de sa cellule peu distante venoit souvent sur les bords du ruisseau frais et lympide, n'eût en l'appercevant de loin, mis obstacle à son desir.

LXXXVIII.

Cet homme vénérable joignoit à un grand fond de bonté une prudence naturelle. L'ame remplie de charité, l'esprit orné d'une sainte érudition et d'eloquence, il emploie des moyens si efficaces, qu'il vient à bout d'insinuer la patience dans le cœur désolé de la Princesse. Il retrace à ses yeux, comme dans un miroir, les exemples de toutes les femmes de l'ancien et du nouveau testament.

LXXXIX.

Il lui fait voir ensuite qu'il n'y a de véritable bonheur, si ce n'est en D que toutes les espérances humaines passageres, fragiles et de peu d'im tance. Il fait tant qu'enfin il la déto de ce projet violent et obstiné, et lu pire le desir de consacrer au servic Dieu le reste de sa vie.

XC.

Non qu'elle consente à quitter jama l'amour qu'elle a pour son époux, n tristes dépouilles. Quelque part qu'elle ou qu'elle séjourne, elle veut le jour, la les porter avec elle. Ainsi donc aidé l'hermite, qui, pour son âge étoit en fort et robuste, ils placerent le corps Zerbin sur son cheval qui en parois attristé, et cheminerent long-tems à tr la forêt.

LXXXIX.

Poi le fece veder, come non fusse
Alcun, se non in Dio, vero contento;
E ch' eran l' altre transitorie, e flusse
Speranze umane, e di poco momento:
E tanto seppe dir, che la ridusse
Da quel crudele, ed ostinato intento,
Che la vita seguente ebbe disío
Tutta al servigio dedicar di Dio.

XC.

Non che lasciar del suo Signor voglia unque
Nè 'l grand' amor, nè le reliquie morte:
Convien che le abbia ovunque stia, ed ovunque
Vada, e che seco e notte, e dì le porte.
Quindi ajutando l' Eremita dunque,
Ch' era della sua età valido, e forte,
Sul mesto suo destrier Zerbin posaro,
E molti dì per quelle selve andaro.

XCI.

Non volse il cauto vecchio ridur se
Sola con solo la Giovane bella
Là, dove ascosa in un selvaggio speco
Non lungi avea la solitaria cella,
Fra se dicendo : con periglio arreco
In una man la paglia, e la facella.
Nè si fida in sua età, nè in sua pruden
Che di se faccia tanta esperienza.

XCII.

Di condurla in Provenza ebbe pensie
Non lontano a Marsilia in un Castello,
Dove di sante Donne un monastero
Ricchissimo era, e di edificio bello;
E per portarvi il morto Cavaliero,
Composto in una cassa aveano quello,
Chè in un Castel, ch' era tra via, si
Lunga, e capace, e ben chiusa di pece.

XCI.

Non loin de-là, dans un antre sauvage étoit cachée la cellule du solitaire, mais ce sage vieillard se garda bien de vouloir y demeurer tête à tête avec un si jeune et si charmant objet. Il seroit trop dangereux, se disoit-il en lui-même de porter d'une seule main et la paille et le flambeau. Il ne se fioit assez ni à son âge, ni à son expérience, pour s'exposer à une pareille épreuve.

XCII.

Son dessein étoit de la conduire en Provence, dans un canton voisin de Marseille, où étoit un riche et superbe monastère de saintes femmes; et pour porter avec eux le corps de Zerbin, ils l'ajusterent dans un vaste cercueil bien clos et bien enduit, qu'ils firent faire sur la route.

XCIII.

Ils marcherent long-tems et trave[...]
une grande étendue de pays, préfé[...]
chemins les moins fréquentés ; pour
les troubles de la guerre qui désol[...]
France, ils desiroient d'être apper[...]
moins possible. A la fin ils rencont[...]
un Chevalier qui leur barra le chemi[...]
leur fit les insultes les plus outrage[...]
Mais j'en parlerai quand il en sera [...]
retournons au Roi de Tartarie.

XCIV.

Après que le combat eut cessé de la [...]
niere que je vous ai racontée, le [...]
Héros se reposa sous un ombrage [...]
au bord d'une onde cristalline. Il avoit [...]
selle et la bride de son cheval, et le la[...]
paître à son gré sur le gazon naiss[...]
mais à peine s'y étoit-il arrêté, qu'i[...]
au loin un Chevalier descendre de la [...]
tagne dans la plaine.

XCIII.

Più, e più giorni gran spazio di terra
Cercaro, e sempre per lochi più inculti;
Chè pieno essendo ogni cosa di guerra,
Voleano gir, più che poteano, occulti.
Alfine un Cavalier la via lor serra,
Che lor fe oltraggi, e disonesti insulti,
Di cui dirò quando il suo loco fia,
Ma ritorno ora al Re di Tartaría.

XCIV.

Avuto, ch' ebbe la battaglia il fine,
Che già v' ho detto, il Giovin si raccolse
Alle fresche ombre, e all' onde cristalline,
Ed al destrier la sella, e 'l freno tolse,
E lo lasciò per l' erbe tenerine
Del prato andar pascendo ov' egli volse.
Ma non stè molto che vide lontano
Calar dal monte un Cavaliero al piano.

XCV.

Conobbel come prima alzò la fro
Doralice, e mostrollo a Mandricardo,
Dicendo: ecco il superbo Rodomon
Se non m' inganna di lontan lo sguard
Per far teco battaglia cala il monte:
Or ti potrà giovar l' esser gagliard
Perduta avermi a grande ingiuria tie
Ch' era sua sposa; e a vendicarsi vi

XCVI.

Qual buono astor, che l'anitra, o l'a
Starna, o colombo, o simil altro au
Venirsi incontra di lontano veggia,
Leva la testa, e si fa lieto e bello
Tal Mandricardo, come certo deggi
Di Rodomonte far strage, e macell
Con letizia, e baldanza il destrier pi
Le staffe ai piedi, e alla man dà la b

astore - gos. hawk
acceggia - woodcock
starna - grey partridge

X C V.

Doralice leve la tête et le reconnoît soudain. Elle le fait voir à Mandricard, en lui disant : si mon œil n'est pas abusé par la distance, voici le superbe Rodomont. Il descend la montagne pour te combattre ; c'est maintenant que tu as besoin de toute ta valeur. Je lui fus promise ; il regarde ma perte comme une injure mortelle, et sans doute il vient s'en venger.

X C V I.

Tel que le courageux autour, qui de loin voit venir à lui un canard, une becasse, une perdrix, une colombe ou quelque oiseau semblable, leve la tête et en paroît plus joyeux et plus beau ; tel Mandricard, qui se croit assuré de massacrer Rodomont, plein d'audace et de joie court à son cheval, s'affermit sur les arçons et lui serre la bride.

XCVII.

Quand ils furent assez près l'un de l'a pour entendre clairement leurs propos tiers, le Roi d'Alger commence le prem à menacer son rival du geste et de la et lui crie qu'il le fera repentir bie d'avoir osé s'attaquer à lui pour satisf ses insolens desirs, à lui qui savoit s'en venger.

XCVIII.

Vainement, répond Mandricard, on m'épouvanter par des menaces; qu'on ef ainsi les femmes, les enfans ou ceux q savent ce que c'est que les armes, non pas un homme qui préféra touj les combats au repos; je suis prêt donner la preuve à pied, à cheval, ar désarmé, en champ-clos ou en pleine c pagne.

XCVII.

Quando vicini fur sì, che udir chiare
Tra lor poteansi le parole altiere,
Con le mani, e col capo a minacciare,
Incominciò gridando il Re d' Algiere:
Che a penitenza gli faria tornare,
Che per un temerario suo piacere
Non avesse rispetto a provocarsi
Lui, ch' altamente era per vendicarsi.

XCVIII.

Rispose Mandricardo: indarno tenta
Chi mi vuol impaurir per minacciarme;
Così fanciulli, o femmine spaventa,
O altri che non sappia che sieno arme;
Me non, cui la battaglia più talenta
D' ogni riposo; e son per adoprarme
A piè, a cavallo, armato, e disarmato;
Sia alla campagna, o sia nello steccato.

XCIX.

Ecco sono agli oltraggi, al grido, al
Al trar de' brandi, al crudel suon de' f
Come vento, che prima appena spire,
Poi cominci a crollar frassini, e con
Ed indi oscura polve in cielo aggire,
Indi gli arbori svella, e case atterri,
Sommerga in mare, e porti ria tempe
Che 'l gregge sparso uccida alla for

C.

De' duo Pagani senza pari in ter
Gli audacissimi cor, le forze estreme
Partoriscono colpi, ed una guerra
Conveniente a sì feroce seme.
Del grande, e orribil suon trema la
Quando le spade son percosse insieme
Gettano l' arme insino al ciel scin
Anzi lampade accese a mille a mille

XCIX.

Et voilà qu'ils en sont aux cris, aux outrages, à la fureur ; leurs épées sont tirées, leurs armes retentissent d'un bruit horrible. Tel un vent souffle d'abord à peine, bientôt il agite et balance les hêtres et les pins, tout-à-coup il porte jusqu'aux cieux des tourbillons obscurs de poussiere ; alors il déracine les arbres, renverse les maisons, souleve les mers, excite une affreuse tempête qui écrase les troupeaux épars dans les forêts.

C.

L'extrême intrépidité, la force incroyable de ces deux Sarrasins qui n'ont point d'égaux au monde, enfante des coups, produit un combat bien digne de leur férocité. Leurs épées, quand elles se rencontrent, font trembler la terre d'un bruit épouvantable. Leurs armes lancent jusqu'aux cieux des étincelles, ou plutôt des milliers d'éclairs enflammés.

C I.

Sans aucun repos, sans reprendre h[illegible] ce cruel combat se prolonge entre les Rois Ils cherchent d'un côté, de l'a[illegible] s'entamer, à pénétrer l'armure de l'e[illegible] aucun des deux ne perd, aucun ne [illegible] de terrein; mais, comme s'il étoi[illegible] précieux, ou comme s'ils étoient re[illegible] par un fossé, par une muraille, [illegible] d'eux reste inébranlable dans le cercle où il est placé.

C I I.

Parmi cent autres coups, le Tart[illegible] porte un à deux mains au Roi d'Alge[illegible] l'atteint au front, et lui fait voir un m[illegible] d'étoiles. L'Africain, comme s'il eût[illegible] toute sa force, frappe de la tête la c[illegible] de son cheval; il perd les étriers, [illegible] présence de celle qu'il adore) il est[illegible] vider les arçons.

C I.

Senza mai riposarsi, o pigliar fiato
Dura fra quei duo Re l' aspra battaglia,
Tentando ora da questo, or da quel lato
Aprir le piastre, e penetrar la maglia.
Ne perde l' un, nè l' altro acquista il prato;
Ma, come intorno sian fosse, o muraglia,
O troppo costi ogni oncia di quel loco,
Non si parton d' un cerchio angusto, e poco.

C I I.

Fra mille colpi il Tartaro una volta
Colse a due mani in fronte il Re d' Algiere,
Che gli fece veder girare in volta
Quante mai furon fiaccole, e lumiere.
Come ogni forza all' African sia tolta,
Le groppe del destrier col capo fere.
Perde la staffa, ed è (presente quella
Che cotant' ama) per uscir di sella.

C I I I.

Ma come ben composto, e valido an
Di fino acciaro, in buona soma greve,
Quanto si china più, quanto è più carca
E più lo sforzan martinelli, e leve,
Con tanto più furor, quando è poi sca
Ritorna, e fa più mal che non ricev
Così quello African tosto risorge,
E doppio il colpo all' inimico porge.

C I V.

Rodomonte a quel segno, ove fu ca
Colse appunto il Figliuol del Re Agric
Per questo non potè nuocergli al volto,
Chè in difesa trovò l' arme Trojane,
Ma stordì in modo il Tartaro, che no
Non sapea s' era vespero o dimane.
L' irato Rodomonte non s' arresta,
Che mena l' altro, e pur segna alla

C I I I.

Mais semblable à un arc de fin acier, fort, élastique et d'une bonne trempe; plus on le tend, plus on le charge, plus on le courbe à force de bras, et plus, dès qu'il est libre, il se redresse avec impétuosité, causant plus de dommage qu'il n'en éprouva; ainsi bientôt le Roi d'Alger se releve, et rend au double à son ennemi le coup qu'il en a reçu.

C I V.

Rodomont frappa le fils d'Agrican justement au même endroit où il en fut frappé: le coup ne put cependant le blesser au visage, l'armure troyenne l'en garantit; mais il étourdit si violemment le Tartare, qu'il ne savoit plus s'il étoit jour ou nuit. Sans s'arrêter, le furieux Rodomont en apprête un autre, qu'il adresse à la tête.

C V.

Le cheval du Roi de Tartarie, qui av
horreur le son d'une épée, quand elle
en descendant, fait un saut en arrière
l'éviter, et sauve le Prince à son grand
mage; car le glaive qui en vouloit, no
à lui, à son maître, lui traverse l
par le milieu : le pauvre animal n'avoi
le casque de Troie comme son cavalie
lui fallut tomber mort sur la place.

C VI.

Il tombe, et Mandricard, revenu de
étourdissement, est bientôt sur pied, e
mene Durandal avec force. La mort de
coursier l'irrite encore, et fournit de
velles flammes à son courroux. L'Afr
pousse son cheval sur lui pour le renve
mais Mandricard ne cède pas plus q
rocher à l'effort de l'onde; c'est le c
qui trébuche, et lui demeure ferme s
pieds.

C V.

Il cavallo del Tartaro, che abborre
La spada, che fischiando cala d' alto,
Al suo Signor con suo gran mal soccorre,
Perchè s' arretra per fuggir d' un salto.
Il brando in mezzo il capo gli trascorre,
Che al Signor, non a lui, movea l' assalto.
Il miser non avea l' elmo di Troja
Come il padrone; onde convien che muoja.

C V I.

Quel cade, e Mandricardo in piedi guizza:
Non più stordito, e Durindana aggira.
Veder morto il cavallo entro gli attizza,
E fuor divampa un grave incendio d' ira.
L' African per urtarlo il destrier drizza;
Ma non più Mandricardo si ritira
Che scoglio far soglia dall' onde; e avvenne
Che 'l destrier cadde, ed egli in piè si tenne.

C V I I.

L' African, che mancarsi il destriere
Lascia le staffe, e su gli arcion si pon
E resta in piedi, e sciolto agevolment
Così l' un l' altro poi di pari affronta.
La pugna più che mai ribolle ardente;
E l' odio, e l' ira, e la superbia mon
Ed era per seguir; ma quivi giunse
In fretta un messaggier, che li disg

C V I I I.

Vi giunse un messaggier del popol
Di molti, che per Francia eran manda
A richiamare agli stendardi loro
I Capitani, e i Cavalier privati;
Perchè l' Imperator dai Gigli d' oro
Gli avea gli alloggiamenti già asse
E se non è il soccorso a venir pr
L' eccidio suo conosce manifesto.

qu
le
lii
en
l'o
al
m

av
to
ét
C
d'
sc
pa
co

CVII.

Rodomont, qui sent son palefroi manquer sous lui, quitte les étriers, s'appuie sur les arçons, et saute légèrement à pied. L'égalité ainsi rétablie, le combat se rengage entr'eux plus ardent que jamais. La haine, l'orgueil, la fureur qui sont au comble, alloient le faire durer long-tems, lorsqu'un messager arrive à la hâte, et les sépare.

CVIII.

Ce messager étoit un de ceux qu'Agramant avoit envoyés avec beaucoup d'autres par toute la France, pour rappeller sous leurs étendards les chefs de troupes et les simples Chevaliers, attendu que l'Empereur aux lys d'or avoit assiégé l'armée de ce Prince dans ses retranchemens, et que, si le secours n'est pas prompt à venir, il regarde sa perte comme certaine.

C I X.

Le courier reconnut les Chevaliers à
devises, à leurs cotres d'armes, et plus
au choc de leurs épées, aux coups fu
qu'ils se portoient, et dont nul autre
n'eût été capable. Il n'ose pourtant
mettre au milieu d'eux, malgré sa qua
messager du Roi. Le courroux qui les
porte, ne lui permet pas de s'y cro
sûreté: et même cette maxime, qu'
bassadeur ne sauroit être puni, ne le r
pas encore.

C X.

Il s'adresse donc à Doralice, et lui r
qu'Agramant, Marsile et Stordilan, a
petit nombre d'autres Capitaines, sont
gés par des Chretiens dans des retranch
assez mal défendus. Après ce récit, i
d'en faire part aux deux guerriers, de
commoder ensemble, et de les rame
camp pour la delivrance du peuple Sa

CIX.

Riconobbe il messaggio i Cavalieri
Oltre all' insegne, oltre alle sopraveste,
Al girar delle spade, e ai colpi fieri,
Ch' altre man non farebbono che queste.
Tra lor però non osa entrar, che speri
Che fra tant' ira sicurtà gli preste
L' esser messo del Re; nè si conforta
Per dir, che Ambasciator pena non porta.

CX.

Ma viene a Doralice, ed a lei narra,
Che Agramante, Marsilio, e Stordilano
Con pochi, dentro a mal sicura sbarra,
Sono assediati dal popol Cristiano.
Narrato il caso, con preghi ne inarra,
Che faccia il tutto ai duo Guerrieri piano,
E che li accordi insieme; e per lo scampo
Del popol Saracin, li meni in campo.

C X I.

Tra i Cavalier la Donna di granc
Si mette, e dice loró : io vi comando
Per quanto so che mi portate amore
Che riserbiate a miglior uso il bran
E ne vegnate subito in favore
Del nostro campo Saracino; quando
Si trova ora assediato nelle tende,
E presto ajuto, o gran ruina attende.

C X I I.

Indi il messo soggiunse il gran p
Dei Saracini, e narrò il fatto appieno
E diede insieme lettere del Figlio
Del Re Trojano al Figlio d' Ulieno.
Si piglia finalmente per consiglio,
Che i duo Guerrièr, deposto ogni ve
Facciano insieme tregua fin al giorn
Che sia tolto l' assedio ai Mori

C X I.

D'un grand courage, la dame se met au milieu des Chevaliers, et leur dit : je vous ordonne, par tout l'amour dont je sais que vous brûlez pour moi, de réserver votre épée pour un meilleur usage, et de partir sur-le-champ pour le camp des Sarrasins, qui se trouve assiégé dans ses tentes, et qui n'attend que votre prompt secours ou sa ruine entiere.

C X I I.

Le courier leur détaille ensuite la situation des Sarrasins, et le danger qu'ils couroient ; en même-tems il rend à Rodomont des lettres du fils de Trojan ; enfin on convient que les deux guerriers, ayant mis tout ressentiment de côté, feront trève ensemble jusqu'à la levée du siège, dont le camp des Maures est environné.

CXIII.

Mais, de l'instant même où ils a
délivré leurs gens de ce péril, ils con
bien cesser toute liaison entr'eux, se
rant une inimitié mortelle et une guerr
niâtre, jusqu'à ce qu'il soit enfin décid
le sort des armes, à qui la dame doit
tenir de droit. Le traité fut juré ent
mains de Doralice, qui s'en porta g
pour tous les deux.

CXIV.

Là étoit la Discorde, cette imp
ennemie de toute espèce de paix : là
l'Orgueil, qui se refusoit à cet ac
et vouloit l'empêcher de se terminer;
l'amour plus puissant qu'eux, l'amou
la force n'est comparable à nulle autre,
aussi présent, et sut, à coups de traits,
la Discorde et l'Orgueil de rester en

CXIII.

E senza più dimora, come pria
Liberato d' assedio abbian lor gente,
Non s' intendano aver più compagnía,
Ma crudel guerra, e inimicizia ardente,
Finchè con l' arme diffinito sia
Chi la Donna aver de' meritamente.
Quella, nelle cui man giurato fue,
Fece la sicurtà per ambidue.

CXIV.

Quivi era la Discordia impaziente,
Inimica di pace, e d' ogni tregua;
E la Superbia v' è, che non consente,
Nè vuol patir che tale accordo segua:
Ma più di lor può Amor, quivi presente,
Di cui l' alto valor nessuno adegua;
E fe che indietro a colpi di saette
E la Discordia, e la Superbia stette.

C X V.

Fu conclusa la tregua fra costoro,
Sì come piacque a chi di lor potea.
Vi mancava uno de' cavalli loro,
Chè morto quel del Tartaro giacea;
Però vi venne a tempo Brigliadoro,
Che le fresch' erbe lungo il rio pascea.
Ma al fin del Canto io mi trovo essergi
Sì ch' io farò, con vostra grazia, pu

Fine del Canto ventesimoquarto.

CXV.

Ainsi fut conclue la trève entre les deux guerriers, comme il plut à celle qui avoit sur eux toute puissance. Il leur manquoit un cheval, celui du Tartare etant tombé mort: justement Bridedor, qui, le long du ruisseau, paissoit l'herbe fraîche, se présente à propos. Mais je vois que je suis arrivé à la fin de ce chant; avec votre permission, il faut que je m'arrête.

Fin du vingt-quatrieme Chant.

CHANT VINGT-CINQUIE

I.

PASSION de la gloire, emportemen l'amour, quels combats vous livrez jeune cœur! On ne sauroit décider qu vous a le plus de puissance, puisque la toire vous demeure tour-à-tour. Ici le de et l'honneur eurent sans doute beaucou force sur le cœur de ces deux Chevalie en les forçant de suspendre leur débat am reux jusqu'à ce qu'ils eussent secouru armée;

II.

Mais l'amour en eut encore davanta Sans l'ordre exprès qu'ils en reçure leur dame, cet horrible combat n'eût cessé, avant que la palme de la victoi fût restée à l'un ou à l'autre; et c'est en qu'Agramant et son parti eussent compt le secours de ces guerriers. L'amour donc pas toujours à craindre : s'il est vent funeste, il est bien utile quelqu

CANTO VENTESIMOQUINTO.

I.

O Gran contrasto in giovenil pensiero,
Desir di laude, ed impeto d' Amore!
Nè chi più vaglia ancor si trova il vero;
Chè resta or questo, or quel superiore.
Nell' uno ebbe, e nell' altro Cavaliero
Quivi gran forza il debito, e l' onore,
Chè l' amorosa lite s' intermesse
Fin che soccorso il campo lor s' avesse.

I I.

Ma più ve l' ebbe Amor; chè se non era
Che così comandò la Donna loro,
Non si sciogliea quella battaglia fiera,
Che l' un n' avrebbe il trionfale alloro;
Ed Agramante in van con la sua schiera
L' ajuto avria aspettato di costoro.
Dunque Amor sempre rio non si ritrova:
Se spesso nuoce, anco tal volta giova.

III.

Or l' uno, e l' altro Cavalier Pagan
Che tutti han differiti i suoi litigi,
Va per salvar l' esercito Africano
Con la Donna gentil verso Parigi;
E va con essi ancora il piccol Nano
Che seguitò del Tartaro i vestigi,
Fin che con lui condotto a fronte a fronte
Avea quivi il geloso Rodomonte.

IV.

Capitaro in un prato, ove a diletto
Erano Cavalier sopra un ruscello,
Duo disarmati, e duo, che avean l' elmetto
E una Donna con lor di viso bello.
Chi fosser quelli, altrove vi fia detto,
Or no, chè di Ruggier prima favello
Del buon Ruggier, di cui vi fu narrato
Che lo scudo nel pozzo avea gittato.

III.

Ayant ainsi pour un tems différé toute querelle, les deux Chevaliers Sarrasins marchent vers Paris avec la charmante Doralice, pour délivrer l'armée des Africains. Ils avoient aussi avec eux le petit Nain qui en suivant les traces du Prince Tartare, avoit guidé jusqu'auprès de lui le jaloux Rodomont.

IV.

Ils arrivent dans une prairie, où sur les bords d'un ruisseau quatre Chevaliers prenoient le frais. Deux étoient désarmés, deux autres avoient le casque en tête; une dame d'une figure charmante étoit avec eux. Qui étoit cette troupe, c'est ce que vous saurez ailleurs, non pas à présent; il faut auparavant que je vous parle de Roger, de ce Chevalier, qui, comme je vous l'ai dit, avoit jetté l'écu enchanté dans un puits.

V.

A peine en est-il éloigné d'un qu'il voit venir au grand galop une l'un de ceux que le fils de Trojan à tous les Chevaliers dont il attend cours. Roger apprend de lui que l'arm Sarrasins est resserrée par Charles, un péril si pressant, que si quelqu lui donne une prompte assistance, perdra bientôt ou la vie ou l'honneu

V I.

Assailli à-la-fois par mille pensées, n'en est que plus incertain. A laquel il se rendre? c'est à quoi ni le tems lieu ne lui permettent de songer. I donc partir le courier, et tourne la du côté où l'invite la dame qui l pagne, et qui le presse à chaque de telle sorte, qu'elle ne lui laisse instant de délai.

V.

Non è dal pozzo ancor lontano un miglio,
Che venire un corrier vede in gran fretta,
Di quei, che manda di Trojano il Figlio
Ai Cavalieri, onde soccorso aspetta;
Dal qual ode che Carlo in tal periglio
La gente Saracina tien ristretta,
Che, se non è chi tosto le dia aita,
Tosto l' onor vi lascierà, o la vita.

V I.

Fu da molti pensier ridutto in forse
Ruggier, chè tutti l' assaliro a un tratto.
Ma qual per lo miglior dovesse torse,
Nè luogo avea, nè tempo a pensar atto.
Lasciò andare il messaggio, e 'l freno torse
Là, dove fu da quella Donna tratto;
Che ad ora ad ora in modo egli affrettava,
Che nessun tempo d' indugiar le dava.

V I I.

Quindi seguendo il cammin preso, venne
(Già declinando i' Sole) ad una Terra
Che 'l Re Marsilio in mezzo Francia avea
Tolta di man di Carlo in quella guerra.
Nè al ponte, nè alla porta si ritenne,
Chè non gli niega alcuno il passo, o serra;
Benchè intorno al rastrello, e in su le fosse
Gran quantità d' uomini, e d' arme fosse.

V I I I.

Perch' era conosciuta dalla gente
Quella Donzella, ch' avea in compagnia
Fu lasciato passar liberamente,
Nè domandato pure onde venía.
Giunse alla piazza, e di fuoco lucente
E piena la trovò di gente ria;
E vide in mezzo star con viso smorto
Il Giovine dannato ad esser morto.

VII.

Suivant donc le chemin qu'ils avoient pris, ils arrivent, comme le soleil commençoit à baisser, dans une ville située au milieu de la France, mais sous la domination du Roi Marsile, qui l'avoit enlevée à Charles pendant cette guerre. Ils ne s'arrêtent ni sur le pont ni à la porte : personne ne se présentant pour s'opposer à leur passage, quoique la grille et les remparts fussent remplis de gens armés.

VIII.

Comme la dame qui accompagnoit Roger, étoit connue des gardes, on les laissa passer librement, sans leur demander seulement d'où ils venoient. Ils arrivent sur la place, qu'ils trouvent éclairée par un bûcher ardent, et remplie d'une troupe de barbares Satellites. Au milieu d'eux, la pâleur sur le front, est le jeune homme condamné à la mort

IX.

Roger, en jetant les yeux sur son
qu'il tenoit, tout baigné de larmes, à
vers la terre, s'imagina voir Bradam
tant ce jeune homme lui ressembloit
il considere son air, toute sa pers
plus il croit la reconnoître : c'est
mante, se disoit-il à lui-même, ou j'a
d'être Roger.

X.

Par trop d'audace peut-être, elle
engagée dans la défense du jeune inf
ce dessein ayant mal réussi, on l'a
comme je le vois. Eh! pourquoi
hâter? Que n'ai-je pu la seconder da
entreprise! mais, grace au ciel, j
au moins assez à temps pour lui
encore mon secours.

IX.

Ruggier, come gli alzò gli occhi nel viso,
Che chino a terra, e lagrimoso stava,
Di veder Bradamante gli fu avviso,
Tanto il Giovine a lei rassomigliava.
Più dessa gli parea, quanto più fiso
Al volto, e alla persona il riguardava;
E fra se disse: o questa è Bradamante,
O ch' io non son Ruggier, com' era innante.

X.

Per troppo ardir si sarà forse messa
Del Garzon condennato alla difesa;
E poi che mal la cosa le è successa,
Nè sarà stata (come io veggo) presa.
Deh perchè tanta fretta, che con essa
Io non potei trovarmi a questa impresa!
Ma Dio ringrazio che ci son venuto,
Che a tempo ancora io potrò darle ajuto.

XI.

E senza più indugiar la spada stringe
(Ch'avea all' altro Castel rotta la lancia)
E addosso il volgo inerme il destrier spinge
Per lo petto, pei fianchi, e per la pancia.
Mena la spada a cerco, ed a chi cinge
La fronte, a chi la gola, a chi la guancia.
Fugge il popol gridando; e la gran frotta
Resta o sciancata, o con la testa rotta.

XII.

Come stormo d' augei, che in ripa a un stagno
Vola sicuro, e a sua pastura attende,
Se improvviso dal ciel falcon grifagno
Gli dà nel mezzo, ed un ne batte, o prende,
Si sparge in fuga, ognun lascia il compagno,
E dello scampo suo cura si prende,
Così veduto avreste far costoro,
Tosto che 'l buon Ruggier diede fra loro.

hip-shot, lame

X I.

Sans balancer, il tire l'épée (car sa lance avoit été rompue au château de Pinabel), et pousse son cheval au milieu de ce vil peuple sans armes; il le frappe sur le dos, sur la poitrine, sur le ventre. Il promene en cercle son cimeterre, atteint l'un au front, l'autre à la gorge, l'autre aux joues. Cette canaille s'enfuit à grands cris, et le plus grand nombre reste les reins brisés ou la tête fracassée.

X I I.

Comme une troupe d'oiseaux qui, sur les bords d'un étang, voltigent sans inquiétude, occupés de leur proie; que soudain un Faucon, planant dans les nues, vienne fondre sur eux, en attaque un et le saisisse, tous fuient et se dispersent; chacun songeant à son salut, abandonne son compagnon; tels vous les eussiez vus s'échapper, du moment que Roger donna sur eux.

XIII.

Ce guerrier coupa net la tête à
six des plus lents à s'enfuir ; il en pourf
autant jusqu'à la poitrine, et un n
infini jusqu'aux yeux et jusqu'aux
J'avoue qu'ils n'avoient pas de casq
la tête ; ils ne portoient que des
d'acier poli ; mais quand ils auroient
armets de la plus fine trempe, il les
pourfendus tout aussi bien ou à-peu-

XIV.

La force de Roger ne ressembloit
celle de nos Chevaliers modernes ;
passoit celle des ours, des lions, des
maux les plus terribles de nos clim
des climats lointains ; tout au plus ce
volcan pouvoit lui être comparée,
du grand diable (je ne dis pas d'
mais de cette machine du Duc de
mon maître, que le feu met en mouv
et qui chasse tout devant elle, dans
ciel, sur la terre et sur l'onde

XIII.

A quattro, o sei dai colli i capi netti
Levò Ruggier, ch' indi a fuggir fur lenti:
Ne divise altrettanti insino ai petti,
Fino agli occhi infiniti, e fino ai denti.
Concederò che non trovasse elmetti,
Ma ben di ferro assai cuffie lucenti;
E s' elmi fini anco vi fosser stati,
Così gli avrebbe, o poco men, tagliati.

XIV.

La forza di Ruggier non era, quale
Or si ritrovi in Cavalier moderno,
Nè in orso, nè in leon, nè in animale
Altro più fiero, o nostrale, od esterno.
Forse il tremuoto le sarebbe uguale,
Forse il gran Diavol, non quel dell' Inferno,
Ma quel del mio Signor, che va col foco,
Che a cielo, e a terra, e a mar si fa dar loco.

X V.

D' ogni suo colpo mai non cadea
D' un uomo in terra, e le più volte u
E quattro a un colpo, e cinque n' uccise
Sì che si venne tosto al centinajo.
Tagliava il brando, che trasse dal fi
Come un tenero latte, il duro acciajo,
Falerina per dar morte ad Orlando
Fe nel giatdin d' Orgagna il crudo b

X V I.

Averlo fatto poi ben le tincrebbe,
Chè 'l suo giardin disfar vide con
Che strazio dunque, chè ruina debb
Far or, che in man di tal Guerriero è
Se mai Ruggier furot, se mai forza
Se mai fu l' alto suo valore espresso,
Quì l' ebbe, 'l pose quì, quì fu vede
Sperando dare a'la sua Donna aju

XV.

Chacun de ses coups renversoit au moins un homme, et le plus souvent deux; quelquefois d'un seul revers il en tuoit quatre ou cinq, de maniere qu'il arriva promptement à la centaine. L'épée dont il se servoit, tranchoit le plus dur acier aussi facilement que de la crême : ce fut Falerine qui, pour donner la mort à Roland, fourbit dans les jardins d'Organe ce terrible cimeterre.

XVI.

Elle eut bien sujet de s'en repentir ensuite puisqu'il servit à détruire ses magnifiques jardins. Jugez donc du carnage, de la destruction que dut faire un pareil glaive dans les mains d'un tel guerrier. Si jamais Roger fut saisi de fureur, s'il montra toute sa force, s'il déploya jamais sa valeur incomparable, ce fut alors qu'il la mit dans tout son jour, croyant combattre pour sauver ce qu'il aime.

XVII.

La troupe se défendoit contre lui co[mme] le liévre devant des chiens découplés. [Il en] resta beaucoup sur le carreau, mai[s un] nombre infini prit la fuite. Pendant ce[t] la conductrice de Roger avoit détach[é les] liens qui serroient les deux mains du [jeune] homme. Elle se hâte de l'armer du [mieux] qu'elle peut, elle attache un écu à son [bras] et lui remet en main une épée.

XVIII.

Offensé comme il l'est, il emploie [tous] ses efforts à se venger de ces traîtres. [Les] témoignages qu'il donne alors de sa [vail]lance, prouvent assez que c'est un bra[ve et] preux Chevalier. Déjà le soleil avoit [plongé] dans les mers de l'occident les roues [dorées] de son char, quand Roger victorieux [et] ce jeune homme sortirent ensemble [de la] ville.

XVII.

Qual fa la lepre contra i cani sciolti,
Facea la turba contra lui riparo.
Quei, che restaro uccisi, furon molti,
Furo infiniti quei, che in fuga andaro.
Avea la donna intanto i lacci tolti,
Ch' ambe le mani al Giovine legaro;
E, come potè meglio, presto armollo,
Gli diè una spada in mano, e un scudo al collo.

XVIII.

Egli, che molto è offeso, più che puote
Si cerca vendicar di quella gente:
E quivi son sì le sue forze note,
Che riputar si fa prode, e valente.
Già avea attuffato le dorate rote
Il Sol nella marina di Occidente,
Quando Ruggier vittorioso, e quello
Giovine seco, uscir fuor del Castello.

XIX.

Quando il Garzon sicuro della v[illegible]
Con Ruggier si trovò fuor delle po[illegible]
Gli rendè molta grazia, ed infinita,
Con gentil modi, e con parole acc[illegible]
Che non lo conoscendo, a dargli ai[illegible]
Si fosse messo a rischio della morte;
E pregò che il suo nome gli dicesse,
Per sapere a chi tanto obbligo avess[illegible]

X X.

Veggo (dicea Ruggier) la faccia b[illegible]
E le belle fatezze, e 'l bel sembian[illegible]
Ma la soavità della favella
Non odo già della mia Bradamante.
Nè la relazion di grazie è quella,
Ch' ella usar debba al suo fedele a[illegible]
Ma se pur questa è Bradamante, o[illegible]
Ha sì tosto in obblio messo il mio n[illegible]

XIX.

Le damoisel, en sûreté pour ses jours, se trouvant hors des portes avec son libérateur, lui rend mille et mille actions de graces ; il le remercie de la maniere la plus noble et du ton le plus affectueux de ce que, sans le connoître, il a bien voulu au risque de sa vie, lui accorder son secours. Il le supplie de lui dire son nom, pour qu'il puisse savoir à qui il est redevable d'un si grand bienfait.

XX.

Je retrouve bien, se disoit Roger, la beauté, les traits charmans, tout l'ensemble de ma chere Bradamante, mais je ne reconnois pas la douceur de sa voix. Ce n'est pas-là non plus l'expression de reconnoissance qu'elle devroit employer avec son fidèle amant. D'ailleurs si c'est Bradamante, comment a-t-elle pu mettre mon nom sitôt en oubli ?

XXI.

Pour s'en bien assurer, Roger p
un détour adroit, lui dit : je vous
ailleurs ; j'y rêve depuis quelque te
cherche, sans pouvoir absolument m
venir en quel endroit. Si vous vo
rappellez, dites-le moi de grace, et d
m'apprendre aussi votre nom ; que je
à qui mon secours a sauvé la vie, e
arrachant au bûcher qu'on vous desti

XXII.

Il se peut, répond celui-ci, que
m'ayez déja vu, mais j'ignore et le te
le lieu. Mon devoir m'oblige à co
monde pour chercher de tous cô
grandes aventures. Peut-être aussi
vous rencontré ma sœur, qui comm
porte l'armure et l'épée. Nous na
ensemble, et elle me ressemble si fort
dans notre maison même, on ne p
distinguer l'un de l'autre.

XXI.

Per ben saperne il certo, accortamente
Ruggier gli disse: io v' ho veduto altrove;
Ed ho pensato, e penso, e finalmente
Non so, nè posso ricordarmi dove.
Ditemel voi, se vi ritorna a mente,
E fate che 'l nome anco udir mi giove,
Acciò ch' io saper possa a cui mia aita
Dal fuoco abbia salvata oggi la vita.

XXII.

Che voi m' abbiate visto esser potría
(Rispose quel) chè non so dove, o quando.
Ben vo pel Mondo anch' io la parte mia,
Strane avventure or quà, or là cercando.
Forse una mia Sorella stata fia,
Che veste l' arme, e porta a lato il brando;
Che nacque meco, e tanto mi somiglia
Che non ne può discerner la famiglia.

XXIII.

Nè primo, nè secondo, nè ben
Siete di quei, ch' errore in ciò preso
Nè 'l padre, nè i fratelli, nè chi a
Ci produsse ambi, scernere ci sa
Gli è ver, che questo crin raccorcio, e
Ch' io porto, come gli altri uomini
Ed il suo lungo, e in treccia al capo
Ci solea far già differenza molta.

XXIV.

Ma poi che un giorno ella ferita
Nel capo (lungo saria a dirvi com
E per sanarla un servo di Gesù
A mezza orecchia le tagliò le chio
Alcun segno tra noi non restò più
Di differenza, fuor che 'l sesso, e 'l
Ricciardetto son io, Bradamante e
Io fratel di Rinaldo, essa sorella.

XXIII.

Vous n'êtes ni le premier, ni le quatrieme qui soyez tombé dans cette erreur. Notre pere, nos freres, celle même qui nous donna le jour à tous deux à-la-fois, ont de la peine à nous reconnoître. Il est vrai que je porte mes cheveux raccourcis et négligés comme les autres hommes, tandis que les siens en longues tresses entourent sa tête, ce qui ne laissoit pas que de faire entre nous beaucoup de différence.

XXIV.

Mais depuis qu'un jour elle fut blessée à la tête, (il seroit trop long de vous raconter comment) et que pour la guérir un serviteur de Dieu lui coupa la chevelure jusqu'à moitié de l'oreille, il ne reste plus entre nous de marque distinctive, que le sexe et le nom. Le mien est Richardet, le sien est Bradamante : je suis frere de Renaud dont elle est la sœur.

XXV.

Et si je ne craignois de vous ennuye ce récit, je vous raconterois une ave qui vous paroîtroit sans doute étrang que cette ressemblance même m'occasio Le commencement en fut bien agré mais la fin a pensé me coûter cher. pour qui nul discours, nulle histoi pouvoit avoir plus de charmes que cel se mêloit le souvenir de sa dame, manda avec instance à Richardet, qui mença ainsi.

XXVI.

Il y a quelque tems que ma sœur pa dans une forêt voisine, fut blessé une troupe de Sarrasins, qui la renco rent dans un moment où elle étoit casque. Pour guérir de la cruelle et reuse blessure qu'ils lui firent à la elle fut obligée de se faire cou cheveux, et dans cet état elle par la forêt.

XXV.

E se non v' increscesse l' ascoltarmi,
Cosa direi, che vi faria stupire;
La qual m' occorse per assimigliarmi
A lei, gioja al principio, e al fin martire.
Ruggiero, il qual piu graziosi carmi,
Più dolce istoria non potrebbe udire
Che dove alcun ricordo intervenisse
Della sua Donna, il pregò sì che disse.

XXVI.

Accadde a questi dì, che pei vicini
Boschi passando la sorella mia,
Ferita da uno stuol di Saracini,
Che senza l' elmo la trovar per via,
Fu di scorciarsi astretta i lunghi crini,
Se sanar volle d' una piaga ria,
Che avea con gran periglio nella testa;
E così scorcia errò per la foresta.

XXVII.

Errando giunse ad un' ombrosa fo
E perchè afflitta, e stanca ritrovosse
Dal destrier scese, e disarmò la fro
E su le tenere erbe addormentosse.
Io non credo che favola si conte,
Che più di questa istoria bella fosse.
Fiordispina di Spagna soprarriva,
Che per cacciar nel bosco ne venìva.

XXVIII.

E quando ritrovò la mia sirocchia
Tutta coperta d' arme, eccetto il
Che avea la spada in luogo di cono
Le fu vedere un Cavaliero avviso.
La faccia, e le viril fatezze adocch
Tanto, che se ne sente il cor conqu
La invita a caccia, e tra l' ombrose f
Lunge dagli altri alfin seco s' ascon

XXVII.

Dans sa route incertaine, elle arrive près d'une fontaine ombragée, et comme elle se sentoit accablée de lassitude, elle met pied à terre, se désarme la tête et s'endort sur le tendre gazon. Je ne crois pas que le plus beau roman soit plus intéressant que l'histoire que je vous raconte. Fleur-d'épine, Princesse d'Espagne, qui étoit venue chasser dans ce bois, arrive au même lieu.

XXVIII.

Appercevant ma sœur toute couverte d'armes, excepté la tête, et portant une épée au lieu de quenouille, elle s'imagine voir un Chevalier. Elle considere avec tant d'attention son maintien mâle et la beauté de sa figure, qu'elle sent que son cœur en est épris. Elle l'invite à la chasse, et finit par s'écarter avec elle loin de sa suite, dans l'intérieur le plus touffu de la forêt.

XXIX.

Parvenue avec elle dans un lieu sé
où elle ne craint pas d'être surpris
Princesse par ses actions, par ses di
lui découvre peu-à-peu la blessure
fonde qui pénètre son cœur. Ses yeu
lans, ses soupirs enflammés décèlen
ame que le desir consume. Tantôt la
décolore son visage, tantôt l'amour
brase, elle s'emporte enfin jusqu'à lui
dre un baiser.

XXX.

Ma sœur s'étoit bien apperçue q
dame étoit tombée dans la méprise;
ne pouvant donner aucun soulagem
ses maux, elle se trouvoit dans un g
embarras. Il vaut mieux, disoit-el
elle-même détruire la folle erreur q
gare, et m'avouer pour femme av
nobles sentimens, que de passer p
lâche auprès d'elle.

XXIX.

Poi che l' ha seco in solitario loco,
Dove non teme d' esser sopraggiunta,
Con atti, e con parole a poco a poco
Le scopre il fisso cor di grave punta;
Con gli occhi ardenti, e coi sospir di foco
Le mostra l' alma di disio consunta:
Or si scolora in viso, or si raccende,
Tanto s' arrischia, ch' un bacio ne prende.

XXX.

La mia sorella avea ben conosciuto
Che questa Donna in cambio l' avea tolta;
Nè dar poteale a quel bisogno ajuto,
E si trovava in grande impaccio avvolta.
Gli è meglio (dicea seco) s' io rifiuto
Questa avuta di me credenza stolta,
E s' io mi mostro femmina gentile,
Che lasciar riputarmi un uomo vile.

XXXI.

E dicea il ver; ch' era viltade espres
Conveniente a un uom fatto di stuc
Con cui sì bella Donna fosse messa
Piena di dolce, e di nettareo succo,
E tuttavia stesse a parlar con essa
Tenendo basse l'ale, come il cucco.
Con modo accorto ella il parlar ridusse
Che venne a dir come Donzella fusse;

XXXII.

Che gloria, qual già Ippolita, e Ca
Cerca nell' arme; e in Africa era nat
In lito al mar, nella Città d'Arzilla,
A scudo e a lancia da fanciulla usa
Per questo non si smorza una scin
Del fuoco della Donna innamorata.
Questo rimedio all' alta piaga è rar
Tanto avea amor cacciato innanzi i

XXXI.

Elle avoit bien raison: ce seroit une lâcheté insigne, et digne d'un homme dont le cœur seroit de marbre, que de rester tête à tête avec une femme si belle, d'une fraîcheur si attrayante, si desirable, et de s'en tenir avec elle à de simples discours, comme le vil oiseau qui tient l'aîle basse auprès de sa compagne. Ma sœur tourna donc adroitement la conversation, de maniere à déclarer à la Princesse qu'elle étoit fille.

XXXII.

Elle lui dit qu'elle cherchoit la gloire dans les armes, comme autrefois Hyppolite et Camille; que née en Afrique sur les bords de la mer, dans la cité d'Arzille, elle s'étoit exercée dès sa premiere jeunesse à manier la lance et l'écu. Mais cet aveu n'éteint pas une seule étincelle du feu qui embrase l'amoureuse Fleur-d'Épine; c'est un remède trop tardif à sa blessure profonde; le trait de l'amour a trop avant pénétré dans son cœur

XXXIII.

Cet aveu ne lui fait pas trouver la de ma sœur moins charmante, ni ses g moins aimables, ni ses regards moins sans. Il ne lui rend pas son cœur déjà d'elle, et qui, dans les yeux de ce q aime s'enivre de plaisir. Quand elle la sidere sous cet habit guerrier, elle ne s'empêcher de croire que sa passion pe satisfaite; mais quand elle réfléchit q n'est qu'une femme, elle soupire, elle p elle se livre à la plus accablante afflicti

XXXIV.

Oh! qui auroit entendu ce jour-là ses et ses plaintes, auroit mêlé des larmes pleurs. Fut-il jamais, disoit-elle, cruels tourmens, que les miens ne s plus cruels encore? tout autre amour cent ou criminel, me flatteroit au mo quelque espérance; je saurois sépa rose de ses épines: mon desir seul n'a de but où s'arrêter.

XXXIII.

Per questo non le par men bello il viso,
Men bel lo sguardo, e men belli i costumi;
Per ciò non torna il cor, che già diviso
Da lei godea dentro gli amati lumi.
Vedendola in quell' abito, le è avviso,
Che può far che 'l desir non la consumi;
E quando, ch' ella è pur femmina, pensa,
Sospira, e piange, e mostra doglia immensa.

XXXIV.

Chi avesse il suo rammarico, e 'l suo pianto
Quel giorno udito, avria pianto con lei.
Quai tormenti (dicea) furon mai tanto
Crudel, che più non sian crudeli i miei?
D' ogn' altro amore, o scellerato, o santo,
Il desiato fin sperar potrei;
Saprei partir la rosa dalle spine:
Solo il mio desiderio è senza fine.

L X X V.

Se pur volevi, Amor, darmi tormen
Che t' increscesse il mio felice stato,
D' alcun martir dovevi star contento
Che fosse ancor negli altri amanti usato.
Nè tra gli uomini mai, nè tra l' armen
Che femmina ami femmina ho trovato.
Non par la Donna all' altre Donne bell
Nè a cerve cerva, nè all' agnelle agnella

X X X V I.

In terra, in aria, in mar sola son io
Che patisco da te sì duro scempio;
E questo hai fatto, acciò che l' error mio
Sia nell' Imperio tuo l' ultimo esempio.
La moglie del Re Nino ebbe disío,
Il figlio amando, scellerato, ed empio;
E Mirra il padre, e la Cretense il toro
Ma gli è più folle il mio che alcun de'

XXXV.

Amour, si tu voulois me tourmenter, si l'état heureux dont je jouissois excitoit ta colere, ne devois tu pas te contenter des peines que tu fais souffrir aux autres amans. Je n'ai jamais oui dire que parmi les humains ni parmi les animaux, le sexe le plus foible brûlât pour le sexe semblable. Une femme n'est point sensible à la beauté d'une autre femme; la biche n'aime point la biche, la brebis ne recherche point la brebis.

XXXVI.

Je suis la seule sur la terre, dans les airs, au fond des eaux, que tu accables d'un si cruel martyre. Tu l'as fait sans doute pour montrer par mon égarement le dernier période de ta puissance. L'épouse du Roi Ninus en brûlant pour son fils, Mirrha trop enflammée pour son pere, et la Reine de Crète éprise d'un taureau, conçurent des desirs criminels, incestueux, mais, hélas! ma passion est encore plus insensée.

XXXVII.

Ces femmes au moins convoitoie[nt un] sexe différent. Leurs desirs pouvoien[t être] satisfaits, et on dit qu'ils le furent. Pas[iphaé] contenta les siens par une machine [ingé]nieuse, les autres employerent d'a[utres] moyens; mais quand Dédale lui-m[ême] voleroit vers moi avec toute son adr[esse,] il ne pourroit rompre le nœud que fi[t] ce trop habile artisan, la Nature, do[nt rien] n'égale le pouvoir.

XXXVIII.

Ainsi s'afflige, ainsi se tourmente[,] consume la belle Fleur-d'Épine, sa[ns] donner aucun repos. Elle se meurtr[it le] visage, s'arrache les cheveux: c'est c[ontre] elle-même qu'elle cherche sa veng[eance.] Ma sœur obligée d'entendre ses plai[ntes] verse des larmes de compassion. Elle [cher]che à guérir son ame d'un fol et in[utile] desir, mais c'est envain qu'elle parle; [ses] discours n'ont aucun succès.

XXXVII.

La femmina nel maschio fe disegno,
Speronne il fine, ed ebbelo, come odo.
Pasife nella vacca entrò di legno,
Altre per altri mezzi, e vario modo:
Ma se volassé a me con ogni ingegno
Dedalo, non potria scioglier quel nodo,
Che fece il mastro troppo diligente,
Natura d' ogni cosa più possente.

XXXVIII.

Così si duole, e si consuma, ed ange
La bella Donna, e non s' accheta in fretta:
Talor si batte il viso, e il capel frange,
E di se contra se cerca vendetta.
La mia sorella per pietà ne piange,
Ed è a sentir di quel dolor costretta:
Del folle, e van disio si studia trarla,
Ma non fa alcun profitto, e in vano parla.

XXXIX.

Ella, che ajuto cerca, e non confic
Sempre più si lamenta, e più si duole
Era del giorno il termine omai com
Che rosseggiava in Occidente il Sol
Ora opportuna da ritrarsi in porto
A chi la notte al bosco star non vuo
Quando la Donna invitò Bradamant
A questa Terra sua poco distante.

XL.

Non le seppe negar la mia sorella:
E così insieme ne vennero al loco,
Dove la turba scellerata, e fella
Posto m' avria (se tu non v' eri) al fo
Fece là dentro Fiordispina bella
La mia sirocchia accarezzar non poc
E rivestita di femminil gonna,
Conoscer fe a ciascun ch' ella era Do

XXXIX.

La Princesse, qui cherche des secours, et non des consolations, se lamente, se désespere de plus en plus. Le jour touchoit à son dernier terme; déjà le soleil rougissoit l'occident; il étoit heure de chercher un asile, à qui ne vouloit pas passer la nuit dans le bois, quand la dame invita Bradamante à l'accompagner dans son château voisin de la forêt.

X L.

Ma sœur ne put la refuser. Elles arriverent donc ensemble en ce lieu même, où cette troupe barbare et felonne alloit, sans vous, me précipiter dans le bûcher. Par les soins de Fleur-d'Épine, ma sœur reçut dans ce château l'accueil le plus favorable. Elle la fit revêtir d'habits de femme, afin que son sexe fût connu de toute la cour.

X L I.

Voyant d'ailleurs qu'elle ne retiro cune utilité de cet extérieur viril, e voulut pas y ajouter encore les propos vantageux qu'il auroit pu faire tenir a elle. Peut-être aussi l'un de ces vête ayant causé son erreur, et l'autre laissant voir que la vérité, espéro chasser ainsi de sa pensée le tourme l'obsède.

X L I I.

La nuit elles eurent un lit com mais bien différent fut le repos qu'e goûterent. L'une dort, l'autre ple gémit; de plus en plus ses desirs s'e ment. Si quelquefois le sommeil ap sa paupiere, ce sommeil d'un mom plein de songes imposteurs. Il lui s que le ciel, à sa priere, accorde damante un sexe plus conforme vœux.

XLI.

Però che conoscendo che nessuno
Util traea da quel virile aspetto,
Non le parve anco di voler che alcuno
Biasmo di se per questo fosse detto.
Fello anco acciò che 'l mal, ch' avea dall' uno
Virile abito, errando, già concetto,
Ora con l' altro discoprendo il vero,
Provasse di cacciar fuor del pensiero.

XLII.

Comune il letto ebbon la notte insieme,
Ma molto differente ebbon riposo;
Chè l' una dorme, e l' altra piange, e geme,
Che sempre il suo desir sia più focoso.
E se 'l sonno talor gli occhi le preme,
Quel breve sonno è tutto immaginoso.
Le par veder che 'l Ciel le abbia concesso
Bradamante cangiata in miglior sesso.

XLIII.

Come l' infermo acceso di gran sete
Se in quella ingorda voglia s' addormenta
Nell' interrotta e torbida quiete,
D' ogn' acqua, che mai vide, si rammenta;
Così a costei di far sue voglie liete
L' immagine del sonno rappresenta.
Si desta; e nel destar mette la mano,
E ritrova pur sempre il sogno vano.

XLIV.

Quanti preghi la notte, quanti voti
Offerse al suo Macone, e a tutti i Dei,
Che con miracoli apparenti, e noti
Mutassero in miglior sesso costei!
Ma tutti vede andar d' effetto voti;
E forse ancora il Ciel ridea di lei.
Passa la notte, e Febo il capo biondo
Traea del mare, e dava luce al Mondo.

XLIII.

Tel qu'un malade que dévore une soif ardente : s'il s'endort au milieu de son accès, dans ce repos agité, interrompu, son imagination lui représente tout ce qu'il a vu d'eaux en sa vie; ainsi les prestiges trompeurs du sommeil offrent à cette infortunée ce qui peut la satisfaire. Elle se réveille : en se réveillant elle étend les bras, et ne s'apperçoit que trop de la fausseté du songe.

XLIV.

Oh! que de prieres cette nuit, que de vœux elle offrit à son Mahomet et à ses autres Dieux, afin que, par un miracle évident et palpable, ils changeassent à son gré le sexe de ma sœur! Mais le ciel, sans doute, ne fit qu'en rire, et tous ses vœux demeurerent sans effet. Elle passe ainsi la nuit, et Phœbus élevant au-dessus des mers sa blonde chevelure, rend la lumiere à l'univers.

XLV.

Dès que le jour parut, et qu'i quitter le lit, Fleur-d'Epine eut d veaux sujets de détresse. Bradamant se mouroit d'envie de sortir de c barras, a déjà parlé de son départ mable Princesse l'oblige, avant qu quitte, d'accepter un excellent Genét ment enharnaché, et une cotte d magnifique, qu'elle a tissue de sa main.

XLVI.

Elle accompagne ma sœur une par la route, et les yeux baignés de la elle retourne à son château. Bradamant tant de diligence, que le jour mê arrive à Montauban. Ses autres fr moi, ainsi que sa tendre mere, nous tourons, nous la fêtons avec d'autan de joie, qu'inquiets de n'avoir pas long-temps reçu de ses nouvelles, avions vivement redouté sa mort.

XLV.

Poi che 'l dì venne, e che lasciaro il letto,
A Fiordispina s' augumenta doglia;
Chè Bradamante ha del partir gia detto,
Che uscir di questo impaccio avea gran voglia.
La gentil Donna un ottimo ginetto
In don da lei vuol che partendo toglia,
Guernito d' oro, ed una sopravvesta,
Che riccamente ha di sua man contesta.

XLVI.

Accompagnolla un pezzo Fiordispina;
Poi fe piangendo al suo Castel ritorno.
La mia sorella sì ratto cammina,
Che venne a Montalbano anco quel giorno.
Noi suoi fratelli, e la madre meschina
Tutti le siamo festeggiando intorno;
Che di lei non sentendo, avuto forte
Dubbio, e tema avevam della sua morte.

XLVII.

Mirammo, al trar dell'elmo, al mozzo crine,
Che intorno al capo prima s' avvolgea;
Così le sopravveste peregrine
Ne fer maravigliar, che indosso avea.
Ed ella il tutto dal principio al fine
Narronne, come dianzi io vi dicea;
Come ferita fosse al bosco, e come
Lasciasse, per guarir, le belle chiome.

XLVIII.

E come poi dormendo in ripa all' acque
La bella Cacciatrice sopraggiunse,
A cui la falsa sua sembianza piacque,
E come dalla schiera la disgiunse.
Del lamento di lei poi nulla tacque,
Che di pietade l' anima ci punse;
E come alloggiò seco, e tutto quello
Che fece fin che ritornò al Castello.

XLVII.

Nous fumes surpris lorsqu'elle ôta son casque, de voir ses cheveux, qui auparavant se tressoient autour de sa tête, devenus alors si courts; nous regardions aussi avec étonnement cette soubreveste de forme étrangere qui la couvroit. Elle nous raconta de point en point son aventure, ainsi que je viens de vous la dire : comment elle avoit été blessée dans la forêt, et comment, pour guérir, elle avoit abandonné sa chevelure.

XLVIII.

Comment ensuite, surprise par la belle Chasseuse, tandis qu'elle dormoit sur le bord d'un ruisseau, sa fausse ressemblance lui avoit inspiré de l'amour; et comment cette Princesse l'avoit écartée de sa suite. Elle ne nous cacha aucune de ses plaintes, qui nous émurent pour elle d'une tendre pitié. Elle ajouta comment elle avoit logé avec elle, et enfin tout ce qui s'étoit passé jusqu'à son arrivée au château.

XLIX.

Je connoissois beaucoup Fleur-d'Epine: je l'avois vue à Saragosse, et même depuis en France. Ses beaux yeux, la délicatesse de son teint avoient vivement excité mes desirs; seulement je n'avois pas voulu m'arrêter, car aimer sans espoir, est une chimere, une extravagance. Mais en voyant devant moi un si beau chemin ouvert, je sentis soudain mes premiers feux se rallumer.

L.

C'est de cet espoir que l'amour forma les nœuds qui me captivent, et c'étoit le seul moyen qu'il pût employer. Il m'inspire en même temps la maniere d'obtenir de la Princesse le doux objet de mes vœux. La tromperie ne peut avoir qu'un succès facile, puisque la ressemblance qui existe entre ma sœur et moi en a si souvent abusé d'autres, peut-être la dame s'y laissera-t-elle prendre à son tour.

XLIX.

Di Fiordispina gran notizia ebb' io,
Che in Siragozza, e già la vidi in Francia;
E piacquer molto all' appetito mio
I suoi begli occhi, e la pulita guancia.
Ma non lasciai fermarvisi il disío,
Chè l'amor senza speme è sogno, e ciancia.
Or, quando in tal ampiezza mi si porge,
L' antica fiamma subito risorge.

L.

Di questa speme Amore ordisce i nodi,
Che d' altre fila ordir non li potea;
Onde mi piglia, e mostra insieme i modi,
Che dalla Donna avrei quel ch' io chiedea.
A succeder saran facil le frodi;
Chè, come spesso altri ingannato avea
La simiglianza c' ho di mia sorella,
Forse anco ingannerà questa Donzella.

L I.

Faccio, o nol faccio? alfin mi par che buono
Sempre cercar quel che diletti sia.
Del mio pensier con altri non ragiono,
Nè vo' che in ciò consiglio altri mi dia.
Io vo la notte ove quell' arme sono,
Che s' avea tratte la sorella mia;
Tolgole; e col destrier suo via cammino,
Nè sto aspettar che luca il mattutino.

L I I.

Io me ne vo la notte, Amore è duce,
A ritrovar la bella Fiordispina,
E v' arrivai, che non era la luce
Del Sole ascosa ancor nella matina.
Beato è chi correndo si conduce
Prima degli altri a dirlo alla Regina;
Da lei sperando per l' annunzio buono
Acquistar grazia, e riportarne dono.

L I.

Que faire? que résoudre? je me rends enfin à cette pensée, qu'il est toujours bon de chercher ce qui plaît. Je ne communique mon dessein à personne : je ne veux en cette affaire de conseils de qui que ce soit. Je vais la nuit où sont les armes que ma sœur a déposées, je les endosse, et me mets en route sur son même cheval, sans attendre que le matin ramene la lumiere.

L I I.

Je marche toute la nuit sous la conduite de l'amour, pour me trouver auprès de la belle Fleur-d'Epine. J'arrive avant que le soleil eût entièrement caché ses rayons dans les mers. Heureux qui peut voler le premier m'annoncer à la Princesse! il attend, pour prix d'une aussi flatteuse nouvelle, des récompenses et sa faveur.

LIII.

Tous étoient tombés dans la même err que vous, en me prenant pour Bradaman d'autant plus que j'avois les mêmes hab et le même cheval avec lesquels elle eto partie la veille. Peu après Fleur-d'Epi vient à ma rencontre, me fait tant de fête tant de caresses, témoigne tant de joie de contentement, qu'il est impossible d montrer davantage.

LIV.

Elle me jette ses beaux bras autour cou, me serre tendrement, et sa bou s'unit à la mienne. Je vous laisse à pe si l'amour alors tendit son arc; je re tous ses traits dans mon cœur. La Pr cesse me prend par la main, s'empresse me conduire dans sa chambre. C'est el seule qui veut prendre le soin de me d sarmer depuis le casque jusqu'aux éper elle ne souffre pas que personne la secon

L I I I.

Tutti m' aveano tolto così in fallo,
Come hai tu fatto ancor, per Bradamante;
Tanto più, che le vesti ebbi, e 'l cavallo,
Con che partita era ella il giorno innante.
Vien Fiordispina di poco intervallo
Con feste incontra, e con carezze tante,
E con sì allegro viso, e sì giocondo,
Che più gioja mostrar non potria al Mondo.

L I V.

Le belle braccia al collo indi mi getta;
E dolcemente stringe, e bacia in bocca.
Tu puoi pensar se allora la saetta
Dirizzi Amor, se in mezzo il cor mi tocca.
Per man mi piglia, e in camera con fretta
Mi mena; e non ad altri che a lei tocca,
Che dall' elmo allo spron l' arme mi slacci,
E nessun altro vuol che se n' impacci.

L V.

Poi fattasi arrecare una sua veste
Adorna, e ricca, di sua man la spiega;
E com' io fossi femmina mi veste,
E in reticella d' oro il crin mi lega.
Io muovo gli occhi con maniere oneste,
Nè ch' io sia Donna alcun mio gesto niega
La voce, che accusar mi potea forse,
Sì ben usai, che alcun non se n' accorse.

L V I.

Uscimmo poi là, dove erano molte
Persone in sala, e Cavalieri, e Donne,
Dai quali fummo con l' onor raccolte,
Che alle Regine fassi, e gran Madonne.
Quivi d' alcuni mi risi io più volte,
Che non sapendo ciò, che sotto gonne
Sì nascondesse, valido e gagliardo,
Mi vagheggiavan con lascivo sguardo.

L V.

Elle se fait apporter une de ses robes élégante et riche, la déploie elle-même et m'en revêt, comme si j'eusse été véritablement une femme. Elle renferme aussi mes cheveux sous un réseau d'or. Pour moi, dirigeant mes regards avec décence, rien ne s'opposoit dans mon maintien à ce qu'on me prît pour une femme. Ma voix même, qui pouvoit me trahir, je la ménageois si bien, que personne ne se douta de la vérité.

L V I.

Nous entrâmes ensuite dans un sallon où étoient beaucoup de dames et de Chevaliers; nous y fumes reçus avec les égards qu'on rend aux Princesses, aux dames de haut parage. J'eus plus d'une fois envie de rire de quelques-uns de ces courtisans, qui, loin de penser que ma longue robe cachoit un jeune-homme ardent et robuste, me lançoient les regards les plus amoureux.

LVII.

Quand la nuit fut plus avancée, quelque temps après qu'on eut ôté les tables, qui avoient été servies de tout ce que la saison offroit de plus exquis, Fleur-d'Epine, sans attendre que je lui demande cette faveur, l'unique but de mon voyage, m'invite d'elle-même, très-gracieusement, à passer cette nuit avec elle.

LVIII.

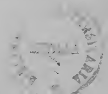
Dès que ses dames et ses filles d'honneur se furent retirées, ainsi que les valets et les pages; après nous être mis au lit ensemble à la clarté des flambeaux, qui égaloit le jour, je pris la parole ainsi : ne vous étonnez pas, Madame, si je reviens sitôt auprès de vous; car vous vous étiez imaginée peut-être de ne me revoir que quand il plairoit à Dieu.

L V I I.

Poi che si fece la notte più grande,
E già un pezzo la mensa era levata,
La mensa, che fu d' ottime vivande
Secondo la stagione apparecchiata;
Non aspetta la Donna ch' io domande
Quel, che m' era cagion del venir stata;
Ella m' invita, per sua cortesía
Che quella notte a giacer seco io stia.

L V I I I.

Poi che Donne, e Donzelle omai levate
Si furo, e paggi, e camerieri intorno,
Essendo ambe nel letto dispogliate,
Coi torchi accesi, che parea di giorno;
Io cominciai: non vi maravigliate,
Madonna, se sì tosto a voi ritorno;
Chè forse v' andavate immaginando
Di non mi riveder sin Dio sa quando.



L I X.

Dirò prima la causa del partire,
Poi del ritorno l' udirete ancora.
Se 'l vostro ardor, Madonna, intepidire
Potuto avessi col mio far dimora,
Vivere in vostro servigio, e morire
Voluto avrei, nè starne senza un' ora:
Ma visto quanto il mió star vi nocessi,
Per non poter far meglio andar elessi.

L X.

Fortuna mi tirò fuor del cammino
In mezzo un bosco d' intricati rami,
Dove odo un grido risonar vicino,
Come di donna, che soccorso chiami.
V' accorro; e sopra un lago cristallino
Ritrovo un Fauno, ch' avea preso agli ami
In mezzo l' acqua una Donzella nuda,
E mangiarsi il crudel la volea cruda.

LIX.

Je dois vous dire d'abord la cause de mon départ : vous saurez ensuite celle de mon retour. O ma chere Princesse, si ma présence avoit eu le pouvoir de calmer votre ardeur, j'aurois voulu, sans vous quitter un instant, consacrer à vous servir jusqu'aux derniers jours de ma vie ; mais voyant combien mon séjour auprès de vous aigrissoit vos maux, j'ai préféré de m'éloigner, faute de pouvoir mieux faire.

LX.

Le hasard m'ayant écarté de ma route, au milieu d'un bois très-touffu, j'entends assez près de moi un cri perçant, comme d'une femme qui appelle au secours. J'y vole, et sur un lac d'une eau crystalline, j'apperçois un Faune qui avoit pris dans ses filets, au milieu de l'onde, une jeune fille toute nue, et le barbare s'apprêtoit à la dévorer.

LXI.

Je m'avance l'épée à la main, ne pouvant autrement la défendre, et j'ôte la vie à cet inhumain pécheur. A l'instant elle saute au milieu de l'eau : tu ne m'auras pas secourue vainement, me dit-elle ; je t'en veux donner la plus magnifique récompense : demande moi tout ce que tu voudras, je suis une nymphe qui habite cette onde pure.

LXII.

Je puis faire les choses les plus étonnantes, contraindre la nature et les élémens ; proportionne tes souhaits à l'étendue de ma puissance, et laisse moi le soin de te satisfaire. Par mes enchantemens la lune descend du ciel ; le feu se glace, l'air devient solide, et souvent même avec de simples paroles, j'ai fait trembler la terre et arrêté le soleil.

L X I.

Colà mi trassi, e con la spada in mano,
Perchè ajutar non la potea altrimente,
Tolsi di vita il pescator villano:
Ella saltò nell' acqua immantinente.
Non m' avrai (disse) dato ajuto in vano:
Ben ne sarai premiato, e riccamente
Quanto chieder saprai, perchè son Ninfa;
Che vivo dentro a questa chiara linfa.

L X I I.

Ed ho possanza far cose stupende,
E sforzar gli elementi, e la Natura.
Chiedi tu, quanto il mio valor s' estende,
Poi lascia a me di satisfarti cura
Dal ciel la Luna al mio cantar discende;
S' agghiaccia il foco, e l' aria si fa dura;
Ed ho talor con semplici parole
Mossa la Terra, ed ho fermato il Sole.

LXIII.

Non le domando, a questa offerta, unire
Tesor, nè dominar popoli, e terre:
Nè in più virtù, nè in più vigor salire,
Nè vincer con onor tutte le guerre:
Ma sol che qualche via, donde il desire
Vostro s' adempia, mi schiuda, e disserre:
Nè più le domando un che un altro effetto,
Ma tutta al suo giudicio mi rimetto.

LXIV.

Ebbile appena mia domanda esposta;
Che un' altra volta la vidi attuffata;
Nè fece al mio parlare altra risposta,
Che di spruzzar ver me l' acqua incantata:
La qual non prima al viso mi s' accosta,
Ch' io (non so come) son tutta mutata.
Io 'l veggo, io 'l sento, e appena vero parmi,
Sento in maschio di femmina mutarmi.

LXIII.

Je ne répondis point à cette offre en demandant des trésors, ni l'honneur de commander aux nations, de posséder des villes, ni plus de force, ni plus de valeur, ni la victoire dans tous les combats; mais seulement qu'elle m'accordât, qu'elle voulût m'enseigner quelque moyen de contenter vos desirs; je ne lui prescrivis pas même une maniere plutôt qu'une autre, mais je m'en rapportai entièrement à son choix.

LXIV.

A peine lui eus-je exposé ma demande, que je la vis une seconde fois plonger dans ce lac; sa seule réponse fut de me lancer quelques gouttes de cette eau enchantée, qui ne m'eût pas plutôt touché le visage, que soudain je me trouvai toute changée sans savoir comment : je le vois, je le sens, et je puis me persuader à peine, que je sois devenu homme, de femme que j'étois auparavant.

LXV.

Vous-même ne pourriez le croire, si vous n'aviez la facilité de vous en assurer à l'instant. Mais dans ce sexe comme dans l'autre mon cœur vous est toujours également soumis. Ordonnez-lui et vous le verrez sans cesse infatigable, sans cesse disposé à vous servir. En terminant ce discours, je fis si bien qu'elle même put se convaincre de la vérité de ce que je lui avançois.

LXVI.

Comme il arrive à celui qui a déjà perdu l'espoir de jouir d'un bien ardemment desiré; tandis qu'il gémit, qu'il s'afflige, qu'il se tourmente le plus de s'en voir privé, s'il vient à l'obtenir, le regret de s'être épuisé en vains desirs, comme s'il avoit semé sur le sable, le désespoir qui l'a longtems agité, tient encore son ame si troublée, qu'alors même qu'il le possède, il ne peut encore se le persuader.

L X V.

E se non fosse che senza dimora
Vi potrete chiarir, nol credereste ;
E qual nell' altro sesso, in questo ancora
Ho le mie voglie ad ubbidirvi preste.
Comandate lor pur che sieno or ora,
E sempre mai per voi vigili, e deste.
Così le dissi, e feci ch' ella stessa
Trovò con man la veritade espressa.

L X V I.

Come interviene a chi già fuor di speme
Di cosa sia, che nel pensier molt' abbia;
Che mentre più d' esserne privo geme,
Più se n' affligge, se ne strugge, e arrabbia;
Se ben la trova poi, tanto gli preme
L' aver gran tempo seminato in sabbia,
E la disperazion l' ha sì mal uso,
Che non crede a se stesso, e sta confuso.

L X V I I.

Così la Donna, poi che tocca, e vede
Quel, di che avuto avea tanto desire,
Agli occhi, al tatto, a se stessa non crede
E sta dubbiosa ancor di non dormire.
E buona prova bisognò a far fede,
Che sentia quel che le parea sentire.
Fa Dio (disse ella) se son sogni questi,
Ch'io dorma sempre, e mai più non mi desti.

L X V I I I.

Non rumor di tamburi, o suon di trombe
Furon principio all' amoroso assalto;
Ma baci, che imitavan le colombe,
Davan segno or di gire, or di far alto.
Usammo altr' arme che saette, o frombe.
Io senza scale in su la rocca salto,
E lo stendardo piantovi di botto,
E la nemica mia mi caccio sotto.

LXVII.

Telle étoit Fleur-d'Epine : tous ses sens ont beau l'assurer qu'elle tient enfin le plus cher objet de ses vœux, elle n'en croît ni ses sens, ni elle-même, et redoute encore l'illusion du sommeil. Il lui fallut les preuves les plus fortes, pour la bien convaincre de la réalité de son bonheur. O! amour, disoit-elle, si tout ceci n'est qu'un songe, fais que je dorme toujours, sans jamais me réveiller.

LXVIII.

Ni le bruit des tambours, ni le son des trompettes ne donnerent le signal de l'amoureux assaut. Des baisers semblables à ceux des colombes dirigeoient notre marche et servoient à la précipiter ou à la ralentir. Nous n'eûmes pour armes ni frondes, ni flèches meurtrieres ; sans instrumens guerriers, j'escaladai la forteresse de Paphos ; sur-le-champ j'y arborai l'étendart de la victoire, et sans beaucoup de résistance, ma douce ennemie se soumit à moi.

LXIX.

Si la nuit précédente, ce lit ne fut dépositaire que de soupirs et de regrets touchans, il fut celle-ci l'asyle des jeux folâtres, des caresses les plus tendres et des plaisirs les plus vifs. La flexible Acanthe environne les colonnes et les poteaux d'une moins forte étreinte, que celle qui nous unit l'un à l'autre, par les plus doux embrassemens.

LXX.

La chose demeura secrète entre nous pendant quelques mois que dura notre félicité; mais on vint à découvrir ce mystère et le Roi, pour mon malheur en fut bientôt informé. Vous, Seigneur, qui m'avez délivré des flammes que ses ministres avoient allumées pour moi, vous devinez facilement le reste, mais Dieu seul sait la douleur que me cause ce cruel souvenir.

LXIX.

Se fu quel letto là notte dinanti
Pien di sospiri, e di querele gravi,
Non stette l' altra poi senza altrettanti
Risi, feste, gioir, giochi soavi.
Non con più nodi i flessuosi acanti
Le colonne circondano, e le travi
Di quelli, con che noi legammo stretti
E colli, e fianchi, e braccia, e gambe, e petti.

LXX.

La cosa stava tacita fra noi
Sì, che durò il piacer per alcun mese.
Pur si trovò chi se n' accorse poi,
Tanto che con mio danno il Re l' intese.
Voi, che mi liberaste da quei suoi,
Che nella piazza avean le fiamme accese,
Comprendere oggi mai potete il resto;
Ma Dio sa ben con che dolor ne resto.

LXXI.

Così a Ruggier narrava Ricciardetto,
E la notturna via facea men grave;
Salendo tuttavia verso un poggetto
Cinto di ripe, e di pendici cave.
Un erto calle, e pien di sassi, e stretto
Apria il cammin con faticc a chiava;
Sedea al sommo un Castel detto Agrismont
Ch' avea in guardia Aldigier di Chiaramont

LXXII.

Di Buovo era costui figliuol bastardo,
Fratel di Malagigi, e di Viviano.
Chi legitimo dice di Gherardo
È testimonio temerario, e vano.
Fosse come si voglia, era gagliardo,
Prudente, liberal, cortese, umano,
E facea quivi le fraterne mura
La notte, e il dì guardar con buona cura.

LXXI.

Ainsi Richardet contoit à Roger son aventure, et ce récit charmoit les ennuis de la route qu'ils faisoient dans l'obscurité, pendant qu'ils montoient une colline toute environnée de roches et de précipices : un sentier roide, étroit et rabotteux, qu'on ne suivoit qu'avec des peines infinies, en étoit le seul chemin. Vers son sommet est un château qu'on nomme Aigremont, et dont Aldigier de Clermont avoit la garde.

LXXII.

Cet Aldigier, étoit fils naturel de Boves, et par conséquent frere de Maugis et de Vivien. Ceux qui le disent fils légitime de Gérard, n'en donnent que des preuves hasardées et frivoles. Quoi qu'il en soit, il étoit brave, prudent, généreux, plein de courtoisie et d'humanité. La nuit comme le jour, il faisoit garder avec le plus grand soin cette place qui appartenoit à ses freres.

LXXIII.

Ce Chevalier reçut avec toute la politesse convenable son cousin Richardet, qu'il aimoit comme un frere, et à sa considération, Roger fut également vu de bon œil. Il ne les accueillit pas cependant avec cette joie qui lui étoit ordinaire : son front au contraire annonçoit le chagrin. Il avoit reçu en effet, ce jour même un avis qui répandoit la tristesse sur son visage et dans son cœur.

LXXIV.

Cousin, dit-il à Richardet, pour tout compliment, nous avons de tristes nouvelles. J'ai appris aujourd'hui, par la voie la plus sûre, que ce scélérat de Bertolas de Bayonne est convenu avec la cruelle Lanfusa de lui donner une très-riche rançon, à condition qu'elle remettra entre ses mains nos freres, tes bons parens Maugis et Vivien.

LXXIII.

Raccolse il Cavalier cortesemente,
Come dovea, il cugin suo Ricciardetto,
Che amò come fratello; e parimente
Fu ben visto Ruggier per suo rispetto:
Ma non gli uscì già incontra allegramente,
Come era usato, anzi con tristo aspetto,
Perchè un avviso il giorno avuto avea,
Che nel viso, e nel cor mesto il facea.

LXXIV.

A Ricciardetto in cambio di saluto
Disse: fratello, abbiam nuova non buona.
Per certissimo messo oggi ho saputo,
Che Bertolagi iniquo di Bajona,
Con Lanfusa crudel, s' è convenuto
Che preziose spoglie esso a lei dona,
Ed essa a lui pon nostri frati in mano,
Il tuo buon Malagigi, e 'l tuo Viviano.

LXXV.

Ella dal dì che Ferraù li prese.
Gli ha ognor tenuti in loco oscuro, e fello
Fin che 'l brutto contratto, e discortese
N' ha fatto con costui, di ch' io favello.
Li de' mandar domane al Maganzese
Nei confin tra Bajona, e un suo castello.
Verrà in persona egli a pagar la mancia,
Che compra il miglior sangue, che sia in F.

LXXVI.

Rinaldo nostro n' ho avvisato or ora,
Ed ho cacciato il messo di galoppo:
Ma non mi par che arrivar possa ad ora
Che non sia tarda, chè 'l cammino è trop
Io non ho meco gente da uscir fuora;
L' animo è pronto, ma il potere è zoppo.
Se gli ha quel traditor, li fa morire;
Sì che non so che far, non so che dire.

LXXV.

Depuis le jour que Ferragus les fit prisonniers, sa mere les a toujours tenus dans un triste et obscur cachot, jusqu'au moment où elle a conclu avec celui dont je te parle ce marché infâme et inhumain. C'est demain qu'elle doit les livrer au Mayençois, dans un lieu convenu, entre un de ses châteaux et Bayonne. Il y viendra lui-même payer le prix dont il achette le plus illustre sang de France.

LXXVI.

J'en ai donné avis sur-le-champ à notre ami Renaud, et j'ai dépéché le courier au galop, mais je crains bien qu'il ne puisse arriver que trop tard, vu la route qu'il a à faire; je n'ai personne avec moi capable d'une expédition : mon desir est prompt, mais mon pouvoir est foible; si le perfide les tient entre ses mains, il les fera mourir, de sorte que je ne sais le parti que je dois prendre.

LXXVII.

Cette nouvelle fâcheuse chagrina fort Richardet, et par intérêt pour lui, elle chagrina aussi Roger. Celui-ci voyant que les deux cousins gardoient le silence et que leurs pensées n'aboutissoient à rien, leur dit d'un air intrépide : soyez tranquilles, je me charge à moi seul de cette entreprise; et l'épée que je porte vaudra autant que mille autres, pour remettre vos freres en liberté.

LXXVIII.

Je ne veux ni compagnons, ni assistance, je me sens capable de suffire seul à cette expédition Tout ce que je vous demande, c'est un guide qui me conduise au lieu où se doit faire l'échange, et je veux que jusqu'ici vous entendiez les cris de ceux qui seront présens à cet indigne accord. Tel fut son discours, et ce discours n'eut rien d'extraordinaire pour l'un des deux cousins, qui avoit vu à l'épreuve la valeur de Roger.

LXXVII.

La dura nuova a Ricciardetto spiace,
E perchè spiace a lui, spiace a Ruggiero;
Che poi che questo e quel vede che tace,
Nè trae profitto alcun del suo pensiero:
Disse con grande ardir: datevi pace,
Sopra me quest' impresa tutta chero;
E questa mia varrà per mille spade
A riporvi i fratelli in libertade.

LXXVIII.

Io non voglio altra gente, altri sussidi,
Ch' io credo bastar solo a questo fatto:
Io vi domando solo un, che mi guidi
Al luogo, ove si dee fare il baratto.
Io vi farò sin quì sentire i gridi
Di chi sarà presente al rio contratto.
Così dicea; nè dicea cosa nova
All' un de' due, che n' avea visto prova.

LXXIX.

L' altro non l' ascoltava, se non quanto
S' ascolti un, che assai parli, e sappia poco.
Ma Ricciardetto gli narrò da canto
Come fu per costui tratto del fòco;
E ch' era certo, che maggior del vanto
Faria veder l' effetto a tempo, e a loco;
Gli diede allora udienza più che prima,
E riverillo, e fe di lui gran stima.

LXXX.

Ed alla mensa, ove la copia fuse
Il corno, l' onorò come suo donno.
Quivi senz' altro ajuto si concluse,
Che liberare i duo fratelli ponno.
In tanto sopravvenne, e gli occhi chiuse
Ai signori, e ai sergenti il pigro sonno,
Fuor che a Ruggier, che per tenerlo desto
Gli punge il cor sempre un pensier molesto.

LXXIX.

L'autre ne l'écoutoit que comme on écoute quelqu'un qui parle beaucoup sans savoir ce qu'il dit. Mais Richardet l'ayant pris à part lui raconta comment ce héros l'avoit délivré du supplice, et l'assura qu'il feroit en tems et lieu bien plus encore qu'il ne promettoit. Aldigier alors fit plus d'attention à lui qu'auparavant, lui témoigna plus d'égards, lui donna de plus grandes marques d'estime.

LXXX.

A table, où l'on servit un souper abondant, il lui fit les honneurs comme à son suzerain. C'est-là qu'ils déciderent tous trois qu'ils étoient en état de délivrer les deux freres, sans attendre d'autre secours. Cependant le pesant sommeil s'empare des maîtres du château, ainsi que de leurs gens et leur ferme les yeux. Roger seul n'en goûte pas les douceurs : sans cesse un souvenir affligeant stimule son ame et le réveille.

LXXXI.

Ce siége où l'on retient Agramant, comme le courier le lui a appris le jour même, est toujours présent à son esprit. Il voit bien que, pour peu qu'il tarde à le secourir, il se déshonore. Quelle honte, quelle infamie pour lui, s'il passe du côté des ennemis de son Souverain! De quel crime, de quelle bassesse ne l'accuseroit-on pas, s'il choisissoit ce moment pour son baptême?

LXXXII.

Dans tout autre temps, on pourroit croire que la vérité de la Religion l'auroit déterminé. Mais à l'instant où Agramant a besoin de son secours pour sortir de la contrainte où ses ennemis le tiennent, on imaginera plutôt qu'il a cédé à la crainte et au défaut de courage, qu'à la persuasion d'une plus sainte foi. C'est cette idée qui agite son cœur et le déchire.

LXXXI.

L'assedio d'Agramante, che avea il giorno
Udito dal corrier, gli sta nel core.
Ben vede che ogni minimo soggiorno
Che faccia d' ajutarlo è suo disnore.
Quanto gli sarà infamia, quanto scorno,
Se coi nemici va del suo Signore!
O come a gran viltade, a gran delitto,
Battezzandosi allor, gli sarà ascritto!

LXXXII.

Potria in ogn' altro tempo esser creduto
Che vera religion l' avesse mosso;
Ma ora, che bisogna col suo ajuto
Agramante d' assedio esser riscosso,
Piuttosto da ciascun sarà tenuto,
Che timore, e viltà l' abbia percosso,
Che alcuna opinion di miglior fede.
Questo il cor di Ruggier stimola, e fiede.

LXXXIII.

Che s' abbia da partire anco lo punge
Senza licenza della sua Regina.
Quando questo pensier, quando quel giunge,
Che 'l dubbio cor diversamente inchina.
Gli era l' avviso riuscito lunge
Di trovarla ad Castel di Fiordispina;
Dove insieme dovean, come ho già detto;
In soccorso venir di Ricciardetto.

LXXXIV.

Poi gli sovvien, ch egli le avea promesso
Di seco a Vallombrosa ritrovarsi.
Pensa che andar v' abbia ella; e quivi d' esso,
Che non vel trovi poi, maravigliarsi.
Potesse almen mandar lettera, o messo,
Sì ch' ella non avesse a lamentarsi;
Che, oltre ch' egli mal le avea ubbidito,
Senza far motto ancor fosse partito.

LXXXIII.

Partir aussi sans l'aveu de celle qu'il adore, ne le tourmente pas moins. Tantôt cette pensée, tantôt l'autre entraînent diversement son esprit incertain. Il avoit long-tems espéré de la trouver au château de Fleur-d'Epine, où, comme je l'ai déjà dit, ils devoient se rendre ensemble pour délivrer Richardet.

LXXXIV.

Puis il se ressouvient qu'il lui avoit promis de la rejoindre à Vallombreuse; il songe qu'elle y sera sans doute allée, et qu'elle aura sujet d'être surprise de ne pas l'y trouver. Encore s'il pouvoit lui envoyer une lettre, un message, afin qu'elle n'eût pas du moins à se plaindre, de ce qu'après lui avoir obéi si mal, il est encore parti sans lui en avoir donné avis.

LXXXV.

Après avoir imaginé plusieurs expédiens, il se détermine enfin à lui écrire ce qui lui arrive; et quoiqu'il ne sache comment lui envoyer la lettre, pour qu'elle lui parvienne sûrement, cette crainte ne l'arrête pas: il se flatte qu'il trouvera dans son chemin quelque messager fidèle. Sans tarder davantage, il saute du lit, et se fait donner une lumiere, des plumes, de l'encre et du papier.

LXXXVI.

Les valets soigneux et attentifs, apportent à Roger ce qu'il demande, et il se met à écrire. Après les premiers complimens d'usage, il lui parle du courier que lui a dépêché son Souverain, pour lui demander ses secours; il dit que, s'il tarde à se rendre près de lui, ce Prince ne peut manquer d'être défait, ou de rester au pouvoir de ses ennemis.

LXXXV.

Poi che più cose immaginate s' ebbe,
Pensa scriverle alfin quanto gli accada;
E bench' egli non sappia come debbe
La lettera inviar sì che ben vada;
Non però vuol restar, che ben potrebbe
Alcun messo fedel trovar per strada.
Più non si indugia, e salta delle piume,
Si fa dar carta, inchiostro, penna, e lume.

LXXXVI.

I camerier discreti, ed avveduti
Arrecano a Ruggier ciò che comanda.
Egli comincia a scrivere; e i saluti
Come si suol) nei primi versi manda.
Poi narra degli avvisi, che venuti
Son dal suo Re, che ajuto gli domanda;
E se l' andata sua non è ben presta,
O morto, o in man degl' inimici resta.

LXXXVII.

Poi seguita; ch' essendo a tal partito,
E che a lui per ajuto si volgea,
Vedesse ella che 'l biasmo era infinito,
Se a quel punto negarglielo volea:
E ch' esso a lei dovendo esser marito,
Guardarsi da ogni macchia si dovea;
Chè non si convenia con lei, che tutta
Era sincera, alcuna cosa brutta.

LXXXVIII.

E se mai per addietro un nome chiaro
Bene oprando cercò di guadagnarsi;
E guadagnato poi, se avuto caro,
Se cercato l' avea di conservarsi,
Or lo cercava, e n' era fatto avaro,
Poi che dovea con lei participarsi,
La qual sua moglie, e totalmente in dui
Corpi esser dovea un' anima con lui.

LXXXVII.

Il ajoute que le Roi, son Seigneur, étant réduit au point d'implorer son assistance, il la laissoit juger elle-même de quelle infâmie il se couvriroit, s'il choisissoit une pareille circonstance pour le lui refuser ; qu'espérant être un jour son époux, il devoit se garder de toute espèce d'opprobre, et que la moindre tâche le rendroit indigne d'elle, à qui l'on ne connoissoit que des vertus.

LXXXVIII.

Que si jamais, par ses exploits, il avoit tâché de mériter un nom illustre ; que si l'ayant acquis il avoit cherché à le conserver comme un bien précieux, il vouloit maintenant y veiller avec plus de soin encore, puisqu'il devoit le partager avec elle, et que, devenant son épouse, ils ne formeroient entre eux qu'une seule ame dans deux corps différens.

LXXXIX.

Et comme sa bouche le lui avoit juré plus d'une fois, il l'assuroit encore par cette lettre, qu'aussitôt que le terme pour lequel il avoit engagé sa foi à son Souverain seroit expiré, si le ciel lui avoit conservé la vie, il se feroit Chrétien en effet, comme il en avoit toujours eu le desir. Qu'alors il feroit demander sa main à son pere, à Renaud, à toute sa famille.

XC.

Permettez-moi seulement, ajouta-t-il, de délivrer mon Roi du siége qui l'environne. Que j'impose silence au vulgaire ignorant qui, pour ma honte et mon opprobre, ne manqueroit pas de dire : tant qu'Agramant eut pour lui la fortune, Roger ne l'abandonna ni le jour ni la nuit; et maintenant que c'est Charles qu'elle favorise, il va joindre ses drapeaux à ceux du vainqueur.

LXXXIX.

E sì come già a bocca le avea detto,
Le ridicea per questa carta ancora:
Finito il tempo, in che per fede astretto,
Era al suo Re, quando non prima muora,
Che si farà Christian così d' effetto,
Come di buon voler stato era ognora;
E che al padre, a Rinaldo, e agli altri suoi
Per moglie domandar la farà poi.

X C.

Voglio (le soggiungea) quando vi piaccia,
L' assedio al mio Signor levar d' intorno;
Acciò che l' ignorante vulgo taccia,
Il qual direbbe a mia vergogna, e scorno:
Ruggier, mentre Agramante ebbe bonaccia,
Mai non l' abbandonò notte, ne giorno;
Or che Fortuna per Carlo si piega,
Egli col vincitor l' insegna spiega.

X C I.

Voglio quindici dì term'ne, o venti,
Tanto che comparir possa una volta;
Sì che dagli Africani alloggiamenti
La grave ossidion per me sia tolta.
Intanto cercherò convenienti
Cagioni, e che sien giuste, di dar volta.
Io vi domando per mio onor sol questo:
Tutto poi vostro è di mia vita il resto.

X C I I.

In simili parole sì diffuse
Ruggier, che tutte non so dirvi a pieno;
E seguì con molt' altre; e non conclusè
Fin che non vide tutto il foglio pieno.
E poi piegò la lettera, e la chiuse,
E suggellata se la pose in seno,
Con speme che gli occorra il dì seguente
Chi alla Donna la dia secretamente.

for assedio

XCI.

Je ne veux qu'un terme de quinze ou vingt jours ; que je puisse seulement paroître et délivrer le camp des Africains de l'oppression où il est ; d'ici là je chercherai quelque occasion convenable et légitime de quitter leur parti. Accordez ce délai seul au soin de mon honneur, et je vous consacre ensuite tout le reste de ma vie.

XCII.

Roger employa plusieurs phrases semblables, que je ne puis toutes vous rapporter exactement ; il en ajouta beaucoup d'autres, et ne cessa d'écrire que lorsque le papier fut entièrement rempli. Il plie alors sa lettre, la ferme, et toute cachetée, la dépose dans son sein, avec l'espoir que le jour suivant il trouveroit quelqu'un qui pût la remettre secrètement à sa dame.

XCIII.

Sa lettre fermée, il ferme aussi la paupiere, et s'étant jetté sur son lit, il y trouve le repos. Le sommeil se présente, et sur ses membres fatigués, secoue un rameau trempé dans la liqueur du Lethé. Il dormit jusqu'à ce qu'un nuage mêlé de blanc et de rose, sema de fleurs les contrées heureuses qui environnent le lumineux orient, jusqu'à ce que le jour sortit de sa demeure dorée.

XCIV.

Sitôt que les oiseaux, sur le vert feuillage, commencèrent à saluer le jour naissant; Aldigier, qui vouloit être le guide de Roger et de Richardet, et les conduire au lieu du rendez-vous, pour empêcher que ses deux freres ne fussent livrés au féroce Bertolas, fut le premier debout. Les deux autres sortirent aussi du lit, dès qu'ils l'entendirent.

XCIII.

Chiusa ch' ebbe la lettera, chiuse anco
Gli occhi sul letto, e ritrovò quiete;
Chè 'l sonno venne, e sparse il corpo stanco
Col ramo intinto nel liquor di Lete;
E posò fin che un nembo rosso, e bianco
Di fiori sparse le contrade liete
Del lucido Oriente d' ogn' intorno,
Ed indi uscì dell' aureo albergo il giorno.

XCIV.

E poi che a salutar la nuova luce
Pei verdi rami incominciar gli augelli,
Aldigier, che voleva essere il duce
Di Ruggiero, e dell' altro, e guidar quelli
Ove faccian che dati in mano al truce
Bertolagi non sieno i duo fratelli;
Fu 'l primo in piede; e quando sentir lui,
Del letto usciro anco quegli altri dui.

X C V.

Poi che vestiti furo, e bene armati,
Coi duo cugin Ruggier si mette in via;
Già molto indarno avendoli pregati,
Che questa impresa a lui tutta si dia.
Ma essi per desir, che han de' lor frati,
E perchè lor parea discortesía,
Steron negando più duri che sassi,
Nè consentiron mai che solo andassi.

X C V I.

Giunsero al loco il dì, che si dovea
Malagigi mutar nei carriaggi.
Era un' ampla campagna, che giacea
Tutta scoperta agli Apollinei raggi.
Quivi nè allor, nè mirto si vedea,
Nè cipressi, nè frassini, nè faggi,
Ma nuda ghiara, e qualche umil virgulto,
Non mai da marra, o mai da vomer culto.

pebbles -

XCV.

Après qu'ils furent habillés et couverts de leurs armes, Roger se mit en route avec les deux cousins. Long-temps il les avoit priés, mais vainement, d'abandonner à lui seul cette entreprise. Outre qu'il leur eut paru malhonnête de consentir à un pareil arrangement, l'amour qu'ils avoient pour leurs freres, les rendit plus inébranlables que des rochers; ils refuserent opiniâtrément de le laisser aller seul.

XCVI.

Ils arriverent le jour même au lieu où Maugis devoit être échangé contre des charges de mulet. C'étoit une plaine vaste, et entièrement ouverte aux rayons de Phœbus. On n'y voyoit ni lauriers, ni myrthes, ni cyprès, ni hêtre, ni frêne, mais une humble bruyere couvroit un sable aride, où jamais la charrue ni la bêche n'avoient passé.

XCVII.

Les trois courageux guerriers s'arrêterent sur un sentier qui traversoit cette plaine. Ils y virent arriver un Chevalier, dont les armes étoient toutes brodées d'or, et qui pour enseigne, portoit en champ de sinople, ce rare et bel oiseau, qui vit plus d'un siécle. Mais, Seigneur, ç'en est assez; je me vois à la fin de ce Chant, j'ai besoin d'un peu de repos.

Fin du vingt-cinquieme Chant.

XCVII.

I tre Guerrieri arditi si fermaro
Dove un sentier fendea quella pianura;
E giunger quivi un Cavalier miraro,
Che avea d' oro fregiata l' armatura;
E per insegna in campo verde il raro,
E bello augel, che più d' un secol dura.
Signor non più; chè giunto al fin mi veggio
Di questo Canto, e riposarmi chieggio.

Fine del Canto ventesimoquinto.

CHANT VINGT-SIXIEME.

I.

L'ANTIQUITÉ nous offre beaucoup de femmes qui préféroient la vertu aux richesses, mais on en trouve rarement de nos jours, pour qui l'intérêt ne soit pas le plus précieux des biens. Que celles dont l'ame noble ne s'est point livrée à ce vil attachement, à l'exemple du plus grand nombre, méritent bien d'être heureuses pendant leur vie, et d'obtenir, après l'avoir perdue, un nom glorieux et immortel!

I I.

Qu'elle est digne d'un éternel éloge, cette Bradamante, qui ne s'attache ni aux trésors ni aux grandeurs, mais à la vertu, mais au généreux courage, mais à la noblesse des sentimens de Roger! Qu'elle mérita bien qu'un si vaillant Chevalier lui donnât toute sa tendresse, et fît pour lui plaire des exploits qui paroissent des prodiges aux siécles à venir.

CANTO VENTESIMOSESTO.

I.

Cortesi Donne ebbe l' antica etade,
Che le virtù, non le ricchezze amaro.
Al tempo nostro si ritrovan rade,
A cui più del guadagno altro sia caro.
Ma quelle, che per lor vera bontade
Non seguon delle più lo stile avaro,
Vivendo, degne son d' esser contente;
Gloriose, e immortal poi che fian spente.

II.

Degna d' eterna laude è Bradamante,
Che non amò tesor, non amò impero,
Ma la virtù, ma l'animo prestante,
Ma l' alta gentilezza di Ruggiero;
E meritò, che ben le fosse amante
Un così valoroso Cavaliero;
E per piacere a lei facesse cose
Ne' Secoli a venir miracolose.

III.

Ruggier, come di sopra vi fu detto,
Coi duo di Chiaramonte era venuto,
Dico con Aldigier, con Ricciardetto,
Per dare ai duo fratei prigioni ajuto.
Vi dissi ancor che di superbo aspetto
Venire un Cavaliero avean veduto,
Che portava l' angel, che si rinnova,
E sempre unico al Mondo si ritrova.

IV.

Come di questi il Cavalier s' accorse,
Che stavan per ferir quivi sull' ale,
In prova disegnò di voler porse,
Se alla sembianza avean virtude uguale.
È di voi (disse loro) alcuno forse,
Che provar voglia chi di noi più vale
A colpi o della lancia, o della spada,
Fin che l' un resti in sella, e l' altro cada?

III.

Roger, comme vous l'avez vu plus haut, étoit arrivé avec les deux Chevaliers de la maison de Clermont, c'est-à-dire, Aldigier et Richardet, pour briser les chaînes des deux freres. Je vous ai dit aussi qu'ils virent paroître un Chevalier de superbe apparence, qui portoit pour cimier cet oiseau qui renait de sa cendre, et est toujours unique dans l'univers.

IV.

Dès que ce guerrier apperçut les trois Chevaliers qui se disposoient au combat, il eut envie d'essayer si leur courage répondoit à leur prestance. Y a-t-il par hasard, leur dit-il, quelqu'un de vous qui veuille éprouver contre moi sa valeur, soit à la lance, soit à l'épée, jusqu'à ce que l'un restant en selle, fasse vider à l'autre les arçons ?

V.

Je vous satisferois volontiers, dit Aldigier, soit en croisant nos épées, soit en courant une lance, mais une autre entreprise dont vous pourrez être témoin, si vous restez ici, s'oppose tellement à ce dessein, que loin d'avoir le temps de courir la joûte, nous en avons à peine assez pour vous parler. Nous attendons au passage au moins six cents hommes, et c'est contre eux qu'il faut que nous nous éprouvions aujourd'hui.

VI.

Les liens du sang et de l'amitié nous engagent à leur enlever deux des nôtres, leurs prisonniers, qu'ils doivent amener en ce lieu. Il acheva de raconter les raisons qui les avoient déterminés à prendre les armes. L'excuse que vous m'alléguez est si juste, reprit le guerrier, que je n'ai rien à y répliquer; et j'en conclus avec certitude, que vous êtes trois Chevaliers qui avez peu de pareils au monde.

V.

Farei (disse Aldigier) teco, o volessi
Menar la spada a cerco, o correr l' asta;
Ma un' altra impresa, che se quì tu stessi
Veder potresti, questa in modo guasta,
Che a parlar teco (non che ci traessi
A correr giostra) appena tempo basta.
Seicento uomini al varco, o più attendiamo,
Co' quai d' oggi provarci obbligo abbiamo.

VI.

Per tor lor duo de' nostri, che prigioni
Quinci trarran, pietade, e amor n' ha mosso;
E seguitò narrando le cagioni,
Che gli fece venir con l' arme indosso.
Sì giusta è questa scusa, che m' opponi
(Disse il Guerrier) che contraddir non posso;
E fo certo giudicio che voi siate
Tre Cavalier, che pochi pari abbiate.

V I I.

Io chiedea un colpo, o due con voi scontrarme:
Per veder quanto fosse il valor vostro,
Ma, quando all' altrui spese dimostrarme
Lo vogliate, mi basta, e più non giostro.
Vi prego ben, che por con le vostr' arme
Quest' elmo io possa, e questo scudo nostro;
E spero dimostrar, se con voi vegno,
Che di tal compagnia non sono indegno.

V I I I.

Parmi veder che alcun saper desía
Il nome di costui, che quivi giunto,
A Ruggiero, e a' compagni si offería
Compagno d' arme al periglioso punto.
Costei (non più costui detto vi sia)
Era Marfisa, che diede l' assunto
Al misero Zerbin della ribalda
Vecchia Gabrina, ad ogni mal sì calda.

VII.

Je voulois rompre une ou deux lances contre vous, pour éprouver votre valeur; mais puisque vous voulez me la faire connoître aux dépens des autres, cela me suffit : plus de joûte. Permettez-moi seulement de joindre à vos armes le casque et l'écu que je porte. J'espere vous montrer, si vous me recevez, que je ne suis pas indigne d'une telle compagnie.

VIII.

Je crois entrevoir que l'on desire savoir le nom de ce Chevalier, qui, à son arrivée, s'offrit à Roger et à ses compagnons, pour partager cette périlleuse entreprise. Cette guerriere donc (car je ne la nommerai plus guerrier) étoit Marphise, celle-là même qui avoit chargé le malheureux Zerbin de Gabrine, cette infâme vieille, si ardente à faire le mal.

IX.

Les deux Héros de Clermont et le brave Roger la reçurent avec joie dans leur bande, bien persuadés que c'étoit un Chevalier, et loin de soupçonner ce qu'elle étoit réellement, c'est-à-dire, une jeune fille; peu de temps après Aldigier découvrit, et fit appercevoir aux autres une banniere qui flottoit au gré des vents,, et autour de laquelle étoient beaucoup de gens armés.

X.

Lorsque cette troupe se fut approchée davantage, et que l'habillement Moresque put être mieux remarqué, nos guerriers reconnurent que c'étoient des Sarrasins. Au milieu d'eux, ils virent, garottés sur de méchans Roussins, les deux prisonniers qu'on amenoit aux Mayençois, pour les échanger contre de l'or. Hé-bien, dit Marphise aux autres, puisque voici vos gens, que tardons-nous à commencer la fête.

IX.

Iduo di Chiaramonte, e il buon Ruggiero
L' accettar volentier nella lor schiera;
Ch' esser credeano certo un Cavaliero,
E non Donzella, e non quella, ch' ell' era.
Non molto dopo scoperse Aldigiero,
E veder fe ai compagni una bandiera,
Che facea l' aura tremolare in volta,
E molta gente intorno avea raccolta.

X.

E poi che più lor fur fatti vicini,
E che meglio notar l' abito Moro,
Conobbero che gli eran Saracini;
E videro i prigioni in mezzo a loro
Legati, trar su piccioli ronzini
A' Maganzesi, per cambiarli in oro.
Disse Marfisa agli altri: ora che resta,
Poi che son quì, di cominciar la festa?

X I.

Ruggier rispose : gl' invitati ancora
Non ci son tutti , e manca una gran parte.
Gran ballo s' apparecchia di far ora,
E perchè sia solenne , usiamo ogni arte;
Ma far non ponno omai lunga dimora.
Così dicendo , veggono in disparte
Venire i traditori di Maganza,
Sì ch' eran presso a cominciar la danza.

X I I.

Giungean dall' una parte i Maganzesi,
E conducean con loro i muli carchi
D' oro, e di vesti , e d' altri ricchi arnesi:
Dall' altra in mezzo a lance , spade, ed archi,
Venian dolenti i due germani presi,
Che si vedeano essere attesi ai varchi;
E Bertolagi empio nemico loro
Udian parlar col Capitano Moro.

X I.

Tous les conviés, reprit Roger, ne sont pas encore ici; il en manque la meilleure partie. Nous allons tout-à-l'heure voir une belle danse; n'épargnons rien pour la rendre solemnelle. Mais ils ne peuvent encore tarder long-tems. Comme il parloit, on vit, d'une autre part, arriver les traîtres de Mayence, de maniere que tout fut prêt pour commencer le bal.

X I I.

D'un côté arrivoient donc les Mayençois, conduisant des mulets chargés d'or, d'habits, de toutes sortes de riches équipages; de l'autre, environnés de lances, d'épées et d'arbalêtes, s'avançoient les deux malheureux freres, bien dolens de se voir ainsi attendus au piége, et d'entendre les discours que tenoit au Capitaine Maure ce Bertholas, leur implacable ennemi.

XIII.

Ni le fils de Boves, ni celui d'Aimon ne purent se contenir à la vue du Mayençois. L'un et l'autre met sa lance en arrêt, l'un et l'autre frappe à-la-fois le traître; l'un lui perce la poitrine et le premier arçon, l'autre lui traverse les deux joues. Puissent tomber tous les méchans, comme Bertholas tomba sous ces terribles coups!

XIV.

A ce signal, et sans attendre le son de la trompette, Marphise s'élance avec Roger. Sa lance en arrêt ne se rompt point, avant d'avoir renversé l'un après l'autre trois ennemis sur la poussiere. Celui qui conduisoit la troupe Payenne, parut à Roger digne de son bras; à l'instant il perdit la vie. Des autres, du même coup, allerent avec lui visiter les sombres bords.

XIII.

Nè di Buovo il figliuol, nè quel d'Amone,
Veduto il Maganzese, indugiar puote.
La lancia in resta l'uno, e l'altro pone,
E l'uno, e l'altro il traditor percuote.
L'un gli passa la pancia, e 'l primo arcione;
E l'altro il viso per mezzo le gote.
Così n'andasser pur tutti i malvagi,
Come a quei colpi n'andò Bertolagi.

XIV.

Marfisa con Ruggiero a questo segno
Si muove, e non aspetta altra trombetta;
Nè prima rompe l'arrestato legno,
Che tre, l'un dopo l'altro, in terra getta.
Dell'asta di Ruggier fu il Pagan degno,
Che guidò gli altri, e uscì di vita in fretta;
E per quella medesima con lui
Uno, ed un altro andò nei Regni bui.

XV.

Di quì nacque un error tra gli assaliti,
Che lor causò lor ultima ruina.
Da un lato i Maganzesi esser traditi
Credeansi dalla squadra Saracina :
Dall' altro i Mori in tal modo feriti,
L' altra schiera chiamavano assassina ;
E tra lor comminciar con fiera clade
A tirare archi, e a menar lance, e spade.

XVI.

Salta ora in questa squadra, ed ora in quella
Ruggiero, e via ne toglie or dieci, or venti.
Altrettanti per man della Donzella
Di quà, e di là ne son scemati, e spenti.
Tanti si veggon gir morti di sella
Quanti ne toccan le spade taglienti,
A cui dan gli elmi, e le corazze loco,
Come nel bosco i secchi legni al foco.

clade (poet) - slaughter

X V.

Cette attaque fit naître parmi ceux qui en étoient l'objet, une erreur qui acheva leur ruine totale. D'un côté, les Mayençois se crurent trahis par les Sarrasins ; de l'autre, les Maures se voyant poussés de la sorte, accusoient l'autre troupe d'assassinat ; de-là, tournant l'un contre l'autre, leurs traits, leurs lances, leurs épées, ils commencerent un carnage affreux.

X V I.

Roger tombe tantôt sur un parti, tantôt sur l'autre ; chemin faisant il en balaye tantôt dix, tantôt vingt. Un pareil nombre de l'un et de l'autre côté est abattu, taillé en pieces par les mains de la guerriere. Autant en atteignent leurs épées tranchantes, autant sont renversés morts aux pieds de leurs chevaux. Les casques, les cuirasses résistent à leurs coups, comme dans une forêt le bois sec résiste à la flamme.

XVII.

S'il vous souvient d'avoir jamais vu, ou si seulement vous avez oui dire comment les abeilles, quand il survient dans leur société quelque différend, s'élevent dans les airs pour faire la guerre : qu'une hirondelle affamée tombe au milieu d'elles, elle en dévore, elle en tue un grand nombre, elle en fait un horrible dégât. Telle est l'image de celui que faisoient Marphise et Roger parmi les deux troupes.

XVIII.

Richardet et son cousin ne changeoient pas ainsi d'allure entre les deux partis. Abandonnant celui des Sarrasins, ils ne s'acharnoient que contre ceux de Mayence. Le frere du Paladin Renaud joignoit beaucoup de force à beaucoup de courage, mais la haine qu'il portoit aux Mayençois, la lui augmentoit encore du double.

XVII.

Se mai d' aver veduto vi ricorda,
O rapportato v' ha fama all' orecchie
Come, allor che 'l collegio si discorda,
E vansi in aria a far guerra le pecchie; bees
Entri fra lor la rondinella ingorda,
E mangi, e uccida, e guastine parecchie,
Dovete immaginar, che similmente
Ruggier fosse, e Marfisa in quella gente.

XVIII.

Non così Ricciardetto, e il suo cugino
Tra le due genti variavan danza,
Perchè lasciando il campo Saracino,
Sol tenean l' occhio all' altro di Maganza.
Il fratel di Rinaldo Paladino
Con molto animo avea molta possanza;
E quivi raddoppiar gliela facea
L' odio, che contra ai Maganzesi avea.

XIX.

Facea parer questa medesma causa
Un leon fiero il bastardo di Buovo,
Che con la spada senza indugio, e pausa
Fende ogn'elmo, o lo schiaccia come un uovo.
E qual persona non saria stata ausa,
Non saria comparita un Ettor nuovo,
Marfisa avendo in compagnia, e Ruggiero;
Ch'eran la scelta, e 'l fior d'ogni guerriero?

XX.

Marfisa tuttavolta combattendo,
Spesso ai compagni gli occhi rivoltava;
E di lor forza paragon vedendo,
Con maraviglia tutti li lodava:
Ma di Ruggier pure il valor stupendo,
E senza pari al Mondo le sembrava;
E talor si credea che fosse Marte
Sceso dal quinto cielo in quella parte.

uso [poet.] - bold, daring

XIX.

La même cause donnoit la férocité d'un lion au fils de Boves, dont l'épée, sans relâche, sans s'arrêter un moment, fendoit les casques, ou les brisoit comme une écaille légere. Eh! qui n'auroit montré de l'audace; qui n'auroit paru un nouvel Hector, ayant à ses côtés Roger et Marphise, l'élite et la fleur des guerriers?

XX.

Tout en combattant, Marphise jettoit souvent les yeux sur ses compagnons. En voyant les preuves qu'ils donnoient de leurs forces, elle les admiroit, et en faisoit l'éloge. Mais sur-tout la valeur de Roger lui paroissoit étonnante et sans égale au monde. Elle étoit quelquefois tentée de croire que c'étoit Mars lui-même, qui, de la cinquieme planete étoit descendu en ce lieu.

XXI.

Elle voyoit avec surprise ces horribles coups, et ne les voyoit jamais tomber en vain. Contre Balizarde, le fer sembloit n'être plus qu'un mince carton, et non un dur métal. Cette épée tailloit les casques, les cuirasses les plus épaisses, pourfendoit un homme jusques sur son cheval, et le divisant en deux parties égales, en envoyoit sur le pré autant d'un côté que de l'autre.

XXII.

Sans s'arrêter, le même coup tuoit le cavalier et le cheval. Il moissonnoit diligemment les têtes de dessus les épaules, et souvent divisoit les bustes au défaut des reins. Quelquefois d'un seul revers il en abattit cinq, et même plus. J'en dirois bien davantage, si je n'avois peur d'ôter toute créance à des vérités qui auroient l'air de mensonges. Il faut au contraire que je me restreigne.

XXI.

Mirava quelle orribili percosse,
Miravale non mai calare in fallo.
Parea che contra Balisarda fosse
Il ferro carta, e non duro metallo.
Gli elmi tagliava, e le corazze grosse,
E gli uomini fendea fin sul cavallo;
E li mandava in parti uguali al prato,
Tanto dall' un, quanto dall' altro lato.

XXII.

Continuando la medesma botta
Uccidea col Signore il cavallo anche.
I capi dalle spalle alzava in frotta,
E spesso i busti dipartia dall' anche:
Cinque, e più a un colpo ne tagliò talotta;
E se non che pur dubito che manche
Credenza al ver, che ha faccia di menzogna,
Di più direi, ma di men dir bisogna.

XXIII.

Il buon Turpin, che sa che dice il vero,
E lascia creder poi quel che all' uom piace,
Narra mirabil cose di Ruggiero,
Che udendole, il direste voi mendace.
Così parea di ghiaccio ogni Guerriero
Contra Marfisa, ed ella ardente face;
E non men di Ruggier gli occhi a se trasse,
Ch' ella di lui l' alto valor mirasse.

XXIV.

E s' ella lui Marte stimato avea,
Stimato egli avria lei forse Bellona,
Se per donna così la conoscea,
Come parea il contrario alla persona.
E forse emulazion tra lor nascea
Per quella gente misera, non buona;
Nella cui carne, e sangue, e nervi, ed ossa
Fan prova chi di loro abbia più possa.

XXIII.

Le bon Turpin qui, bien certain de dire la vérité, laisse croire ensuite aux gens ce que bon leur semble, raconte des choses merveilleuses de Roger. Si vous les entendiez, vous les croiriez des fables. De son côté, Marphise sembloit un tison ardent, et chaque guerrier un morceau de glace. Si elle avoit admiré l'extrême valeur de Roger, elle n'attira pas moins son attention.

XXIV.

Comme elle l'avoit pris pour Mars, il l'auroit prise sans doute pour Bellone, s'il avoit pu reconnoître en elle un sexe différent de celui qu'annonçoit son extérieur. Peut-être en résulta-t-il entr'eux une émulation assez fâcheuse pour cette misérable canaille, dont la chair, le sang, les muscles et les os éprouverent lequel des deux avoit le plus de vigueur.

XXV.

La valeur et le courage des quatre champions suffit pour mettre les deux troupes en déroute. Les armes les plus utiles aux fuyards furent celles qu'ils portoient aux talons. Heureux celui dont le cheval est bon coureur, car il n'est pas ici question de trot ni d'amble! Ceux qui sont démontés, s'apperçoivent alors combien il est triste de faire à pied le métier des armes.

XXVI.

Le butin et le champ de bataille demeurerent aux vainqueurs; il ne resta pas un valet, pas un muletier. Les Maures fuyoient d'un côté, les Mayençois de l'autre; ceux-ci abandonnant les équipages, ceux-là les prisonniers. La joie sur le visage, et plus encore dans le cœur, nos héros firent tomber les liens de Vivien et de Margis. Leurs gens ne furent pas moins empressés à délivrer les mulets, et à mettre leurs charges à terre.

XXV.

Bastò di quattro l' animo, e il valore
A far che un campo, e l' altro andasse rotto.
Non restava arme a chi fuggia migliore
Che quella, che si porta più di sotto.
Beato chi il cavallo ha corridore;
Chè in prezzo non è quivi ambio, nè trotto:
E chi non ha destrier, quivi s' avvede
Quanto il mestier dell' arme è tristo a piède.

XXVI.

Riman la preda, e 'l campo ai vincitori;
Chè non è fante, o mulattier che resti.
Là i Maganzesi, e quà fuggono i Mori;
Quei lasciano i prigion, le some questi.
Furon con lieti visi, e più coi cori
Malagigi, e Viviano a sciogliér presti;
Non fur men diligenti a sciorre i paggi,
E por le some in terra, e i carriaggi.

XXVII.

Oltre una buona quantità d'argento,
Che in diverse vasella era formato,
Ed alcun muliebre vestimento
Di lavoro bellissimo fregiato,
E per stanze reali un paramento
D'oro, e di seta, in Fiandra lavorato,
Ed altre cose ricche in copia grande,
Fiaschi di vin trovar, pane, e vivande.

XXVIII.

Al trar degli elmi tutti vider come
Avea lor dato ajuto una Donzella.
Fu conosciuta all' auree crespe chiome,
Ed alla faccia delicata, e bella.
L'onoran molto, e pregano che 'l nome
Di gloria degno non asconda; ed ella,
Che sempre tra gli amici era cortese,
A dar di se notizia non contese.

XXVII.

Outre une assez grande quantité d'argent formant différentes pieces de vaisselle; des vêtemens de femme ornés de broderies, du travail le plus précieux; un meuble tissu en Flandre, d'or et de soie, fait pour l'appartement d'un Roi; d'autres effets très-riches, en grande abondance, ils y trouverent encore du pain, des flacons de vin, toutes sortes de provisions.

XXVIII.

Quand chacun ôta son casque, nos guerriers virent qu'ils devoient à une jeune fille le secours qu'ils venoient de recevoir. On la reconnut à sa chevelure longue et dorée, à la beauté, à la délicatesse de ses traits. Ils lui firent de grands honneurs, et la prierent de ne pas leur cacher un nom qu'elle rendoit si glorieux. Marphise, toujours pleine de courtoisie avec ceux qui méritoient son amitié, ne refusa pas de les instruire de ce qu'elle étoit.

XXIX.

Ils ne peuvent se lasser de la regarder, en se rappellant ce qu'ils lui ont vu faire pendant le combat. Pour Marphise, elle ne regarde que Roger, ne parle qu'à lui; seul il lui semble digne de son attention, de son estime. Bientôt les valets viennent l'inviter avec ses compagnons, à partager un repas qu'ils ont préparé sur le bord d'une fontaine, défendue par un côteau de l'ardeur du soleil.

XXX.

Cette fontaine étoit l'une des quatre que Merlin avoit construites en France. Revêtue tout autour d'un marbre poli, brillant et plus blanc que le lait, cet Enchanteur y avoit sculpté différentes figures d'un travail exquis. On diroit qu'elles respirent, et il ne leur manque que la voix, pour qu'on les croie animées.

XXIX.

Non si ponno saziar di riguardarla,
Che tal vista l'avean nella battaglia;
Sol mira ella Ruggier, sol con lui parla,
Altri non prezza, altri non par che vaglia.
Vengono i servi intanto ad invitarla
Coi compagni a goder la vettovaglia,
Che apparecchiata avean sopra una fonte,
Che difendea dal raggio estivo un monte.

XXX.

Era una delle fonti di Merlino
Delle quattro di Francia da lui fatte;
D'intorno cinta di bel marmo fino,
Lucido, e terso, e bianco più che latte.
Quivi d'intaglio con lavor divino
Avea Merlino immagini ritratte.
Direste che spiravano, e se prive
Non fossero di voce, ch'eran vive.

XXXI.

Quivi una Bestia uscir della foresta
Parea di crudel vista, odiosa, e brutta,
Che avea le orecchie d' asino, e la testa
Di lupo, e i denti, e per gran fame asciutta;
Branche avea di leon; l' altro, che resta,
Tutto era volpe, e parea scorrer tutta
E Francia, e Italia, e Spagna, ed Inghilterra,
L' Europa, e l' Asia, e alfin tutta la Terra.

XXXII.

Per tutto avea genti ferite, e morte,
La bassa plebe, e i più superbi capi.
Anzi nuocer parea molto più forte
A Re, a Signori, a Princ'pi, a Satrapi.
Pegg'o facea nella Romana Corte,
Chè v' avea uccisi Cardinali, e Papi;
Contaminato avea la bella Sede
Di Pietro, e messo scandal nella Fede.

XXXI.

On y voyoit un monstre qui paroissoit sortir d'une forêt. Son aspect est hideux, cruel et farouche; ses oreilles sont celles d'un âne; sa tête et ses dents avides de carnage, sont d'un loup menaçant; il a les griffes d'un lion, tout le reste d'un renard. Il sembloit parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, toute l'Europe, toute l'Asie, enfin le monde entier.

XXXII.

Par-tout il avoit blessé ou mis à mort et le vulgaire le plus obscur, et les têtes les plus élevées; il sembloit même s'attacher sur-tout aux Rois, aux Princes, aux Grands, aux gens en place. La Cour de Rome avoit encore plus éprouvé ses ravages; il y avoit exterminé les Papes, les Cardinaux, souillé la chaire de Saint-Pierre, et répandu le scandale sur la foi.

XXXIII.

Devant cette bête horrible, tous les murs, tous les remparts semblent tomber au premier effort. Aucune cité ne se défend contre elle; les châteaux, les forteresses s'ouvrent à son aspect. Elle va jusqu'à prétendre aux honneurs divins, et le peuple imbécille s'agenouille devant elle. On diroit qu'elle se vante de tenir en sa puissance la clef des cieux et celle des enfers.

XXXIV.

Plus loin, le front ceint d'un laurier impérial, on voyoit arriver un Chevalier, avec trois jeunes hommes sur le même rang, dont les vêtemens royaux étoient parsemés de lys d'or. Un lion, portant les mêmes enseignes, s'élançoit avec eux contre ce monstre. Leurs noms étoient écrits sur leurs têtes ou sur le bord de leurs ajustemens.

XXXIII.

Par che dinanzi a questa Bestia orrenda
Cada ogni muro, ogni ripar che tocca.
Non si vede città, che si difenda;
Se le apre in contra ogni castello, e rocca.
Par che agli onor divini anco s' estenda,
E sia adorata dalla gente sciocca,
E che le chiavi s' arroghi d' avere
Del Cielo, e dell' Abisso in suo potere.

XXXIV.

Poi si vedea d' imperiale alloro
Cinto le chiome un Cavalier venire
Con tre Giovani a par, che i gigli d' oro
Tessuti avean nel lor real vestire;
E con insegna simile con loro
Parea un leon contra quel Mostro uscire.
Avean lor nomi chi sopra la testa,
E chi nel lembo scritto della vesta.

XXXV.

L' un, che avea fino all' elsa nella pancia
La spada immersa alla maligna Fera,
Francesco primo, avea scritto, di Francia;
Massimiliano d' Austria a par seco era;
E Carlo quinto Imperator, di lancia
Avea passato il Mostro alla gorgiera;
E l' altro, che di stral gli fige il petto,
L' ottavo Enrigo d' Inghilterra è detto.

XXXVI.

Decimo ha quel Leon scritto sul dosso,
Che al brutto Mostro i denti ha negli orecchi,
E tanto l' ha già travagliato, e scosso,
Che vi sono arrivati altri parecchi.
Parea del Mondo ogni timor rimosso;
Ed in emenda degli errori vecchi
Nobil gente accorrea, non però molta,
Onde alla Belva era la vita tolta.

XXXV.

L'un d'eux, qui avoit plongé son épée jusqu'à la garde dans le corps de la cruelle bête, portoit pour inscription, FRANÇOIS PREMIER DE FRANCE. Maximilien d'Autriche étoit à ses côtés. D'un coup de lance, l'Empereur Charles-Quint a traversé la gorge de l'animal; et l'autre, qui d'un de ses traits, lui a percé le flanc, porte le nom d'Henri VIII d'Angleterre.

XXXVI.

Sur le dos du lion, est écrit LÉON X: il tient entre ses dents les oreilles de ce monstre formidable. Il l'a déjà fatigué par de si violentes secousses, qu'il a donné à beaucoup d'autres le tems de venir à son secours. Le monde alors paroissoit délivré de ses craintes. Pour expier leurs anciennes erreurs, quelques grands personnages, mais en petit nombre, accouroient au même lieu où le monstre venoit de perdre la vie.

XXXVII.

Les Chevaliers et Marphise avoient une envie extrême de connoître les vainqueurs de cette bête féroce, qui avoit porté dans tant de contrées le trouble et la désolation. Bien que leurs noms fussent écrits sur le marbre, ils ne les connoissoient pas davantage; ils s'interrogeoient donc l'un l'autre en priant celui qui seroit au fait de cette histoire, de la raconter.

XXXVIII.

Vivien se tournant alors vers Maugis, qui écoutoit sans rien dire: c'est à toi, lui dit-il, à nous éclaircir ces faits, dont il me semble que tu dois être instruit. Qui sont les braves dont les traits, les épées et les lances ont donné la mort à ce terrible animal? Ce, reprit Maugis, n'est point une histoire dont aucun auteur ait encore parlé.

XXXVII.

I Cavalieri stavano, e Marfisa,
Con desiderio di conoscer questi,
Per le cui mani era la Bestia uccisa,
Che fatti avea tanti luoghi atri, e mesti.
Avvenga che la pietra fosse incisa
De' nomi lor, non eran manifesti.
Si pregavan tra lor che, se sapesse
L' istoria alcuno, agli altri la dicesse.

XXXVIII.

Voltò Viviano a Malagigi gli occhi,
Che stava a udire, e non facea lor motto.
A te (disse) narrar l' istoria tocchi,
Ch' esser ne dei, per quel ch' io vegga, dotto.
Chi son costor, che con saette, e stocchi,
E lance a morte han l' Animal condotto?
Rispose Malagigi: non è istoria,
Di che abbia autor fin quì fatta memoria.

XXXIX.

Sappiate che costor, che quì scritto hanno
Nel marmo i nomi, al Mondo mai non furo;
Ma fra settecento anni vi saranno
Con grande onor del Secolo futuro.
Merlino, il savio Incantator Britanno,
Fe far la fonte al tempo del Re Arturo;
E di cose, che al Mondo hanno a venire,
La fe da buoni artefici scolpire.

X L.

Questa Bestia crudele uscì del fondo
Dell' Inferno a quel tempo che fur fatti
Alle campagne i termini, e fu il pondo
Trovato, e la misura, e scritti i patti:
Ma non andò a principio in tutto 'l Mondo:
Di se lasciò molti paesi intatti.
Al tempo nostro in molti lochi sturba;
Ma i popolari offende, e la vil turba.

XXXIX.

Sachez que tous ceux dont les noms sont gravés sur ce marbre, n'ont point encore existé; mais ils honoreront les siècles futurs, lorsque sept cents années se seront écoulées. Merlin, ce sage Enchanteur de la grande Bretagne, fit faire cette fontaine au tems du Roi Artur, et y fit sculpter par les meilleurs ouvriers des événemens qui doivent arriver un jour sur la terre.

XL.

Cette bête cruelle sortit du fond des enfers au tems où l'on fut contraint de séparer ses champs par des limites, d'inventer des poids et des mesures, et d'écrire ses engagemens; mais elle n'envahit pas d'abord toute la terre; plusieurs contrées furent à l'abri de ses fureurs. Elle en désole aujourd'hui un grand nombre; mais elle n'attaque encore que le peuple le moins instruit.

XLI.

Depuis sa naissance jusqu'à notre siècle, elle a toujours fait des progrès, et en fera toujours de plus en plus ; il s'accroîtra sans cesse avec le tems, ce monstre, le plus grand, le plus horrible qui fût jamais. Ce Pithon, que les écrits des anciens nous peignent si affreux, si redoutable, n'égaloit pas la moitié de sa taille, ni sa laideur, ni sa férocité.

XLII.

Il fera de cruels ravages ; il n'y aura point de lieu sur la terre qu'il ne dévaste, qu'il n'infecte de son souffle empesté. Cette sculpture ne vous donne qu'une foible idée des funestes effets de sa rage. Mais enfin, dans la crise la plus violente, et lorsque le monde sera fatigué de crier envain au secours, il en recevra de ces Chevaliers dont nous avons lu les noms, et qui brilleront dans leur siècle d'un éclat pareil à celui de l'escarboucle.

XLI.

Dal suo principio infino al Secol nostro
Sempre è cresciuto, e sempre andrà crescendo,
Sempre crescendo, al lungo andar fia il Mostro
Il maggior che mai fosse, ed il più orrendo.
Quel Piton, che per carte, e per inchiostro
S'ode, che fu sì orribile, e stupendo,
Alla metà di questo non fu tutto
Nè tanto abbominevol, nè sì brutto.

XLII.

Farà strage crudel; nè sarà loco,
Che non guasti, contamini, ed infetti;
E quanto mostra la scultura, è poco
De' suoi nefandi, e abbominosi effetti.
Al Mondo, di gridar mercè già roco,
Questi, dei quali i nomi abbiamo letti,
Che chiari splenderan più che piropo,
Verranno a dare ajuto al maggior uopo.

XLIII.

Alla Fera crudele il più molesto
Non sarà di Francesco il Re de' Franchi;
E ben convien che molti ecceda in questo,
E nessun prima, e pochi n' abbia ai fianchi;
Quando in splendor real, quando nel resto
Di virtù farà molti parer manchi,
Che già parver compiuti; come cede
Tosto ogn' altro splendor che 'l Sol si vede.

XLIV.

L' anno primier del fortunato Regno,
Non ferma ancor ben la corona in fronte,
Passerà l' Alpe, e romperà il disegno
Di chi all' incontro avrà occupato il monte,
Da giusto spinto, e generoso sdegno,
Che vendicate ancor non sieno l' onte,
Che dal furor da paschi, e mandre uscito,
L' esercito di Francia avrà patito.

XLIII.

Nul ne sera si redoutable à ce monstre cruel que FRANÇOIS, le Monarque de France. C'est avec raison qu'il paroît ici au-dessus de beaucoup d'autres, que nul rival ne le précède, et qu'il en a peu même à ses côtés, puisqu'il doit effacer par l'éclat de ses vertus royales et privées la plupart de ceux qui jusques-là paroissoient accomplis, ainsi que toute splendeur s'évanouit devant celle du soleil.

XLIV.

Dès la premiere année de son règne fortuné, avant même que la couronne soit affermie sur sa tête, il forcera les Alpes, et détruira les desseins de ceux qui voudront s'emparer des montagnes pour s'opposer à son passage. Animé d'un noble et juste ressentiment, il vengera ainsi l'outrage fait aux armes Françoises, par des peuples que la fureur aura conduits loin de leurs pâturages et de leurs troupeaux.

XLV.

De-là, suivi de l'élite de ses guerriers, il descendra dans les riches plaines de la Lombardie, et réprimera si bien l'orgueil de ces farouches Helvétiens, qu'ils n'oseront plus élever leurs têtes menaçantes. Puis, au grand déshonneur de Rome, de l'Espagne et des Florentins, ils s'empareront de cette forteresse, qui aura passé pour imprenable jusqu'à lui.

XLVI.

De toutes les armes qui lui faciliteront cette conquête, aucune ne lui sera plus utile que cette honorable épée qui lui aura servi d'abord à percer ce monstre, corrupteur de tous les états. Devant elle tout bataillon doit fuir, ou être renversé. Ni fossé, ni rempart, ni muraille épaisse ne pourront mettre aucune place à l'abri de ses coups.

X L V.

E quindi scenderà nel ricco piano
Di Lombardia, col fior di Francia intorno;
E sì l'Elvezio spezzerà, che in vano
Farà mai più pensier d' alzare il corno.
Con grande e della Chiesa, e dell' Ispano
Campo, e del Fiorentin vergogna, e scorno,
Espugnerà il Castel, che prima stato
Sarà non espugnabile stimato.

X L V I.

Sopra ogn' altr' arme ad espugnarlo, molto
Più gli varrà quella onorata spada,
Con la qual prima avrà di vita tolto
Il Mostro, corruttor d' ogni contrada.
Convien che innanzi a quella sia rivolto
In fuga ogni stendardo, o a terra vada;
Nè fossa, nè ripar, nè grosse mura
Possan da lei tener Città sicura.

XLVII.

Questo Principe avrà quanta eccellenza
Aver felice Imperator mai debbia.
L'animo del gran Cesar, la prudenza
Di chi mostrolla a Trasimeno, e a Trebbia,
Con la fortuna d'Alessandro, senza
Cui saria fumo ogni disegno, e nebbia.
Sarà sì liberal, ch'io lo contemplo
Quì non aver nè paragon, nè esempio.

XLVIII.

Così diceva Malagigi; e messe
Desire ai Cavalier d'aver contezza
Del nome d'alcun altro, che uccidesse
L'infernal Bestia, uccider gli altri avvezza.
Quivi un Bernardo tra' primi si lesse,
Che Merlin molto nel suo scritto apprezza.
Fia nota per costui, dicea, Bibiena
Quanto Fiorenza sua vicina, e Siena.

XLVII.

Ce Prince aura toutes les perfections que doit avoir un Général pour être heureux. Au courage du grand César, à la prudence que le Héros Carthaginois fit voir à Cannes et à Trasimene, il joindra la fortune d'Alexandre, sans laquelle tous les projets se dissipent comme la fumée et le brouillard. Il sera d'ailleurs si magnifique, que je ne lui vois en ce point ni imitateur ni modèle.

XLVIII.

Ainsi parloit Maugis : il inspira aux Chevaliers le desir de connoître les noms de quelques-uns de ceux qui l'aiderent à détruire ce monstre infernal, destructeur de tout ce qui l'environne. On lut, entr'autres noms, celui de Bernard, fort vanté dans l'inscription de Merlin. C'est par lui, marquoit-elle, que la ville de Bibiena deviendra aussi fameuse que Sienne, et que Florence, sa voisine.

XLIX.

Mais nul ne se présente avant Sigismond de Gonzage, Jean Salviati, Louis d'Aragon, chacun d'eux implacable ennemi du monstre. On y voit un François de Gonzague et son fils Frédéric, qui n'abandonne point ses traces. Son beau-frere et son gendre sont auprès de lui; l'un est Duc d'Urbin, et l'autre de Ferrare.

L.

Guidobalde, le fils de l'un d'eux, ne veut céder le pas ni à son pere, ni à d'autres. Ottobon de Fiesque et Sinibalde, courent contre la bête avec la même ardeur. Louis de Gazole lui a percé le col d'une flêche fumante encore. Phœbus lui en fit présent, ainsi que de l'arc, lorsque Mars lui-même lui ceignit son épée.

XLIX.

Non mette piede innanzi ivi persona
A Gismondo, a Giovanni, a Ludovico;
Un Gonzaga, un Salviati, un d' Aragona,
Ciascuno al brutto Mostro aspro nemico.
V' è Francesco Gonzaga, nè abbandona
Le sue vestigie il figlio Federico;
Ed ha il cognato, e il genero vicino,
Quel di Ferrara, e quel Duca d' Urbino.

L.

Dell' un di questi il figlio Guidobaldo
Non vuol che 'l padre, o ch' altri a dietro il metta.
Con Ottobon dal Flisco, Sinibaldo
Caccia la Fera, e van di pari in fretta.
Luigi da Gazolo il ferro caldo
Fatto nel collo le ha d' una saetta,
Che con l' arco gli diè Febo, quando anco
Marte la spada sua gli mise al fianco.

L I.

Duo Ercoli, duo Ippoliti da Este,
Un altro Ercole, un altro Ippolito anco
Da Gonzaga, e de' Medici, le peste
Seguon del Mostro, e l' han cacciando stanco;
Nè Giuliano al figliuol, nè par che reste
Ferrante al fratel dietro; nè che manco
Andrea Doria sia pronto; nè che lassi
Francesco Sforza, ch' ivi uomo lo passi.

L I I.

Del generoso, illustre, e chiaro sangue
D' Avalo vi son due, che han per insegna
Lo scoglio, che dal capo ai piedi d' angue
Par che l' empio Tifeo sotto si tegna.
Non è di questi duo per fare esangue
L' orribil Mostro chi più innanzi vegna,
L' uno Francesco di Pescara invitto,
L' altro Alfonso del Vasto ai piedi ha scritto.

L I.

Deux Hercules et deux Hyppolites de la maison d'Este, un autre Herculé et un autre Hyppolite de celles de Gonzague et de Médicis, suivent les traces du monstre, et l'ont déjà réduit aux abois Julien ne se laisse pas surpasser par son fils, ni Ferdinand par son frere. André Doria n'est pas moins prompt, et François Sforce n'abandonne la primauté à personne.

L I I.

Là sont deux Héros de la noble, de l'illustre et généreuse maison d'Avalos. Ils portent pour enseigne un rocher, sous lequel l'impie Typhée paroît écrasé depuis la tête jusqu'à ses pieds de dragon. Nul ne s'avance de plus près pour verser le sang du monstre jusqu'à la derniere goutte. On lit sous les pieds de l'un : l'invincible François de Pescaire, et de l'autre, Alphonse du Gast.

L I I I.

Mais où ai-je abandonné Gonsalve Ferdinand, l'honneur de l'Espagne, et si digne des éloges qu'il reçut de Maugis! Peu de Héros parmi cette troupe méritent de lui être comparés. Guillaume de Monferrat étoit au nombre des destructeurs du monstre, mais ce nombre est bien peu de chose en comparaison de ceux que cet horrible animal a mis à mort, ou au moins blessés.

L I V.

C'est ainsi qu'après leur repas, couchés sur de riches tapis au bord d'une fontaine ombragée d'arbrisseaux, nos Chevaliers laissoient passer la chaleur du jour, et animoient leurs amusemens innocens par le plus agréable entretien. Vivien et Maugis, pour la sûreté des autres, s'étoient couverts de leurs armes; lorsqu'ils apperçurent une dame qui n'étoit point accompagnée, et qui accouroit à eux avec empressement.

LIII.

Ma Consalvo Ferrante ove ho lasciato,
L'Ispano onor, che in tanto pregio v' era,
Che fu da Malagigi sì lodato,
Che pochi il pareggiar di quella schiera?
Guglielmo si vedea di Monferrato
Fra quei, che morta avean la brutta Fera;
Ed eran pochi, verso gl' infiniti
Ch' ella v' avea, chi morti, e chi feriti.

LIV.

In giuochi onesti, e parlamenti lieti
Dopo mangiar spesero il caldo giorno,
Corcati su finissimi tappeti
Tra gli arbuscelli, ond' era il rivo adorno.
Malagigi, e Vivian, perchè quieti
Più fosser gli altri, tenean l' arme intorno,
Quando una Donna senza compagnía
Vider che verso lor ratto venía.

L V.

Questa era quella Ippalca, e cui fu tolto
Frontino, il buon destrier; da Rodomonte.
L' avea il dì innanzi ella seguito molto,
Pregandolo ora, ora dicendogli onte;
Ma non giovando, avea il cammin rivolto
Per ritrovar Ruggiero in Agrismonte.
Tra via le fu (non so già come) detto;
Che quivi il troverìa con Ricciardetto.

L V I.

E perchè il luogo ben sapea (chè v' era
Stata altre volte) se ne venne al dritto
Alla fontana; ed in quella maniera
Ve lo trovò, ch' io v' ho di sopra scritto.
Ma, come buona, e cauta messaggiera.
Che sa meglio eseguir che non l' è ditto,
Quando vide il fratel di Bradamante,
Non conoscer Ruggier fece sembiante.

L V.

C'étoit cette Hyppalque à qui le bon cheval Frontin avoit été enlevé par Rodomont. Elle l'avoit suivi long-temps la veille, tantôt le suppliant, tantôt lui disant des injures; mais comme rien ne lui réussissoit, elle étoit revenue sur ses pas pour trouver Roger à Aigremont. Elle avoit appris en chemin (je ne sais plus comment) qu'elle pourroit le voir en ce lieu avec le frere de sa maîtresse.

L V I.

Et comme elle connoissoit très-bien le pays, pour y avoir été autrefois, elle s'en vint tout droit à la fontaine, et l'y rencontra en effet dans la situation que je viens de vous dépeindre. Mais, en messagere adroite et spirituelle, qui exécute mieux que ce qui lui est prescrit, dès qu'elle apperçut le frere de Bradamante, elle n'eut pas l'air de connoître Roger.

LVII.

Elle se tourna donc vers Richardet, comme si c'étoit à lui qu'elle eût voulu s'adresser; celui-ci, qui la reconnut, vint à sa rencontre, et lui demanda où elle alloit. Hyppalque, les yeux encore rouges des pleurs qu'elle avoit versés, répondit en sanglottant, mais d'une voix forte, afin que ses paroles fussent bien entendues par Roger, qui étoit près de lui :

LVIII.

Je menois par la bride, dit-elle, ainsi que votre sœur me l'avoit ordonné, un très-beau cheval, bon par excellence, qu'elle aime infiniment, et qu'elle appelle Frontin. Je l'avois déjà conduit plus de trente milles du côté de Marseille, où elle doit se rendre sous peu de jours, et où elle m'a dit de l'attendre jusqu'à son arrivée.

LVII.

A Ricciardetto tutta rivoltosse,
Si come drittamente a lui venisse;
E quel, che la conobbe, se le mosse
Incontra, e domandò dove ne gisse.
Ella, che ancora avea le luci rosse
Del pianger lungo, sospirando disse;
(Ma disse forte, acciò che fosse espresso
A Ruggiero il suo dir, che gli era presso.)

LVIII.

Mi traea dietro (disse) per la briglia,
Come imposto mi avea la tua sorella,
Un bel cavallo, e buono a maraviglia,
Ch' ella molto ama, e che Frontino appella.
E l' avea tratto più di trenta miglia
Verso Marsilia, ove venir deve ella
Fra pochi giorni, e dove ella mi disse
Ch' io l' aspettassi, fin che vi venisse.

L I X.

Era sì baldanzoso il creder mio,
Ch' io non stimava alcun di cor sì saldo,
Che me l' avesse a tor, dicendog i io,
Ch' era della sorella di Rinaldo:
Ma vano il mio disegno jer m' uscío,
Chè me lo tolse un Saracin ribaldo;
Nè per udir di chi Frontino fusse,
A volermelo rendere s' indusse.

L X.

Tutt' jeri, ed oggi l' ho pregato; e quando
Ho visto uscir preghi, e minacce in vano,
Maledicendol mo'to, e bestemmiando,
L' ho lasciato di quì poco lontano;
Dove il cavallo, e se molto affannando
S' ajuta quanto può con l' arme in mano
Contra un Guerrier, ch' in tal travaglio il mette,
Che spero che abbia a far le mie vendette.

LIX.

J'avois la présomption de croire que personne n'auroit l'audace de me l'enlever; lorsque je lui disois qu'il appartenoit à la sœur de Renaud. Mais mon attente fut bien trompée; un Sarrasin brutal me l'enleva hier. J'eus beau lui dire à qui Frontin appartenoit, rien ne put le déterminer à me le rendre.

LX.

Hier tout le jour, aujourd'hui même, j'ai tâché de le fléchir par mes prieres; voyant qu'elles étoient aussi inutiles que mes menaces, je l'ai chargé d'injures et d'imprécations, et l'ai laissé près d'ici dans un lieu où il fatigue cruellement, et le cheval et lui-même, en se défendant comme il peut, les armes à la main, contre un guerrier qui le serre de si près, qu'il aura bientôt, j'espere, accompli ma vengeance.

LXI.

A ce discours, qu'à peine il entend jusqu'à la fin, Roger saute debout, se tourne vers Richardet, et comme un don, comme une faveur, comme le prix du service qu'il lui a rendu, lui demande, en redoublant d'instances, de le laisser aller seul avec cette demoiselle, jusqu'au lieu où étoit ce Sarrasin qui lui avoit dérobé ce bon cheval.

LXII.

Richardet, quoiqu'il lui parût peu honnête de céder à un autre une entreprise qui devoit ne regarder que lui, se rendit néanmoins aux desirs de Roger. Ce Chevalier prit donc congé de ses compagnons, et partit avec Hyppalque, laissant les autres non-seulement dans la surprise, mais dans l'extase de son excès de valeur.

L X I.

Ruggiero a quel parlar salito in piede,
Che avea potuto appena il tutto udire,
Si volta a Ricciardetto, e per mercede,
E premio, e guiderdon del ben servire
(Preghi aggiungendo senza fin) gli chiede;
Che con la Donna solo il lasci gire
Tanto che 'l Saracin gli sia mostrato,
Che a lei di mano ha il buon destrier levato.

L X I I.

A Ricciardetto, ancor che discortese
Il concedere altrui troppo paresse
Di terminar le a se debite imprese,
Al voler di Ruggier pur si rimesse.
E quel licenza dai compagni prese,
E con Ippalca a ritornar si messe;
Lasciando a quei, che rimanean, stupore;
Non maraviglia pur del suo valore.

L X I I I.

Poi che dagli altri allontanato alquanto
Ippalca l' ebbe, gli narrò che ad esso
Era mandata da colei, che tanto
Avea nel core il suo valore impresso:
E senza finger più, seguitò quánto
La sua Donna al partir le avea commesso,
E che se dianzi avèa altrimente detto,
Per la presenza fu di Ricciardetto.

L X I V.

Disse che chi le avea tolto il destriero,
Ancor detto le avea con molto orgoglio:
Perchè so che 'l cavallo è di Ruggiero,
Più volentier per questo te lo toglio.
S' egli di racquistarlo avrà pensiero,
Fagli saper che ascender non gli voglio,
Ch' io son quel Rodomonte, il cui valore
Mostra per tutto il Mondo il suo splendore.

LXIII.

Quand ils en furent à quelque distance, Hyppalque lui raconta qu'elle lui avoit été envoyée par celle sur qui ses qualités ont fait une si profonde impression ; elle lui expose alors sans réserve tout ce dont sa maîtresse l'avoit chargée, et lui fait observer que, si d'abord elle avoit parlé autrement, elle y avoit été obligée par la présence de Richardet.

LXIV.

Elle lui dit que celui qui lui avoit ravi le cheval, avoit ajouté ces mots avec beaucoup d'orgueil : c'est parce que je sais qu'il appartient à Roger que je te l'enleve avec plus de plaisir. S'il veut en faire de nouveau la conquête, fais-lui savoir que je ne prétends pas le lui cacher ; que je suis ce Rodomont qui remplit l'univers de sa valeur éclatante.

L X V.

A ce récit, la colere qui enflammoit le cœur de Roger parut sur son visage. D'abord il aimoit beaucoup Frontin; venant de la part d'où il venoit, il lui étoit plus cher encore; il lui semble d'ailleurs qu'il a été pris dans le dessein de l'outrager. Il voit qu'il se couvrira de honte et d'ignominie, s'il ne se hâte de le reprendre à Rodomont, et d'en tirer une juste vengeance.

L X V I.

La demoiselle sert de guide à Roger, et ne s'arrête point, tant elle desire de le mettre aux mains avec son ennemi. Elle arrive à un endroit où le chemin se partage en deux; l'un monte sur un côteau, l'autre descend vers une vallée, et tous deux aboutissent à la plaine où elle a laissé Rodomont. Le chemin du côteau est plus court, mais raboteux; celui de la vallée est beaucoup plus long, mais il est doux et facile.

LXV.

Ascoltando Ruggier mostra nel volto
Di quanto sdegno acceso il cor gli sia,
Sì, perchè caro avria Frontino molto,
Sì, perchè venía il dono, onde venía,
Sì, perchè in suo dispregio gli par tolto.
Vede che biasmo, e disonor gli fia,
Se torlo a Rodomonte non s' affretta,
E sopra lui non fa degna vendetta.

LXVI.

La Donna Ruggier guida, e non soggiorna,
Che por lo brama col Pagano a fronte;
E giunge ove la strada fa due corna,
L' un va giu al piano, e l' altro va su al monte.
E questo, e quel nella vallea ritorna,
Dov' ella avea lasciato Rodomonte.
Aspra, ma breve era la via del colle,
L' altra più lunga assai, ma piana, e molle.

L X V I I.

Il desiderio, che conduce Ippalca
D' aver Frontino, e vendicar l' oltraggio,
Fa che 'l sentier della montagna calca,
Onde molto più corto era il viaggio.
Per l' altra intanto il Re d' Algier cavalca
Coi Tartaro, e con gli altri, che detto haggio
E giù nel pian la via più facil tiene,
Nè con Ruggiero ad incontrar si viene.

L X V I I I.

Già son le lor querele differite
Fin che soccorso ad Agramante sia,
(Questo sapete) ed han d' ogni lor lite
La cagion, Doralice in compagnía.
Ora il successo dell' istoria udite;
Alla fontana è la lor dritta via,
Ove Aldigier, Marfisa, e Ricciardetto,
Malagigi, e Vivian stanno a diletto.

LXVII.

Le vif desir qui anime Hyppalque de voir venger son outrage, et de ravoir Frontin, lui fait préférer le chemin de la montagne qui rendoit son voyage beaucoup plus court. Cependant le Roi d'Alger, celui de Tartarie, et les autres que je vous ai nommés, chevauchoient du côté de la plaine par le chemin le plus facile, de sorte que Roger ne put les rencontrer.

LXVIII.

Déjà leur querelle est suspendue jusqu'à ce qu'ils aient secouru Agramant. Vous vous rappeilez leur convention, et que Doralice, la cause de leurs debats, les accompagne : écoutez donc maintenant la suite de l'histoire. Leur chemin les conduit tout droit à la fontaine, où Aldigier, Marphise et Richardet, où Maugis et Vivien se reposent à leur aise.

LXIX.

A la priere de ses compagnons, Marphise avoit pris des habits, des ajustemens de femme parmi ceux dont le traître de Mayence avoit voulu faire un présent à Lanfuse; et quoiqu'il fût bien rare de la trouver sans sa cuirasse et sans ses autres armes, elle les avoit pourtant quittées ce jour-là, et pour leur complaire, avoit consenti à se montrer à eux avec les habits de son sexe.

LXX.

Le Tartare, sitôt qu'il apperçut Marphise, persuadé de l'obtenir facilement par les armes, se met en tête d'en faire une sorte d'échange contre Doralice, et de la donner à Rodomont en forme de dédommagement; comme si l'amour se traitoit de telle sorte, qu'un amant pût ainsi changer ou trafiquer sa dame; comme si l'on s'affligeoit à tort de la perte de son amante, dès l'instant qu'on en obtient une autre.

LXIX.

Marfisa a' prieghi de' compagni avea
Veste da donna, ed ornamenti presi,
Di quelli, che a Lanfusa si credea
Mandare il traditor de' Maganzesi;
E benchè veder raro si solea
Senza l' usbergo, e gli altri buoni arnesi,
Pur quel dì se li trasse, e come donna,
A' prieghi lor lasciò vedersi in gonna.

LXX.

Tosto che vede il Tartaro Marfisa,
Per la credenza che ha di guadagnarla,
In ricompensa, e in cambio ugual s' avvisa
Di Doralice, a Rodomonte darla;
Sì come Amor si regga a questa guisa,
Che vender la sua Donna, o permutarla
Possa l' amante; nè a ragion s' attristi,
Se quando una ne perde, una ne acquisti.

L X X I.

Per dunque provvedergli di donzella,
Acciò per se quest' altra si ritegna,
Marfisa, che gli par leggiadra e bella,
E d' ogni Cavalier femmina degna,
Come abbia ad aver questa, come quella
Subito cara, a lui donar disegna;
E tutti i Cavalier, che con lei vede,
A giostra seco, ed a battaglia chiede.

L X X I I.

Malagigi, e Vivian, che l' arme aveano
Come per guardia, e sicurtà del resto,
Si mossero dal luogo, ove sedeano,
L' un come l' altro alla battaglia presto,
Perchè giostrar con ambedue credeano.
Ma l' African, che non venia per questo,
Non ne fe segno, o movimento alcuno,
Sì che la giostra restò lor contra uno.

LXXI.

Voulant donc le pourvoir de maîtresse afin de conserver la sienne, il forme le dessein de lui donner Marphise, qui lui paroît belle, charmante, digne des soins de tout chevalier. Il ne doute pas que Rodomont ne s'enflamme aussi-tôt pour elle, tout autant que pour celle qu'il perdoit. En conséquence, il propose la joûte et le combat à tous les chevaliers qui l'accompagnent.

LXXII.

Maugis et Vivien, qui étoient armés comme pour veiller à la sûreté des autres, se levent sur-le-champ, également prêts à combattre, et parce qu'ils croyoient avoir affaire aux deux Chevaliers. Mais l'Africain, qui ne venoit pas à cette intention, ne fit aucun mouvement pour aller à leur rencontre, de sorte que les deux freres n'eurent à joûter que contre un seul.

LXXIII.

Vivien est le premier. Il s'avance avec courage, et dans sa course abaisse une forte lance. Le Roi Payen, si fameux par ses exploits, accourt de son côté avec plus de vigueur encore. L'un et l'autre adresse son coup à l'endroit d'où il attend le plus puissant effet; mais c'est vainement que Vivien atteint le Sarrasin à la visiere; loin qu'il l'abatte, il ne le fait seulement pas plier.

LXXIV.

Mandricard, dont la lance étoit plus solide, brise comme un verre l'écu de Vivien, le jette hors de selle sur la pelouse, et le fait tomber au sein des fleurs et du gazon. Bientôt Maugis se présente, avec l'espoir de venger soudain son frere; mais il se hâte si fort de tomber après lui, qu'il est plutôt son compagnon que son vengeur.

LXXIII.

Viviano è il primo, e con gran cor si move,
E nel venire abbassa un' asta grossa:
E il Re Pagan dalle famose prove
Dall' altra parte vien con maggior possa.
Drizza l' uno e l' altro, e segna dove
Crede meglio fermar l' aspra percossa.
Viviano indarno all' elmo il Pagan fere,
Che non lo fa piegar, non che cadere.

LXXIV.

Il Re Pagan, che avea più l' asta dura,
Fe lo scudo a Vivian parer di ghiaccio;
E fuor di sella in mezzo alla verdura,
All' erbe, e ai fiori il fe cadere in braccio.
Vien Malagigi, e ponsi in avventura
Di vendicare il suo fratello avaccio;
Ma poi d' andargli appresso ebbe tal fretta,
Che gli fe compagnia più che vendetta.

LXXV.

L' altro fratel fu prima del cugino
Con l' arme indosso, e sul destrier salito;
E disfidato contra il Saracino
Venne a scontrarlo a tutta briglia ardito.
Risonò il colpo in mezzo all' elmo fino
Di quel Pagan sotto la vista un dito.
Volò al ciel l' asta, in quattro tronchi rotta;
Ma non mosse il Pagan per quella botta.

LXXVI.

Il Pagan ferì lui dal lato manco;
E perchè il colpo fu con troppa forza,
Poco lo scudo, e la corazza manco
Gli valse, che s' aprir come una scorza.
Passò il ferro crudel l' omero bianco:
Piegò Aldigier ferito a poggia, e ad orza;
Tra fiori, ed erbe alfin si vide avvolto,
Rosso su l' arme, e pallido nel volto.

LXXV.

Aldigier, l'autre frere, fut plutôt armé que son cousin, plutôt monté sur son cheval. Plein d'audace, et défiant le Sarrasin, il court à toute bride à sa rencontre. Le coup retentit sur l'excellent casque de Mandricard, un doigt au-dessous de la visiere; la lance vole au ciel en quatre éclats, mais le payen n'est pas ébranlé de cette atteinte.

LXXVI.

Le Tartare le frappe du côté gauche, et le coup est si vigoureux, que ni son écu, ni moins encore sa cuirasse ne le garantissent; ils s'ouvrent comme une écorce légere, et le fer cruel lui traverse l'épaule. Aldigier, blessé, chancelle à droite et à gauche, et tombe enfin au milieu des fleurs et de la verdure: ses armes sont colorées, et son visage a perdu ses couleurs.

LXXVII.

Richardet le suit de près : il s'avance fièrement, et met en arrêt une lance si pesante, qu'il fait bien voir, comme il l'a montré souvent, qu'il est digne du titre de Paladin de France. Il en eut donné même une preuve éclatante au Payen, s'il eût combattu avec des armes égales; mais son cheval s'étant abattu sous lui, il fut renversé sans qu'il y eût de sa faute.

LXXVIII.

Comme aucun autre chevalier ne se présentoit pour faire tête au Payen à la joûte, il crut bien avoir conquis la dame qu'il regardoit, comme en étant le prix; il va donc la trouver auprès de la fontaine, et lui dit : Demoiselle, vous êtes à moi, si personne ne se présente plus pour vous. Vous ne pouvez vous en défendre ni vous y refuser, car telles sont les loix de la chevalerie.

LXXVII.

Con molto ardir vien Ricciardetto appresso;
E nel venire arresta sì gran lancia,
Che mostra ben, come ha mostrato spesso,
Che degnamente è Paladin di Francia;
Ed al Pagan ne facea segno espresso,
Se fosse stato pari alla bilancia;
Ma sozzopra n' andò; perchè il cavallo
Gli cadde addosso, e non già per suo fallo.

LXXVIII.

Poi che altro Cavalier non si dimostra;
Che al Pagan per giostrar volti la fronte,
Pensa aver guadagnato della giostra
La Donna; e venne a lei presso alla fonte,
E disse: damigella, siete nostra,
S' altri non è per voi, che in sella monte.
Nol potete negar, nè farne scusa,
Chè di ragion di guerra così s' usa.

LXXIX.

Marfisa alzando con un viso altiera
La faccia, disse: il tuo parer molto erra,
Io ti concedo che diresti il vero,
Ch' io sarei tua per la ragion di guerra,
Quando mio Signor fosse, o Cavaliero
Alcun di questi che hai gittato in terra.
Io sua non son, nè d' altri son che mia:
Dunque me tolga a me chi me desia.

LXXX.

So scudo, e lancia adoperare anch' io,
E più d' un Cavaliero in terra ho posto.
Datemi l' arme (disse) e il destrier mio
Agli scudier, che l' ubbidiron tosto.
Trasse la gonna; ed in farsetto uscio,
E le belle fattezze, e il ben disposto
Corpo mostrò, che in ciascuna sua parte,
Fuor che nel viso, assimigliava a Marte.

LXXIX.

Marphise, levant avec dédain sa tête altiere : tu te trompes fort, lui dit-elle, dans tes projets. Je conviens qu'en effet je t'appartiendrois par les droits de la guerre, si l'un de ceux que tu viens d'abattre étoit mon Seigneur ou mon Chevalier; mais je ne dépends pas d'eux, je n'appartiens qu'à moi : il faut donc que quiconque veut m'obtenir triomphe de moi-même.

LXXX.

Je sais aussi porter un écu, manier une lance, et j'ai fait mordre la poussiere à plus d'un Chevalier. Qu'on me donne mes armes et mon cheval, cria-t-elle à ses écuyers, qui lui obéirent sur l'heure. Soudain elle ôte sa robe, reste en simple juste, et laisse voir ainsi les graces de sa taille, et l'élégante proportion de son beau corps : tout en elle ressemble au Dieu Mars, excepté son visage.

LXXXI.

Couverte de ses armes, elle ceint son épée, et d'un saut léger monte sur son palefroi. Trois fois elle le pousse deçà, delà; trois fois elle le fait caracoler à droite, à gauche; et défiant le Sarrasin, elle met en arrêt sa forte lance, et commence le combat. Telle dans les champs Troyens devoit être Penthésilée, marchant contre Achille le Thessalien.

LXXXII.

Dans cette superbe course, les lances se brisent comme du verre jusqu'à la poignée, et les deux champions ne paroissent pas plier seulement d'un doigt. Marphise, curieuse de s'assurer si en combattant de plus près, elle n'auroit pas contre le fier Payen plus d'avantages, revient sur lui l'épée à la main.

LXXXI.

Poi che fu armata, la spada si cinse,
E sul destrier montò d'un leggier salto;
E quà, e là tre volte, e più lo spinse;
E quinci, e quindi fe girare in alto;
E poi sfidando il Saracino, strinse
La grossa lancia, e cominciò l' assalto.
Tal nel campo Trojan Pentesilea
Contra il Tessalo Achille esser dovea.

LXXXII.

Le lance infino al calce si fiaccaro,
A quel superbo scontro, come vetro;
Nè però chi le corsero piegaro,
Che si notasse, un dito solo a dietro.
Marfisa, che volea conoscer chiaro,
Se a più stretta battaglia simil metro
Le servirebbe contra il fier Pagano,
Se gli rivolse con la spada in mano.

LXXXIII.

Bestemmiò il Cielo, e gli elementi il crudo
Pagan, poi che restar la vide in sella.
Ella, che gli pensò romper lo scudo,
Non men sdegnosa contra il ciel favella.
Già l'uno, e l'altro ha in mano il ferro nudo,
E su le fatal arme si martella:
L' arme fatali han parimente intorno,
Che mai non bisognar più di quel giorno.

LXXXIV.

Sì buona è quella piastra, e quella maglia,
Che spada, o lancia non le taglia, o fora;
Sì che potea seguir l' aspra battaglia
Tutto quel giorno, e l'altro appresso ancora;
Ma Rodomonte in mezzo lor si scaglia,
E riprende il rival della dimora,
Dicendo: se battaglia pur far vuoi,
Finiam la cominciata oggi fra noi.

LXXXIII.

Le Sarrasin féroce, en la voyant rester en selle, maudit le ciel et les élémens. La guerriere, qui croyoit avoir rompu l'écu de Mandricard, ne vomit pas moins de blasphêmes. Déjà l'un et l'autre a l'épée nue à la main, et frappe à coups redoublés sur leurs armes enchantées. Elles sont enchantées également les armes qui les couvrent, et n'eurent jamais besoin de l'être autant que ce jour-là.

LXXXIV.

Les mailles qui forment leurs plastrons sont de si bonne trempe, que ni la lance ni l'épée ne peut les tailler ou les percer. Un tel combat pouvoit durer tout le jour, et le jour suivant encore, mais Rodomont se jette au milieu d'eux, et reprochant à son rival les retards dont il est cause: si tu as tant d'envie de te battre, lui dit-il, finissons plutôt le combat que nous avons commencé.

LXXXV.

Nous n'avons fait trêve, comme tu sais, qu'à condition d'aller secourir notre armée. Nous ne devons pas, avant de l'avoir fait, entreprendre de joûte ni de combat. Se tournant ensuite respectueusement vers Marphise, il lui expose l'objet du message, et lui raconte qu'Agramant l'avoit envoyé pour implorer leur secours.

LXXXVI.

Il la prie non-seulement de consentir à abandonner ou à suspendre ce combat, mais même de se joindre à eux pour secourir le fils du Roi Trojan; lui persuadant que par ce moyen elle seroit plus sûre de faire voler jusqu'aux cieux l'éclat de sa gloire, qu'en suivant une querelle de si peu d'importance, qui ne servoit qu'à retarder un si noble dessein.

LXXXV.

Facemmo (come sai) tregua con patto
Di dar soccorso alla milizia nostra.
Non dobbiam, prima che sia questo fatto,
Incominciare altra battaglia, o giostra.
Indi a Marfisa riverente in atto
Si volta, e quel messagio le dimostra;
E le racconta come era venuto
A chieder lor per Agramante ajuto.

LXXXVI.

La prega poi, che le piaccia, non solo
Lasciar quella battaglia, o differire,
Ma che voglia in ajuto del figliuolo
Del Re Trojan con esso lor venire;
Onde la fama sua con maggior volo
Potrà far meglio infino al ciel salire
Che per querela di poco momento,
Dando a tanto disegno impedimento.

LXXXVII.

Marfisa, che fu sempre disiosa
Di provar quei di Carlo a spada, e a lancia,
Nè l' avea indotta a venire altra cosa
Di sì lontana regione in Francia,
Se non per esser certa, se famosa
Lor nominanza era per vero, o ciancia,
Tosto d' andar con lor partito prese
Che d' Agramante il gran bisogno intese.

LXXXVIII.

Ruggiero in questo mezzo avea seguito
Indarno Ippalca per la via del monte,
E trovò, giunto al loco, che partito
Per altra via se n' era Rodomonte;
E pensando che lungi non era ito,
E che 'l sentier tenea dritto alla fonte,
Trottando in fretta dietro gli venía
Per l' orme, ch' eran fresche in su la via.

LXXXVII.

Marphise avoit toujours été curieuse d'éprouver à la lance et à l'épée les Paladins de Charles ; elle n'avoit même eu d'autre but en venant en France de pays si lointains, que de s'assurer s'ils devoient une renommée si fameuse à l'exagération ou à la vérité. Dès qu'elle apprit la détresse où se trouvoit Agramant, elle prit sur-le-champ le parti de voler avec les autres à sa défense.

LXXXVIII.

Cependant Roger avoit suivi vainement Hippalque par la route de la montagne. Arrivé au lieu du combat, il trouva que Rodomont en étoit parti par un autre chemin. Mais pensant bien qu'il ne pouvoit être loin encore, et qu'il avoit pris le sentier qui conduisoit droit à la fontaine, il se hâta de le suivre d'après les traces fraîchement imprimées sur la route.

LXXXIX.

Il jugea à propos qu'Hyppalque reprît le chemin de Montauban, qui n'étoit qu'à une journée de distance; la ramener à la fontaine, eût été trop l'en éloigner. Il lui dit d'être sans inquiétude sur Frontin, qu'il étoit bien sûr de ravoir, et qu'il sauroit bien lui en apprendre des nouvelles à Montauban, ou par-tout où elle se trouveroit.

XC.

Il lui donna la lettre qu'il avoit écrite à Aigremont, et qu'il avoit mise dans son sein; il lui dit en outre mille choses aimables pour Bradamante, et la pria de le justifier pleinement. Hyppalque retint le tout dans sa mémoire, lui fit ses adieux, et tourna son palefroi. Cette fidèle messagere fit tant de diligence, qu'elle arriva le soir même à Montauban.

LXXXIX.

Volle che Ippalca a Montalban pigliasse
La via, che una giornata era vicino;
Perchè, se alla fontana ritornasse,
Si torria troppo dal dritto cammino;
E disse a lei che già non dubitasse,
Che non s' avesse a ricovrar Frontino.
Ben le farebbe a Montalbano, o dove
Ella si trovi, udir tosto le nove.

XC.

E le diede la lettera, che scrisse
In Agrismonte, e che si portò in seno;
E molte cose a bocca anco le disse,
E la pregò che l' escusasse appieno.
Nella memoria Ippalca il tutto fisse,
Prese licenza, e voltò il palafreno;
E non cessò la buona messaggiera,
Che in Montalban si ritrovò la sera.

X C I.

Seguia Ruggiero in fretta il Saracino
Per l' orme, che apparian nella via piana;
Ma non lo giunse prima che vicino
Con Mandricardo il vide alla fontana.
Già promesso s' avean, che per cammino
L' un non farebbe all' altro cosa strana,
Nè fin che al campo si fosse soccorso,
A cui Carlo era appresso a porre il morso.

X C I I.

Quivi giunto Ruggier Frontin conobbe,
E conobbe per lui chi addosso gli era,
E su la lancia fe le spalle gobbe,
E sfidò l' African con voce altera.
Rodomonte quel dì fe più che Giobbe
Poi che domò la sua superbia fiera,
E ricusò la pugna, che avea usanza
Di sempre egli cercar con ogni istanza.

XCI.

Roger suivoit donc d'une marche rapide les traces formées par le Sarrasin; mais il ne put le joindre qu'à la fontaine, où il l'apperçut auprès de Mandricard. Déjà chacun s'étoit promis de ne pas s'attaquer pendant la route, ni jusqu'à ce qu'on eût délivré l'armée à laquelle Charlemagne étoit tout près d'imposer le joug.

XCII.

Roger, en arrivant, reconnut Frontin, et Frontin lui fit reconnoître celui qui le montoit. Soudain il se courbe sur sa lance, et, d'une voix menaçante, il défie l'Africain. Rodomont, dans ce jour, surpassa Job en patience. Il eut la force de dompter son féroce orgueil, et de refuser de se battre, lui qui avoit coutume d'en chercher toutes les occasions.

XCIII.

C'est le premier et le dernier jour où le Roi d'Alger ait fait un refus semblable. Mais le desir d'aller tous ensemble au secours du Roi, lui paroît si louable, que, certain même de saisir Roger aussi facilement que l'agile et léger léopard saisit le lievre, il ne voudroit pas s'arrêter, avec lui seulement le temps de faire un coup d'épée ou deux.

XCIV.

Ajoutez qu'il n'ignore pas que celui qui le défie pour ravoir Frontin, est Roger, ce chevalier si fameux, qu'aucun autre n'a une réputation aussi éclatante, que c'est l'homme dont il desire le plus d'éprouver par lui-même la valeur; et cependant il ne veut pas accepter l'entreprise, tant le siége où est réduit son Roi lui tient au cœur.

XCIII.

Il primo giorno, e l' ultimo, che pugna
Mai ricusasse il Re d' Algier, fu questo;
Ma tanto il desiderio, che si giugna
In soccorso al suo Re, gli pare onesto,
Che se credesse aver Ruggier nell' ugna,
Più che mai lepre il pardo isnello e presto,
Non si vorria fermar tanto con lui
Che fesse un colpo della spada, o dui.

XCIV.

Aggiungi che sapea, ch' era Ruggiero,
Che seco per Frontin facea battaglia,
Tanto famoso, che altro Cavaliero
Non è, che a par di lui di gloria saglia;
L' uom, che bramato ha di saper per vero
Esperimento quanto in arme vaglia;
E pur non vuol seco accettar l' impresa,
Tanto l' assedio del suo Re gli pesa.

X C V.

Trecento miglia sarebbe ito, e mille,
Se ciò non fosse, a comperar tal lite;
Ma se l' avesse oggi sfidato Achille,
Più fatto non avria di quel ch'udite;
Tanto a quel punto sotto le faville
Le fiamme avea del suo furor sopite.
Narra a Ruggier perchè pugna rifiuti;
Ed anco il prega che l' impresa ajuti.

X C V I.

Che facendol, farà quel che far deve
Al suo Signore un Cavalier fedele.
Sempre che questo assedio poi si leve,
Avran ben tempo da finir querele.
Ruggier rispose a lui: mi sarà lieve
Differir questa pugna fin che de le
Forze di Carlo si tragga Agramante,
Pur che mi rendi il mio Frontino innante.

X C V.

Sans cette raison, il auroit fait cent lieues, mille lieues, pour trouver pareille aventure; mais ce jour-là, il auroit été défié par Achille lui-même, qu'il n'en auroit pas plus fait que je ne vous ai dit, tant les flammes de sa fureur habituelle étoient alors assoupies dans son ame. Il raconte à Roger la cause de son refus, et le prie même de concourir à l'entreprise.

X C V I.

Il lui représente que c'est faire ce que tout chevalier fidèle doit à son Seigneur; que le siége levé une fois, ils auront toujours bien le temps de terminer leur querelle. Je consens volontiers, dit Roger, à différer ce combat, jusqu'à ce qu'Agramant soit à l'abri des atteintes de Charlemagne, pourvu qu'avant tout, tu me rendes mon cheval Frontin.

XCVII.

Si tu veux que j'attende que nous soyons au camp, pour te prouver que tu as fait une lâcheté, que tu as fait une action indigne d'un brave homme, en enlevant mon cheval des mains d'une femme, à la bonne heure; mais laisse-là Frontin; remets-le en mon pouvoir, sinon ne t'attends pas que je consente à remettre le combat, ni que je t'accorde seulement une heure de trève.

XCVIII.

Tandis que Roger veut obtenir de l'Africain, à l'instant même, ou la bataille ou son cheval, et que celui-ci traîne en longueur l'une et l'autre demande, sans vouloir ni livrer le cheval, ni s'arrêter, voilà que d'un autre côté, Mandricard élève un nouveau débat, en voyant Roger porter pour enseigne cet oiseau qui règne sur tous les autres.

XCVII.

Se di provarti che hai fatto gran fallo,
E fatto hai cosa indegna ad un uom forte,
D'aver tolto a una Donna il mio cavallo,
Vuoi ch'io prolunghi fin che siamo in Corte,
Lascia Frontino, e nel mio arbitrio dallo.
Non pensare altrimente ch' io sopporte,
Che la battaglia quì tra noi non segua,
O ch' io ti faccia sol d' un' ora tregua.

XCVIII.

Mentre Ruggiero all' African domanda
O Frontino, o battaglia allora allora,
E quello in lungo e l' uno, e l' altro manda,
Nè vuol dare il destrier, nè far dimora;
Mandricardo ne vien da un' altra banda,
E mette in campo un' altra lite ancora;
Poi che vede Ruggier, che per insegna
Porta l' augel, che sopra gli altri regna.

XCIX.

Nel campo azzur l' Aquila bianca avea,
Che de' Trojani fu l'insegna bella.
Perchè Ruggier l' origine traea
Dal fortissimo Ettor portava quella;
Ma questo Mandricardo non sapea,
Nè vuol patire, e grande ingiuria appella,
Che nello scudo un altro debba porre
L' Aquila bianca del famoso Ettorre.

C.

Portava Mandricardo similmente
L' augel, che rapì in Ida Ganimede.
Come l' ebbe quel dì, che fu vincente
Al Castel periglioso, per mercede,
Credo vi sia con l' altre istorie a mente;
E come quella Fata glielo diede
Con tutte le bell' arme che Vulcano
Avea già date al Cavalier Trojano.

XCIX.

Cette aigle blanche en champ d'azur, qui fut jadis la noble enseigne de Troye, Roger la portoit, parce qu'il tiroit son origine du vaillant Hector; mais c'est ce qu'ignoroit Mandricard. Il ne veut pas souffrir, il regarde comme un affront, qu'un autre que lui ose porter sur son écu l'aigle blanche du fameux héros de Troye.

C.

Le Tartare portoit aussi cet oiseau qui, sur le mont Ida, ravit Ganimède. Si vous vous rappellez les autres histoires, je crois que vous devez vous souvenir aussi du jour où il l'obtint pour récompense, lorsqu'il sortit triomphant du château périlleux, et comment la Fée le lui donna, avec toute l'armure magnifique dont Vulcain fit présent jadis au Chevalier Troyen.

C I.

Mandricard et Roger s'étoient déjà battus autrefois pour ce seul objet. Je ne vous dirai point par quel événement ils furent interrompus; vous l'avez su dans le tems. Ils ne s'étoient pas rencontrés depuis, jusqu'à ce moment même, où le fougueux Mandricard appercevant l'écu, élève un cri menaçant, et d'un ton superbe, dit à Roger: je te défie.

C I I.

Cette devise que tu portes, téméraire, est la mienne. Ce n'est pas la premiere fois que je te l'ai dit; et si j'eus alors quelques égards, crois-tu donc, insensé, que je te le permette encore? Puisque ni remontrances ni menaces n'ont pu t'ôter cette folie de la tête, je te ferai voir combien il eût mieux valu pour toi de m'obéir sur-le-champ.

C I.

Altra volta a battaglia erano stati
Mandricardo, e Ruggier solo per questo;
E per che caso fosser distornati
Io nol dirò, chè già v' è manifesto.
Dopo non s' eran mai più raccozzati
Se non quivi ora: e Mandricardo presto,
Visto lo scudo, alzò il superbo grido
Minacciando; e a Ruggier disse: io ti sfido.

C I I.

Tu la mia insegna temerario porti,
Nè questo è il primo dì, ch' io te l' ho detto,
E credi, pazzo ancor, ch' io tel comporti
Per una volta ch' io t' ebbi rispetto:
Ma poi che nè minacce, nè conforti
Ti pon questa follia levar del petto,
Ti mostrerò quanto miglior partito
T' era d' avermi subito ubbidito.

C I I I.

Come ben riscaldato arido legno
A picciol soffio subito s' accende,
Così s' avvampa di Ruggier lo sdegno
Al primo motto, che di questo intende.
Ti pensi (disse) farmi stare al segno
Perchè quest' altro ancor meco contende!
Ma mostrerotti ch' io son buon per torre
Frontino a lui, lo scudo a te d' Ettorre.

C I V.

Un' altra volta pur per questo venni
Teco a battaglia, e non è gran tempo anco;
Ma d' ucciderti allora mi contenni,
Perchè tu non avevi spada al fianco.
Questi fatti saran, quelli fur cenni;
E mal sarà per te quel' augel bianco,
Che antica insegna è stata di mia gente:
Tu te l' usurpi, io 'l porto giustamente.

C I I I.

Ainsi que le bois sec, et qu'on a bien échauffé, s'allume au moindre souffle, ainsi s'enflamme la colere de Roger, au premier mot que prononce le Tartare. Tu penses, dit-il, me tenir en bride, parce que tu me vois occupé avec celui-ci; mais je te ferai voir que je suis bon pour reprendre à lui Frontin, à toi le bouclier d'Hector.

C I V.

Il n'y a pas long-tems encore que nous en sommes venus aux mains pour ce même sujet. Je me retins alors de t'ôter la vie, parce que tu ne portois point d'épée au côté; mais ce qui ne fut ce jour qu'une simple menace, je vais l'exécuter aujourd'hui. Cette aigle blanche te sera fatale; c'est l'antique devise de ma famille; tu l'as usurpée, et moi je la porte à bon droit.

C V.

C'est toi-même qui usurpes ma devise, reprit Mandricard, et il tire son cimeterre, celui que, dans sa folie, Roland avoit jetté dans la forêt peu auparavant. Le brave Roger, qui ne peut se départir jamais de ses sentimens généreux, voyant que le Payen n'a en main qu'une épée, laisse tomber sa lance au milieu du chemin.

C V I.

Il tire en même-tems Balizarde, cette arme si redoutable, et embrasse plus fortement son écu; mais l'Africain pousse son cheval au milieu d'eux : Marphise s'y jette avec autant de vîtesse; l'un et l'autre s'emparent des deux champions, et tâchent, par leurs prieres, d'empêcher leur combat. Rodomont se plaint de ce que Mandricard a rompu deux fois l'accord qu'ils ont fait ensemble.

C V.

Anzi t' usurpi tu l' insegna mia,
Rispose Mandricardo, e trasse il brando,
Quello, che poco innanzi per follía
Avea gittato alla foresta Orlando.
Il buon Ruggier, che di sua cortesía
Non può non sempre ricordarsi, quando
Vide il Pagan, che avea tratta la spada,
Lasciò cader la lancia nella strada;

C V I.

E tutto a un tempo Balisarda stringe,
La buona spada, e me' lo scudo imbraccia:
Ma l' Africano in mezzo il destrier spinge,
E Marfisa con lui presta si caccia:
E l' una questo, e l' altro quel respinge;
E pregano amendue che non si faccia.
Rodomonte si duol che rotto il patto
Due volte ha Mandricardo, che fu fatto

C V I I.

Prima credendo d' acquistar Marfisa,
Fermato s' era a far più d' una giostra;
Or per privar Ruggier d' una divisa,
Di curar poco il Re Agramante mostra.
Se pur (dicea) dei fare a questa guisa,
Finiam prima tra noi la lite nostra,
Conveniente, e più debita assai,
Che alcuna di quest' altre, che prese hai.

C V I I I.

Con tal condizion fu stabilita
La tregua, e questo accordo, ch' è fra nui.
Come la pugna teco avrò finita,
Poi del destrier risponderò a costui.
Tu del tuo scudo, rimanendo in vita,
La lite avrai da terminar con lui:
Ma ti darò da far tanto, mi spero,
Che non n' avanzerà troppo a Ruggiero.

CVII.

D'abord, dans l'espoir de conquérir Marphise, il s'étoit amusé à faire plus d'une joûte; maintenant, pour ôter une devise à Roger, il montroit le peu d'intérêt qu'il prend au Roi Agramant. Si tu as envie, disoit-il, d'en agir de la sorte, finissons d'abord notre différend; il est, sans contredit, plus juste et plus important qu'aucun de ceux où tu t'es engagé depuis.

CVIII.

Songe que c'est là la condition de la trève, et de l'accord établi entre nous. Quand nous aurons terminé notre combat ensemble, je rendrai raison à celui-ci de son cheval; ou si tu restes en vie, tu reprendras avec lui ta querelle au sujet de ton écu; mais j'espere te donner tant de besogne, qu'il ne restera pas grand'chose à faire à Roger.

CIX.

Cela ne se passera pas comme tu l'imagines, répondit Mandricard à Rodomont: c'est moi qui t'en donnerai plus que tu n'en voudras; je te ferai suer des pieds à la tête; et ma force, qui ne s'épuise jamais plus que l'eau d'une source vive, me laissera les moyens de faire face à Roger, à mille autres avec lui, au monde entier, s'il veut avoir affaire à moi.

CX.

Ainsi, de l'un et de l'autre côté, chacun des adversaires redoubloit ses outrages et ses menaces. Le furieux Mandricard entreprend à-la-fois Rodomont et Roger. Celui-ci, qui n'est pas fait pour souffrir qu'on le brave, ne veut plus d'accord, ne respire que querelle et combat. Marphise va tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pour tout raccommoder; mais seule, elle n'en peut venir à bout.

C I X.

La parte, che ti pensi, non n' avrai,
Rispose Mandricardo a Rodomonte,
Io te ne darò più che non vorrai,
E ti farò sudar dal piè alla fronte:
E me ne rimarrà per darne assai
(Come non manca mai l' acqua del fonte)
Ed a Ruggiero, ed a mill' altri seco,
E a tutto il Mondo, che la voglia meco.

C X.

Moltiplicavan l' ire, e le parole
Quando da questo, e quando da quel lato.
Con Rodomonte, e con Ruggier la vuole
Tutto in un tempo Mandricardo irato.
Ruggier, che oltraggio sopportar non suole,
Non vuol più accordo, anzi litigio, e piato.
Marfisa or va da questo, or da quel canto,
Per riparar, ma non può sola tanto.

C X I.

Come il villan, se fuor per le alte sponde
Trapela il fiume, e cerca nuova strada,
Frettoloso a vietar che non affonde
I verdi paschi, e la sperata biada,
Chiude una via, ed un' altra, e si confonde;
Chè se ripara quinci che non cada,
Quindi vede lasciar gli argini molli,
E fuor l' acqua spicciar con più rampolli.

C X I I.

Così, mentre Ruggiero, e Mandricardo,
E Rodomonte son tutti sozzopra,
Che ognun vuol dimostrarsi più gagliardo,
Ed ai compagni rimaner di sopra,
Marfisa ad acchetarli avea riguardo,
E s' affatica, e perde il tempo, e l' opra,
Chè, come ne spicca uno, e lo ritira,
Gli altri duo risalir vede con ira.

C X I.

Comme le Laboureur qui voit les eaux [du] fleuve prètes à percer ses digues éle[vé]es, et à se frayer une route nouvelle, [trava]illant à empêcher qu'elles n'engloutissent [se]s vertes prairies et l'espoir de sa moisson, [ré]pare tantôt une brèche, tantôt une autre; [il] se consume en vains efforts, car tandis [q]ue d'un côté ses soins s'opposent au dé[bo]rdement, de l'autre il voit ses remparts [fr]agiles céder à la violence des eaux, qui [s']échappent à gros bouillons.

C X I I.

Ainsi, tandis que Roger, que Mandri[car]d, que Rodomont sont acharnés l'un [co]ntre l'autre, que chacun veut montrer [qu']il est le plus vaillant, et l'emporter sur [se]s adversaires, Marphise ne s'occupoit qu'à [le]s appaiser: elle se fatigue envain; elle [] perd son tems et sa peine; car, dès qu'elle [e]n sépare un, et le retire de la mêlée, elle [v]oit les deux autres s'attaquer avec fureur.

CXIII.

La guerriere, qui vouloit pourtant les accorder, leur crie : Chevaliers, écoutez mon avis. Suspendre tout différend jusqu'à ce qu'Agramant soit hors de péril, est le parti le plus raisonnable : si cependant chacun de vous s'obstine à suivre sa querelle, je reprends la mienne avec Mandricard; je veux voir enfin s'il est capable, ainsi qu'il le prétend, de triompher de moi par la force des armes.

CXIV.

Mais si l'on préfere de secourir Agramant, secourons-le, et qu'il ne soit plus question de dispute entre nous. Ce ne sera pas moi qui retarderai ce projet, dit Roger, pourvu qu'on me rende mon cheval. Que Rodomont me rende mon cheval, en un mot, ou qu'il le défende : il faut absolument ou que je reste mort sur la place, ou que ce soit sur mon coursier que je retourne au camp.

CXIII.

Marfisa, che volea porli d' accordo,
Dicea: Signori, udite il mio consiglio;
Differire ogni lite è buon ricordo
Fin che Agramante sia fuor di periglio.
Se ognun vuole al suo fatto essere ingordo,
Anch' io con Mandricardo mi ripiglio,
E vo' vedere alfin se guadagnarme,
Come egli ha detto, è buon per forza d' arme.

CXIV.

Ma se si de' soccorrere Agramante,
Soccorrasi, e tra noi non si contenda.
Per me non si starà d' andare innante,
Disse Ruggier, pur che 'l destrier si renda:
O che mi dia il cavallo (a far di tante
Una parola) o che da me il difenda.
O che quì morto ho da restare, o ch' io
In campo ho da tornar sul destrier mio.

C X V.

Rispose Rodomonte : ottener questo
Non fia così, come quell' altro, lieve;
E seguitò dicendo : io ti protesto,
Che se alcun danno il nostro Re riceve,
Fia per tua colpa ; ch' io per me non resto
Di fare a tempo quel che far si deve.
Ruggiero a quel protesto poco bada,
Ma stretto dal furor stringe la spada.

C X V I.

Al Re d'Algier, come cinghial, si scaglia;
E l' urta con lo scudo, e con la spalla,
E in modo lo disordina, e sbaraglia,
Che fa che d' una staffa il piè gli falla.
Mandricardo gli grida : o la battaglia
Differisci, Ruggiero, o meco falla;
E crudele, e fellon più che mai fosse,
Ruggier sull' elmo in questo dir percosse.

CXV.

Tu n'obtiendras pas ce dernier si facilement que l'autre, répliqua Rodomont; mais je proteste ici, continua-t-il, que, s'il arrive quelque malheur à notre Roi, ce sera par ta faute : il ne tient pas à moi que nous ne suivions à temps ce que nous dicte le devoir. Roger s'embarrasse peu de ces protestations; mais, ivre de fureur, il empoigne son épée.

CXVI.

Il s'élance comme un sanglier sur le Roi d'Alger, le heurte avec son écu, avec son épaule, le presse, le met dans un tel désordre, qu'il lui fait sortir un pied de l'étrier. Arrête, Roger, lui crie Mandricard, ou combats avec moi; et en disant ces mots, plus féroce, plus déloyal qu'il ne le fût jamais, il fait tomber sur le casque de Roger un coup terrible.

CXVII.

Ce Héros est renversé jusques sur le col de son cheval, et il ne peut se relever comme il le voudroit, car le fils d'Ulien, comme une masse énorme, vient le frapper à son tour. Si son casque n'avoit eu la dureté du diamant, ce coup lui eût fendu la tête jusqu'aux dents. Roger en ressent une si rude angoisse, que ses deux mains s'ouvrent, et laissent échapper, l'une la bride de son cheval, et l'autre son épée.

CXVIII.

Le coursier l'emporte à travers la campagne, et Balizarde reste à terre loin de lui. Marphise, qui ce jour même l'avoit eu pour compagnon d'armes, s'enflamme d'indignation, en le voyant ainsi seul attaqué par ces deux guerriers; et comme elle étoit aussi brave que généreuse, elle s'adresse à Mandricard, et de toute sa force rassemblée, lui décharge un coup sur son armet.

CXVII.

Fin sul collo al destrier Ruggier s'inchina,
Nè, quando volle, rilevar si puote;
Perchè gli sopraggiunge la ruina
Del figlio d' Ulien, che lo percuote.
Se non era di tempra adamantina,
Fesso l' elmo gli avria fin tra le gote.
Apre Ruggier le mani per l'ambascia;
E l' una il fren, l' altra la spada lascia.

CXVIII.

Se lo porta il destrier per la campagna,
Dietro gli resta in terra Balisarda.
Marfisa, che quel dì fatta compagna
Segli era d' arme, par che avvampi, ed arda,
Che solo fra quei duo così rimagna;
E, come era magnanima, e gagliarda,
Si drizza a Mandricardo; e col potere
Che avea maggior sopra la testa il fere.

CXIX.

Rodomonte a Ruggier dietro si spinge.
Vinto è Frontin, se un' altra glien' appicca.
Ma Ricciardetto con Vivian si stringe,
E tra Ruggiero, e 'l Saracin si ficca.
L' uno urta Rodomonte, e lo rispinge,
E da Ruggier per forza lo dispicca,
L' altro la spada sua, ché fu Viviano,
Pone a Ruggier, già risentito, in mano.

CXX.

Tosto che il buon Ruggiero in se ritorna,
E che Vivian la spada gli appresenta,
A vendicar l' ingiuria non soggiorna,
E verso il Re d' Algier ratto s' avventa,
Come il leon, che tolto sulle corna
Dal bue sia stato, e che 'l dolor non senta,
Sì sdegno, ed ira, ed impeto l' affretta,
Stimula, e sferza a far la sua vendetta.

CXIX.

Cependant Rodomont poursuit Roger. S'il lui porte un second coup, la querelle de Frontin est terminee; mais Richardet et Vivien réunis, se jettent entre le Sarrasin et lui. L'un heurte Rodomont, le repousse, l'oblige de s'éloigner de Roger; l'autre, et ce fut Vivien, présente sa propre épée à ce chevalier, qui commençoit à reprendre ses sens.

CXX.

A peine ce vaillant guerrier est-il revenu à lui, que recevant l'épée que Vivien lui offre, il n'est pas lent à venger son injure. Il s'abandonne impétueusement sur le Roi d'Alger; semblable au lion qui vient d'être enlevé sur les cornes d'un taureau, et qui ne sent pas sa douleur, tant le dépit, le courroux, la rage, l'excitent, le poussent, l'entraînent à se venger.

CXXI.

Roger porte un coup foudroyant sur la tête de Rodomont; et s'il avoit eu alors son épée, qu'une indigne trahison, comme je vous l'ai dit, lui avoit fait tomber des mains au commencement du combat, je ne crois pas que le casque de Rodomont eût suffi pour le défendre, ce casque que fit faire le Roi de Babel, quand il s'avisa de faire la guerre aux Cieux.

CXXII.

La Discorde voyant en ce lieu tant de sources de débats et de querelles, et ne croyant pas qu'aucune paix, qu'aucune trêve y pût reparoître désormais, dit à son frere l'Orgueil, qu'ils pouvoient maintenant, en toute sûreté, retourner ensemble auprès de leurs bons moines. Laissons-les aller, et restons avec Roger, qui vient de frapper Rodomont sur la tête.

CXXI.

Ruggier sul capo al Saracin tempesta;
E se la spada súa si ritrovasse,
Che, come ho detto, al cominciar di questa
Pugna, di man gran fellonia gli trasse,
Mi credo che a difendere la testa
Di Rodomonte l'elmo non bastasse,
L'elmo, che fece il Re far di Babelle,
Quando mover pensò guerra alle stelle.

CXXII.

La Discordia credendo non potere
Altro esser quivi che contese e risse,
Nè vi dovesse mai più luogo avere
O pace, o tregua, alla sorella disse,
Che omai sicuramente a rivedere
I Monachetti suoi seco venisse.
Lasciamle andare, e stiam noi dove in fronte
Ruggiero avea ferito Rodomonte.

CXXIII.

Fu il colpo di Ruggier di sì gran forza,
Che fece in su la groppa di Frontino
Percuoter l' elmo, e quella dura scorza,
Di che avea armato il dosso il Saracino;
E lui tre volte, e quattro a poggia, e ad orza
Piegar per gire in terra a capo chino;
E la spada egli ancora avria perduta,
Se legata alla man non fosse suta.

CXXIV.

Avea Marfisa a Mandricardo intanto
Fatto sudar la fronte, il viso, e il petto,
Ed egli aveva a lei fatto altrettanto:
Ma sì l' usbergo d' ambi era perfetto,
Che mai poter falsarlo in nessun canto,
E stati eran sin quì pari in effetto;
Ma in un voltar che fece il suo destriero,
Bisogno ebbe Marfisa di Ruggiero.

CXXIII.

Ce coup fut si terrible, que le Sarrasin alla toucher la croupe de Frontin de son casque, et de la dure écaille dont son dos étoit armé. Trois ou quatre fois chancelant à droite et à gauche, il fut près de tomber à terre la tête la premiere. Il auroit aussi perdu son épée, si elle n'avoit été attachée à son bras.

CXXIV.

Cependant Marphise avoit assez mal mené Mandricard, pour le faire suer de la tête aux pieds, et il ne traitoit pas mieux la guerriere; mais leurs armes sont si parfaites à l'un et à l'autre, qu'ils ne peuvent les fausser en aucun endroit, et jusqu'alors l'avantage étoit égal; mais, dans une volte que fit le cheval de Marphise, le secours de Roger lui fut bien utile.

CXXV.

En tournant un peu court sur le terrein humide, le cheval de la guerriere glissa de façon, qu'il ne put s'empêcher de tomber tout-à-fait sur le côté droit; et voulant se relever soudain, le Payen vint à la traverse, monté sur Bridedor, le heurta brutalement, et le fit tomber de nouveau.

CXXVI.

Roger voyant notre Héroïne à terre et fort dans l'embarras, ne tarde pas à la secourir. Il en avoit le loisir alors, car son adversaire, hors de lui-même, étoit entraîné au loin. Il porte un coup sur le casque du Tartare, et lui auroit fendu la tête comme une pomme, s'il eût eu en main Balizarde, ou si Mandricard eût eu sur la tête un autre armet.

CXXV.

Il destrier di Marfisa in un voltarsi
Che fece stretto, ov' era molle il prato,
Sdrucciolò in guisa che non potè aitarsi
Di non tutto cader sul destro lato;
E nel volere in fretta rilevarsi,
Da Brigliador fu pel traverso urtato,
Con che il Pagan poco cortese venne,
Sì che cader di nuovo gli convenne.

CXXVI.

Ruggier, che la Donzella a mal partito
Vide giacer, non differì il soccorso,
Or che l' agio ne avea, poi che stordito
Da se lontan quell' altro era trascorso.
Ferì sull' elmo il Tartaro; e partito
Quel colpo gli avria il capo come un torso,
Se Ruggier Balisarda avesse avuta,
O Mandricardo in capo altra barbuta.

CXXVII.

Il Re d' Algier, che si risente in questo,
Si volge intorno, e Ricciardetto vede,
E si ricorda, che gli fu molesto
Dianzi, quando soccorso a Ruggier diede:
A lui si drizza, e saria stato presto
A dargli del ben fare aspra mercede,
Se con grande arte, e nuovo incanto tosto
Non se gli fosse Malagigi opposto.

CXXVIII.

Malagigi, che sa d' ogni malía
Quel che ne sappia alcun Mago eccellente,
Ancor che 'l libro suo seco non sia,
Con che fermare il Sole era possente,
Pur la scongiurazione, onde solía
Comandare ai Demonj, aveva a mente.
Tosto in corpo al ronzino un ne costringe
Di Doralice, ed in furor lo spinge.

CXXVII.

Le Roi d'Alger, qui reprend ses sens pendant cet intervalle, regarde autour de lui, apperçoit Richardet, et se rappelle le tort qu'il vient de lui faire, en portant du secours à Roger. Il court à lui, et alloit lui faire payer cher cette bonne œuvre, si par sa grande puissance, et par un nouvel enchantement, Maugis ne s'y fût soudain opposé.

CXXVIII.

Maugis, qui sait de cet art autant qu'en puisse savoir le Magicien le plus habile, quoiqu'il n'ait pas avec lui le grimoire avec lequel il a le pouvoir d'arrêter le soleil, se rappelle cependant la formule qui lui sert à commander aux démons. Il en fait entrer un dans le corps de la monture de Doralice, qui le met en fureur sur-le-champ.

CXXIX.

Avec de simples paroles, le frere de Vivien fit entrer un des Anges de Minos dans la paisible haquenée que montoit la fille du Roi Stordilan; et ce pauvre cheval qui jamais ne s'étoit ému qu'autant qu'il le falloit pour obéir à la main, fait tout-à-coup un saut en l'air de trente pieds de long, et de seize de hauteur.

CXXX.

Le saut fut grand, mais pas assez rude néanmoins pour faire perdre la selle à Doralice. En se voyant ainsi en l'air, cette jeune Princesse se tint pour morte, et se mit à crier de toute sa force. Après ce saut prodigieux, ce roussin, que le diable emporte, l'entraîne avec lui malgré ses clameurs, et s'enfuit avec tant de vîtesse, qu'une flèche ne l'auroit pas atteint.

CXXIX.

Nel mansueto ubino, che sul dosso
Avea la figlia del Re Stordilano,
Fece entrare un degli Angel di Minosso
Sol con parole il frate di Viviano:
E quel, che dianzi mai non s' era mosso,
Se non quanto ubbidito avea alla mano,
Or d' improvviso spiccò in aria un salto,
Che trenta piè fu lungo, e sedici alto.

CXXX.

Fu grande il salto; non però di sorte,
Che ne dovesse alcun perder la sella:
Quando si vide in alto gridò forte
(Chè si tenne per morta) la Donzella.
Quel ronzin, come il Diavol se lo porte,
Dopo un gran salto se ne va con quella,
Che pur grida soccorso, in tanta fretta,
Che non l' avrebbe giunto una saetta.

CXXXI.

Dalla battaglia il figlio d' Ulieno
Si levò al primo suon di quella voce,
E dove furiava il palafreno
Per la Donna ajutar n' andò veloce.
Mandricardo di lui non fece meno,
Nè più a Ruggier, nè più a Marfisa nuoce;
Ma senza chieder loro o paci, o tregue
E Rodomonte, e Doralice segue.

CXXXII.

Marfisa intanto si levò di terra,
E tutta ardendo di disdegno, e d' ira,
Credesi far la sua vendetta, ed erra,
Chè troppo lungi il suo nemico mira.
Ruggier, che aver tal fin vede la guerra,
Rugge come un leon, non che sospira:
Ben sanno che Frontino, e Brigliadoro
Giunger non ponno coi cavalli loro.

CXXXI.

Au premier son de sa voix, le fils d'Ulien quitte la bataille, et vole au secours de la dame, du côté où se démenoit le furieux palefroy. Mandricard en fait de même, sans s'occuper davantage de Marphise et de Roger, et sans leur demander ni paix ni trève, il se met à suivre Doralice et Rodomont.

CXXXII.

Cependant Marphise se releve, et toute enflammée de dépit et de courroux, elle croit qu'elle va se venger; elle se trompe: elle apperçoit son ennemi déjà beaucoup trop loin. Roger ne soupire pas, il rugit comme un lion, de voir que le combat a une pareille issue. Ils savent bien tous deux qu'avec leurs chevaux, ils ne peuvent rejoindre Frontin et Bridedor.

CXXXIII.

Roger ne veut avoir de cesse que sa querelle au sujet du cheval ne soit terminée avec le Roi d'Alger. Marphise ne veut non plus donner aucun repos au Tartare, qu'elle n'a pas encore éprouvé à son gré. Tous deux croiroient avoir trop à rougir de quitter ainsi la partie, et d'un avis commun, ils se déterminent à suivre les pas de leurs ennemis.

CXXXIV.

Ils imaginent bien les trouver au camp des Sarrasins, s'ils ne peuvent les rencontrer auparavant. Ils y seront allés pour en faire lever le siége, avant que le Roi de France s'en soit rendu maître entièrement. Ils dirigent donc leur marche du côté où ils esperent les rejoindre avec plus de certitude, mais Roger ne partit pas ainsi brusquement, sans dire un mot à ses compagnons.

CXXXIII.

Ruggier non vuol cessar fin che decisa
Coi Re d' Algier non l' abbia del cavallo :
Non vuol qnietare il Tartaro Marfisa ,
Che provato a suo senno anco non hallo.
Lasciar la sua querela a questa guisa
Parebbe all' uno e all' altro troppo fallo.
Di commune parer disegno fassi
Di chi offesi li avea seguire i passi.

CXXXIV.

Nel campo Saracin li troveranno ,
Quando non possan ritrovarli prima ;
Chè per levar l' assedio iti saranno ,
Prima che 'l Re di Francia il tutto opprima.
Così diritamente se ne vanno
Dove averli a man salva fanno stima.
Già non andò Ruggier così di botto ,
Che non facesse a' suoi compagni motto.

CXXXV.

Ruggier se ne ritorna ove in disparte
Era il fratel della sua Donna bella,
E se gli proferisce in ogni patte
Amico, per fortuna e buona, e fella:
Indi lo prega, e lo fa con bella arte,
Che saluti in suo nome la sorella;
E questo così ben gli venne detto,
Che nè a lui diè, ne agli altri alcun sospetto.

CXXXVI.

E da lui, da Vivian, da Malagigi,
Dal ferito Aldigier tolse commiato.
Si proferiro anch' essi alli servigi
Di lui, debitor sempre in ogni lato.
Marfisa avea sì il cor d' ire a Parigi,
Che 'l salutar gli amici avea scordato;
Ma Malagigi andò tanto, e Viviano,
Che pur la salutaron di lontano;

CXXXV.

Ce chevalier retourne vers l'endroit où étoit resté le frere de sa belle maîtresse. Il lui fait les protestations les plus étendues d'une amitié à l'épreuve de tous les événemens, et le prie, mais en s'y prenant avec beaucoup d'adresse, de présenter de sa part ses respects à sa sœur ; et il trouve le moyen de tourner ce compliment de maniere à ne donner, ni à lui ni aux autres, aucun soupçon.

CXXXVI.

Il prit congé de lui, de Vivien, de Maugis, et d'Aldigier qui étoit blessé. Tous lui jurerent une reconnoissance éternelle pour l'important service qu'il leur avoit rendu. Quant à Marphise, elle étoit si pressée d'arriver à Paris, qu'elle oublia de dire adieu à ses amis, mais Maugis et Vivien coururent si fort après elle, qu'ils parvinrent à la saluer de loin.

CXXXVII.

Richardet en fit autant; mais Aldigier, qui ne pouvoit se lever, fut contraint de rester malgré lui. Les deux premiers guerriers avoient pris en effet la route de Paris: c'est cette route que prennent aussi les autres. J'espere, Seigneur, vous raconter dans le Chant suivant, les actions prodigieuses et plus qu'humaines, que firent les deux couples dont je viens de vous parler, au grand dommage de l'armée de Charlemagne.

Fin du vingt-sixieme Chant.

CXXXVII.

E così Ricciardetto; ma Aldigiero
Giace, e convien che suo mal grado resti,
Verso Parigi avean preso il sentiero
Quelli duo prima, ed or lo piglian questi.
Divi, Signor, nell' altro Canto spero
Miracolosi, e soprumani gesti,
Che con danno degli uomini di Carlo
Ambe le coppie fer, di ch' io vi parlo.

Fine del Canto ventesimosesto.

I.

QUAND les femmes prennent un parti à l'improviste, souvent il vaut mieux que s'il avoit été médité ; c'est un avantage particulier, une grace spéciale, qu'avec tant d'autres elles ont reçue du ciel. Les hommes, au contraire, en prennent rarement de bons sans le secours d'une mûre délibération, sans avoir employé à y réfléchir beaucoup de tems, de soins et de peine.

I I.

Le parti que Maugis trouva bon d'abord, ne l'étoit pourtant gueres, quoiqu'il servît, comme je l'ai dit, à délivrer son cousin Richardet du plus extrême danger. En ordonnant à l'esprit infernal d'éloigner Rodomont et le fils d'Agrican, il ne prit pas garde que ces guerriers n'en seroient que plutôt conduits à la ruine des Chrétiens.

CANTO VENTESIMOSETTIMO.

I.

Molti consigli delle Donne sono
Meglio improvviso che a pensarvi usciti;
Chè questo è speciale, e proprio dono
Fra tanti e tanti lor dal ciel largiti;
Ma può mal quel degli uomini esser buono,
Che maturo discorso non aiti,
Ove non s' abbia a ruminarvi sopra
Speso alcun tempo, e molto studio, ed opra.

I I.

Parve, e non fu però buono il consiglio
Di Malagigi, ancor che (come ho detto)
Per questo di grandissimo periglio
Liberasse il cugin suo Ricciardetto.
A levare indi Rodomonte, e il figlio
Del Re Agrican lo spirto avea costretto,
Non avvertendo che sarebbon tratti
Dove i Cristian vi rimarrian disfatti.

III.

Ma, se spazio a pensarvi avesse avuto,
Creder si può che dato similmente
Al suo Cugino avria debito ajuto,
Nè fatto danno alla Cristiana gente.
Comandare allo Spirto avria potuto,
Che alla via di Levante, o di Ponente
Sì dilungata avesse la Donzella,
Che non n' udisse Francia più novella.

IV.

Così gli amanti suoi l' avrian seguita,
Come a Parigi, anco in ogn' altro loco;
Ma fu questa avvertenza inavvertita
Da Malagigi, per pensarvi poco;
E la Malignità dal ciel bandita,
Che sempre vorria sangue, e strage, e foco,
Prese la via, donde più Carlo afflisse,
Poi che nessuna il mastro le prescrisse.

III.

Mais s'il avoit eu le tems d'y songer, il est à présumer qu'il auroit su de même secourir son cousin, ainsi qu'il le devoit, sans causer à sa nation un si grand dommage. Il n'avoit qu'à commander au démon d'emporter si loin la Princesse vers l'orient ou l'occident, que jamais en France on n'en eût entendu parler.

IV.

Ses amans l'auroient suivie en tous lieux tout aussi bien que vers Paris; mais Maugis commit alors l'étourderie la plus marquée, pour y avoir trop peu pensé; et le malin réprouvé des cieux, qui ne respire que sang, flamme et carnage, voyant que son maître ne lui prescrivoit aucun chemin, prit justement celui qui pouvoit causer le plus de tort à Charlemagne.

V.

Le palefroi qu'animoit ce démon, continue d'empotter la tremblante Doralice; rien ne peut l'arrêter, ni les rivieres, ni moins encore les fossés, les bois, les marais, les rochers, les précipices. Il passe tout à travers le camp des François, des Anglois, et des autres nations rassemblées sous les étendards du Christ, et ne s'arrête enfin qu'à la tente de son pere le Roi de Grenade.

V I.

Rodomont et le fils d'Agrican la suivirent quelque tems le premier jour, tant qu'ils purent l'appercevoir un peu, quoique de fort loin. Bientôt ils la perdirent de vue, et ne suivirent plus que sa piste, comme le chien dressé à découvrir celle du lièvre et du chevreuil. Ils ne s'arrêterent qu'aux approches du camp, où ils apprirent que la Princesse étoit auprès de son pere.

V.

Il palafren, che avea il Demonio al fianco,
Portò la spaventata Doralice,
Che non potè arrestarla fiume, e manco
Fossa, bosco, palude, erta, o pendice,
Finchè per mezzo il campo Inglese, e Franco,
E l' altra moltitudine fautrice
Dell' insegne di Cristo, rassegnata
Non l' ebbe al padre suo, Re di Granata.

VI.

Rodomonte col figlio d' Agricane
La seguitaro il primo giorno un pezzo,
Chè le vedean le spalle, ma lontane;
Di vista poi perderonla da sezzo,
E venner per la traccia, come il cane
La lepre, o il capriol trovare avvezzo;
Nè si fermar che furo in parte, dove
Di lei, ch' era col padre, ebbono nove.

V I I.

Guardati, Carlo, che ti viene a dosso
Tanto furor, ch' io non ti veggo scampo.
Nè questi pur, ma il Re Gradasso è mosso
Con Sacripante a danno del tuo campo.
Fortuna per toccarti fino all' osso
Ti tolle a un tempo l' uno, e l' altro lampo
Di forza, e di saper, che vivea teco,
E tu rimaso in tenebre sei cieco.

V I I I.

Io ti dico d' Orlando, e di Rinaldo;
Chè l' uno al tutto furioso, e folle,
Al sereno, alla pioggia, al freddo, al caldo
Nudo va discorrendo il piano, e 'l colle;
L' altro, con senno non troppo più saldo,
Da presso al gran bisogno ti si tolle:
Chè non trovando Angelica in Parigi,
Si parte, e va cercandone vestigi.

VII.

Charles, prends garde à toi; te voilà menacé d'une si furieuse tempête, que je ne vois plus pour toi de salut. Non-seulement ces guerriers, mais Gradasse et Sacripant s'avancent pour achever la perte de ton armée; et la fortune, pour te porter des coups plus cruels, t'enleve en même-tems les deux flambeaux qui t'éclairoient par leur prudence et leur valeur; tu es resté comme l'aveugle au milieu des ténèbres.

VIII.

Je parle de Roland et de Renaud. L'un, tout-à-fait hors de sens, et furieux, s'en va courant tout nu par monts et par vaux, bravant la chaleur, les frimats, et le vent, et la pluie; l'autre, qui n'est guere plus sage, t'abandonne en un besoin si pressant, et, ne trouvant point Angélique à Paris, en sort, et va par-tout cherchant ses traces.

IX.

Un vieil et malin Enchanteur lui avoit (comme je vous l'ai dit au commencement) persuadé par ses prestiges que Roland emmenoit Angélique, et cette nouvelle avoit percé son cœur du trait de jalousie le plus poignant que jamais amant ait ressenti. Il vole à Paris, et dès son arrivée à la Cour, le destin veut qu'il soit choisi pour aller en Angleterre.

X.

Après la bataille où il remporta seul l'honneur d'avoir bloqué Agramant, il revint à Paris, et visita toutes les maisons, toutes les tours, tous les monasteres de filles; à moins d'être enchâssée dans une colonne, cet amant inquiet devoit la trouver. Voyant enfin qu'elle n'y est pas, ni Roland non plus, il s'en va les cherchant tous deux avec le plus grand empressement.

IX.

Un fraudolente vecchio Incantatore
Gli fe (come a principio vi si disse)
Creder per un fantastico suo errore,
Che con Orlando Angelica venisse;
Onde di gelosia tocco nel core
Della maggior, che amante mai sentisse,
Venne a Parigi, e come apparve in Corte,
D'ire in Bretagna gli toccò per sorte.

X.

Or fatta la battaglia, onde portonne
Egli l' onor d' aver chiuso Agramante,
Tornò a Parigi; e monister di donne,
E case, e rocche cercò tutte quante.
Se murata non è tra le colonne,
L' avria trovata il curioso amante.
Vedendo alfin ch' ella non v' è, nè Orlando,
Ambedue va con gran disio cercando.

X I.

Pensò che dentro Anglante, o dentro a Brava
Se la godesse Orlando in festa, e in gioco;
E quà, e là per ritrovarli andava,
Nè in quel li ritrovò, nè in questo loco.
A Parigi di nuovo ritornava,
Pensando che tardar dovesse poco
Di capitare il Paladino al varco,
Chè 'l suo star fuor non era senza incarco.

X I I.

Un giorno, o due nella Città soggiorna
Rinaldo, e poi che Orlando non arriva,
Or verso Anglante, or verso Brava torna,
Cercando se di lui novella udiva.
Cavalca e quando annotta, e quando aggiorna
Alla fresca alba, e all' ardente ora estiva;
E fa al lume del Sole, e della Luna
Dugento volte questa via, non ch' una.

XI.

Il se met en tête que Roland passe auprès d'elle des jours de fêtes et de plaisirs, dans l'un de ses châteaux de Blaye ou d'Angers; il court pour les trouver ou dans un lieu ou dans l'autre, et ne les trouve ni dans l'un ni dans l'autre lieu; il retourne encore à Paris, croyant attraper au passage le Paladin qui ne peut tarder à s'y rendre, car une trop longue absence n'eût pas été pour lui sans inconvénient.

XII.

Renaud séjourne dans la ville un jour ou deux, et n'y voyant pas arriver son rival, il se remet en chemin pour Angers ou pour Blaye, s'informant toujours de ses nouvelles avec soin. Il est à cheval la nuit, le jour, à la fraîcheur de l'aurore, à toute l'ardeur du midi; et tantôt à la clarté de la lune, tantôt à celle du soleil, il fit bien ce chemin deux cens fois pour une.

XIII.

Cependant cet antique ennemi qui fit lever à Eve une main coupable vers la pomme défendue, jette un sombre regard sur Charlemagne, un jour que le brave Renaud en étoit éloigné. Il voit le mal affreux qu'en un moment si favorable il peut faire au peuple Chrétien, et rassemble contre lui tout ce qu'il y a au monde de plus excellens guerriers de la secte Sarrasine.

XIV.

Il fait naître dans le cœur de Gradasse et du brave Roi Sacripant, qui s'étoient fait compagnons d'armes au sortir du palais enchanté d'Atlant, le desir de porter du secours à l'armée assiégée d'Agramant, et de détruire celle de Charlemagne. Lui-même leur sert de guide dans un pays qui leur étoit inconnu, et leur en applanit la route.

XIII.

Ma l' antico avversario, il qual fece Eva
All' interdetto pomo alzar la mano,
A Carlo un giorno i lividi occhi leva,
Che 'l buon Rinaldo era da lui lontano;
E vedendo la rotta, che poteva
Darsi in quel punto al popolo Cristiano,
Quanta eccellenza d' arme al Mondo fusse
Fra tutti i Saracini ivi condusse.

XIV.

Al Re Gradasso, e al buon Re Sacripante,
Ch' eran fatti compagni all' uscir fuore
Della piena d' error casa d' Atlante,
Di venire in soccorso mise in core
Alle genti assediate d' Agramante,
E a destruzion di Carlo Imperatore;
Ed egli per l' incognite contrade
Fe lor la scorta, e agevolò le strade.

XV.

Ed ad un altro suo diede negozio
D' affrettar Rodomonte, e Mandricardo
Per le vestigie, donde l' altro sozio
A condur Doralice non è tardo.
Ne manda ancora un altro perchè in ozio
Non stia Marfisa, nè Ruggier gagliardo:
Ma chi guidò l' ultima coppia tenne
La briglia più, nè quando gli altri venne.

XVI.

La coppia di Marfisa, e di Ruggiero
Di mezza ora più tarda si condusse;
Però che astutamente l' Angel nero
Volendo ai Cristian dar delle busse,
Provvide che la lite del destriero
Per impedire il suo desir non fusse;
Che rinnovata si saria, se giunto
Fosse Ruggiero, e Rodomonte a un punto.

Briga - affliction

XV.

Il charge l'un de ses ministres de hâter Rodomont et Mandricard sur les traces de Doralice, rapidement emportée par un de leurs compagnons. Il en dépêche encore un autre pour exciter Marphise et le vaillant Roger à ne pas perdre de tems ; mais le demon chargé d'amener ce dernier couple, retint un peu la bride, et n'arriva pas aussitôt que les autres.

XVI.

Le noble couple de Roger et Marphise ne parut qu'une demi-heure plus tard. L'Ange malin des ténèbres, qui vouloit donner de rudes affaires aux Chrétiens, prit cette précaution, pour que ses projets ne fussent pas traversés par la querelle du cheval, qui n'auroit pas manqué de se renouveller, si Roger et Rodomont fussent arrivés en même-tems.

XVII.

Les quatre premiers se rencontrerent ensemble en un lieu, d'où ils pouvoient voir les tentes des assiégés et celles de l'armée assiegeante, ainsi que leurs bannieres agitées par les vents. Ils tinrent conseil un moment, et leur décision fut de secourir le Roi Agramant, malgré Charlemagne, et de faire lever le siège qui l'environnoit.

XVIII.

Ils se serrent tous quatre, et s'avancent par le milieu du camp des Chrétiens, criant en même-tems AFRIQUE, ESPAGNE, et faisant connoître hautement leur parti. Soudain on entend dans tous les quartiers crier aux armes; mais d'avance on avoit senti leurs coups : une partie de l'arriere-garde est non-seulement attaquée; elle est déja mise en déroute.

XVII.

I quattro primi si trovaro insieme,
Onde potean veder gli alloggiamenti
Dell' esercito oppresso, e di chi 'l preme,
E le bandiere, che feriano i venti.
Si consigliaro alquanto, e fur l' estreme
Conclusion de' lor ragionamenti
Di dare ajuto, mal grado di Carlo,
Al Re Agramante, e dell' assedio trarlo.

XVIII.

Stringonsi insieme, e prendono la via
Per mezzo, ove s' alloggiano i Cristiani,
Gridando, Africa, e Spagna tuttavía,
E si scopriro in tutto esser Pagani.
Pel campo arme arme risonar s' udía,
Ma menar si sentir prima le mani;
E della retroguardia una gran frotta
Non che assalita sia, ma fugge in rotta.

XIX.

L'esercito Cristian mosso a tumulto
Sozzopra va senza sapere il fatto:
E stima alcun che sia un usato insulto,
Che Svizzeri, o Guasconi abbiano fatto;
Ma perchè alla più parte è il caso occulto,
S' aduna insieme ogni Nazion di fatto,
Altri a suon di tamburo, altri di tromba,
Grande è il rumore, e fino al ciel rimbomba.

XX.

Il Magno Imperator, fuor che la testa,
È tutto armato, e i Paladini ha presso;
E domandando vien che cosa è questa,
Che le squadre in disordine gli ha messo;
E minacciando, or questi, or quegli arresta,
E vede a molti il viso, e il petto fesso,
Ad altri insanguinato il capo, e il gozzo,
Alcun tornar con mano, o braccio mozzo.

XIX.

L'armée des Chrétiens, rassemblée en désordre, est déjà bouleversée, sans savoir de quoi il s'agit. Quelques-uns croient que c'est une attaque assez ordinaire de la part des Suisses ou des Gascons; mais comme la plupart ignorent la cause de ce tumulte, chacun se range sous l'étendard de sa nation, les uns au bruit du tambour, d'autres au son de la trompette; on entend un fracas épouvantable qui retentit jusqu'au ciel.

XX.

Le magnanime Empereur tout couvert de ses armes, excepté de son casque, entouré de ses Paladins, arrive, demande la cause de cette émeute, qui a porté le désordre parmi ses bataillons. Par ses menaces, d'un côté et de l'autre, il arrête des fuyards. Il en voit beaucoup de blessés au visage, à la poitrine; d'autres ont la tête ou le col ensanglantés; d'autres la main coupée ou le bras emporté.

XXI.

Il s'avance, et en voit un grand nombre étendus sur la terre, ou plutôt dans un lac horrible, et misérablement noyés dans leur propre sang : ni les remèdes, ni les charmes ne peuvent rien pour eux. Il ne voit que le spectacle déplorable de têtes, de bras, de jambes séparés de leur tronc. Des premieres tentes jusqu'aux derniers campemens de son armée, il ne rencontre que des hommes expirans.

XXII.

Par-tout où avoit passé cette petite troupe, digne d'une éternelle renommée, elle avoit laissé de longues et horribles traces de ses exploits à jamais mémorables. Charles va contemplant ce cruel massacre, rempli d'étonnement, de rage et de fureur; semblable à l'homme qui a vu la foudre tomber sur sa maison, et qui cherche à reconnoître la route qu'elle a suivie.

XXI.

Giunge più innanzi, e ne ritrova molti
Giacere in terra, anzi in vermiglio lago,
Nel proprio sangue orribilmente involti,
Nè giovar lor può Medico, nè Mago;
E vede dalli busti i capi sciolti,
E braccia, e gambe con crudele immago;
E ritrova dai primi alloggiamenti
Agli ultimi per tutto uomini spenti.

XXII.

Dove passato era il picciol drappello,
Di chiara fama eternamente degno,
Per lunga riga era rimaso quello
Al Mondo sempre memorabil segno.
Carlo mirando va il crudel macello
Maraviglioso, e pien d' ira, e di sdegno;
Come alcuno, in cui danno il folgor venne,
Cerca per casa ogni sentier, che tenne.

XXIII.

Non era alli ripari anco arrivato
Del Re African questo primiero ajuto
Che con Marfisa fu da un altro lato
L' animoso Ruggier sopravvenuto.
Poi che una volta, o due l' occhio aggirato
Ebbe la degna coppia, e ben veduto
Qual via più breve per soccorrer fosse
L' assediato Signor, ratto si mosse.

XXIV.

Come quando si dà fuoco alla mina,
Pel lungo solco della negra polve
Licenziosa fiamma arde, e cammina,
Sì ch' occhio a dietro appena se le volve;
E qual si sente poi l' alta ruina,
Che 'l duro sasso, o il grosso muro solve;
Così Ruggiero, e Marfisa veniro,
E tai nella battaglia si sentiro.

XXIII.

Ce premier secours n'étoit pas encore parvenu aux retranchemens du Roi d'Afrique, lorsque, d'un autre côté, surviennent Marfise et le vaillant Roger. Après avoir jetté quelques regards sur l'armée, et désigné de l'œil le chemin le plus court pour secourir leur Prince assiégé, ce noble couple s'élance avec vîtesse.

XXIV.

Ainsi, lorsqu'on veut embrâser une mine, le long d'un noir sillon de poudre, la flamme audacieuse vole avec tant de rapidité, que l'œil peut à peine la suivre; bientôt, avec un horrible fracas, elle brise un dur rocher, renverse une épaisse muraille; tels se présentent Roger et Marphise, tels on les attend au milieu du combat.

XXV.

D'estoc, de taille, ils commencent à fendre les têtes, à couper les bras, à briser les reins des soldats trop lents à leur faire place, et à leur ouvrir le chemin. Quiconque a vu la tempête ravager dans son passage les flancs d'une montagne ou d'une vallée, sans toucher à l'autre, peut se représenter la route que se frayoient ces deux guerriers dans l'armée des Chrétiens.

XXVI.

Plusieurs qui étoient échappés à la fureur du Roi d'Afrique et de ses compagnons, remercioient déjà le ciel de leur avoir donné des pieds si légers et des jambes si lestes; voilà que les malheureux viennent donner à corps perdu contre Marphise et Roger, et déçus de leur espoir, ils voient que ni en fuyant, ni en tenant ferme, l'homme ne peut éviter les décrets de son destin.

XXV.

Per lungo, e per traverso a fender teste
Incominciaro, e a tagliar braccia, e spalle
Delle turbe, che male erano preste
Ad espedire, e sgombrar loro il calle.
Chi ha notato il passar delle tempeste,
Che una parte d' un monte, o d' una valle
Offende, e l' altra lascia, s' appresenti
La via di questi duo fra quelle genti.

XXVI.

Molti, che dal furor di Rodomonte,
E di quegli altri primi eran fuggiti,
Dio ringraziavan, che avea lor sì pronte
Gambe concesse, e piedi sì espediti;
E poi dando del petto, e della fronte
In Marfisa, e in Ruggier, vedean, scherniti,
Come l' uom nè per star, nè per fuggire
Al suo fisso destin può contraddire.

XXVII.

Chi fugge l' un pericolo, rimane
Nell' altro, e paga il fio d' ossa, e di polpe.
Così cader coi figli in bocca al cane
Suol, sperando fuggir, timida volpe,
Poi che la caccia dell' antiche tane
Il suo vicin, che le dà mille colpe,
E cautamente con fumo, e con foco
Turbata l' ha da non temuto loco.

XXVIII.

Nelli ripari entrò de' Saracini
Marfisa con Ruggiero a salvamento.
Quivi tutti con gli occhi al ciel supini
Dio ringraziar del buono avvenimento.
Or non v' è più timor de' Paladini,
Il più tristo Pagan ne sfida cento;
Ed è concluso che senza riposo
Si torni a fare il campo sanguinoso.

XXVII.

S'ils fuient un danger, c'est pour tomber dans l'autre, et payer ce retard de leur sang et de leur vie; ainsi, quand il croit s'échapper, le timide renard devient avec sa famille la proie des chiens, après qu'un laboureur voisin, qui l'accuse de mille méfaits, l'a chassé de son antique tanniere, et l'a fait sortir adroitement, avec du feu et de la fumée, de la retraite où il se tenoit en sûreté.

XXVIII.

C'est ainsi que, pour le salut des Sarrasins, Roger et Marphise pénètrent jusques dans leurs retranchemens. Les yeux élevés vers le ciel, tous rendent grace à Dieu de cet heureux événement. A présent les Paladins ne causent plus d'épouvante: le moindre des Payens en défieroit cent. On conclut que, sans prendre aucun repos, il faut aller de nouveau rougir de sang la campagne.

XXIX.

Les cors, les clairons, les cimbales moresques emplissent l'air de leurs formidables sons. On voit leurs drapeaux, leurs enseignes s'agiter au gré des vents. De l'autre côté, les Généraux de Charles rassemblent les Allemands, les Bretons, les troupes de France, d'Italie et d'Angleterre; alors s'engage un terrible, un sanglant combat.

XXX.

La force épouvantable de Rodomont, celle du furieux Mandricard, du brave Roger, source de valeur, du Roi Gradasse, si fameux au monde, celle de Marphise, dont le front ne pâlit jamais, et du Roi de Circassie qui n'est inférieur à nul autre, précipitent vers Paris le Roi de France et son armée, en invoquant S. Jean et S. Denys.

XXIX.

Corni, bussoni, timpani Moreschi
Empiono il ciel di formidabil suoni.
Nell' aria tremolare ai venti freschi
Si veggon le bandiere, e i gonfaloni.
Dall' altra parte i Capitan Carleschi
Stringon con Alamanni, e con Britoni
Quei di Francia, d' Italia, e d' Inghilterra,
E si mesce aspra, e sanguinosa guerra.

XXX.

La forza del terribil Rodomonte,
Quella di Mandricardo furibondo,
Quella del buon Ruggier di virtù fonte,
Del Re Gradasso sì famoso al Mondo,
E di Marfisa l' intrepida fronte
Col Re Circasso, a nessun mai secondo,
Feron chiamar San Gianni, e San Dionigi
Al Re di Francia, e ritrovar Parigi.

XXXI.

Di questi Cavalieri, e di Marfisa
L' ardire invitto, e la mirabil possa
Non fu, Signor, di sorte, non fu in guisa,
Che immaginar, non che descriver possa.
Quindi si può stimar che gente uccisa
Fosse quel giorno, e che crudel percossa
Avesse Carlo. Arroge poi con loro
Con Ferraù più d' un famoso Moro.

XXXII.

Molti per fretta s' affogaro in Senna,
Chè 'l ponte non potea supplire a tanti,
E desiar, come Icaro, la penna,
Perchè la morte avean dietro, e davanti.
Eccetto Uggieri, e il Marchese di Vienna,
I Paladin fur presi tutti quanti.
Olivier ritornò ferito sotto
La spalla destra, Uggier col capo rotto.

XXXI.

L'audace invincible, la force prodigieuse de ces guerriers et de Marphise, étoit si incroyable, Seigneur, qu'elle surpassoit tout ce qu'on en peut dire, tout ce qu'on en peut même imaginer. Qu'on juge donc combien de Chrétiens périrent dans cette journée, et quel affreux échec essuya Charlemagne, en joignant encore à ces guerriers Ferragus et plus d'un fameux Sarrasin avec lui.

XXXII.

Le pont ne pouvoit suffire à tant de fuyards : un grand nombre, par trop de précipitation, se noya dans la Seine ; plusieurs desiroient les ailes d'Icare, pour éviter la mort qui les menaçoit de tous côtés. A l'exception d'Oger le Danois et du Marquis de Vienne, tous les Paladins furent faits prisonniers. Olivier rentra blessé au-dessous de l'épaule droite, et Oger ayant reçu à la tête un coup dangereux.

XXXIII.

Et si, comme Renaud et Roland, Brandimart avoit abandonné la partie, Charles étoit à jamais chassé de Paris, si même il avoit pu échapper à cet incendie affreux. Brandimart fit tout ce qu'il put; mais, n'en pouvant faire davantage, il céda au torrent comme les autres; et la fortune favorisa si bien Agramant, qu'il assiégea l'Empereur une seconde fois dans sa capitale.

XXXIV.

Cependant les cris des veuves éplorées, les plaintes des jeunes orphelins, des vieillards privés de leurs enfans, s'élevant au-dessus de cet obscur athmosphere, ont pénétré dans la région éthérée jusqu'au trône de l'Archange Michel, et lui font voir les peuples fidèles de France, d'Allemagne et d'Angleterre, couvrant toute la campagne de leurs cadavres, et devenus la proie des loups et des corbeaux.

XXXIII.

E se, come Rinaldo, e come Orlando,
Lasciato Brandimarte avesse il gioco,
Carlo n' andava di Parigi in bando,
Se potea vivo uscir di sì gran foco.
Ciò che potè fe Brandimarte; e quando
Non potè più, diede alla furia loco.
Così Fortuna ad Agramante arrise,
Che un' altra volta a Carlo assedio mise.

XXXIV.

Di vedovelle i gridi, e le querele,
E d' orfani fanciulli, e di vecchi orbi,
Nell' eterno seren, dove Michele
Sedea, salir fuor di questi aeri torbi,
E gli fecion veder come il fedele
Popol preda de' lupi era, e de' corbi,
Di Francia, d' Inghilterra, e di Lamagna,
Che tutta avea coperta la campagna.

XXXV.

Nel viso s' arrossì l' Angel beato,
Parendogli che mal fosse ubbidito
Al Creatore, e si chiamò ingannato
Dalla Discordia perfida, e tradito.
D' accender liti tra i Pagani dato
Le avea l' assunto, e male era eseguito;
Anzi tutto il contrario al suo disegno
Parea aver fatto a chi guardava al segno.

XXXVI.

Come servo fedel, che più d' amore
Che di memoria abbondi, e che s' avveggia
Aver messa in obblio cosa, che a core
Quanto la vita, e l' anima aver deggia,
Studia con fretta d' emendar l' errore,
Nè vuol che prima il suo Signor lo veggia:
Così l' Angelo a Dio salir non volse,
Che dell' obbligo prima non si sciolse.

XXXV.

L'Ange bienheureux devint rouge de colere, voyant que l'Eternel avoit été si mal obéi. Il reconnut qu'il avoit été trompé, trahi par la perfide Discorde qu'il avoit chargée de semer la zizanie parmi les Payens, et qui avoit mal exécuté cet ordre. L'événement même prouvoit qu'elle avoit fait tout le contraire de ce qu'il lui avoit imposé.

XXXVI.

Comme un fidèle serviteur qui a plus de zèle que de mémoire, s'il s'apperçoit qu'il a oublié une chose importante, qu'il devoit avoir à cœur autant que sa vie, il se hâte de réparer sa faute, et n'ose se montrer à son maître auparavant; ainsi, l'Ange ne veut pas se présenter devant le souverain Monarque, avant d'avoir rempli l'ordre qu'il en a reçu.

XXXVII.

Il dirige son vol vers le monastere où l'autrefois il a déjà rencontré la Discorde; il la trouve présidant au chapitre, à la nouvelle élection des charges du couvent, et se délectant à voir les Moines se faire voler leurs bréviaires à la tête. L'Ange la saisit par les crins, et des pieds et des poings ne cesse de la poursuivre.

XXXVIII.

Il lui brise le bâton d'une croix sur la tête, sur les bras, sur les épaules. A grands cris la misérable imploroit merci, embrassoit les genoux du divin messager; Michel ne la quitte pas qu'il ne l'ait chassée avec impétuosité jusqu'au camp du Roi d'Afrique, e là il lui dit : si jamais je te retrouve hors de ce camp, tu peux t'attendre à quelque chose de pire.

XXXVII.

Al monister, dove altre volte avea
La Discordia veduta, drizzò l' ali.
Trovolla, che in capitolo sedea
A nuova elezion degli officiali,
E di veder diletto si prendea
Volar pel capo a' Frati i breviali.
Le man le pose l' Angelo nel crine,
E pugna, e calci le diè senza fine.

XXXVIII.

Indi le ruppe un manico di croce
Per la testa, pel dosso, e per le braccia.
Mercè, grida la misera a gran voce,
E le ginocchia al divin Nunzio abbraccia.
Michel non l' abbandona, che veloce
Nel campo del Re d' Africa la caccia,
E poi le dice: aspettati aver peggio,
Se fuor di questo campo più ti veggio.

XXXIX.

Come che la Discordia avesse rotto
Tutto il dosso, e le braccia, pur temendo
Un' altra volta ritrovarsi sotto
A quei grand colpi, a quel furor tremendo,
Corre a pigliare i mantici di botto,
Ed agli accesi fuochi esca aggiungendo,
Ed accendendone altri, fa salire
Da molti cori un alto incendio d' ire.

XL.

E Rodomonte, e Mandricardo, e insieme
Ruggier n' infiamma sì, che innanzi al Moro
Li fa tutti venire, or che non preme
Carlo i Pagani, anzi il vantaggio è loro.
Le differenze narrano, ed il seme
Fanno saper, da cui produtte foro.
Poi del Re si rimettono al parere
Chi di lor prima il campo debba avere.

XXXIX.

Bien que la Discorde eût les bras et les reins presque rompus, craignant néanmoins de s'exposer encore à ces terribles coups, à cette fureur épouvantable, elle court soudain préparer ses soufflets ; et allumant de nouveaux feux, et alimentant ceux qu'elle a déjà fait naître, elle excite dans le cœur de plusieurs guerriers un vaste incendie de colere.

XL.

Ceux de Rodomont, de Mandricard, et en même tems celui de Roger sont embrasés au point, que, profitant du moment où Charles n'assiège plus leur camp, et où ils ont sur lui l'avantage, ils se présentent tous trois au Monarque des Maures, lui racontent leurs différends et les motifs qui les ont produits, s'en remettant d'ailleurs au jugement du Roi pour nommer ceux qui devront les premiers entrer en lice.

XLI.

Marphise parle aussi de sa querelle; elle dit qu'elle veut finir le combat qu'elle a commencé avec le Tartare, puisque c'est lui qui l'a provoquée le premier. Elle n'accorde pas un jour de délai, pas même une heure, pour laisser aux autres vider leurs différends; elle fait les instances les plus grandes pour en venir aux mains la premiere avec Mandricard.

XLII.

Rodomont ne met pas moins d'ardeur à demander le champ clos, pour terminer contre son rival l'affaire qui n'a été interrompue et différée jusqu'à ce moment, que pour secourir le camp des Africains. Roger apporte ses raisons à la traverse; il dit qu'il ne peut souffrir que Rodomont lui retienne son cheval, si, avant toute chose, il ne combat contre lui.

XLI.

Marfisa del suo caso anco favella,
E dice che la pugna vuol finire,
Che cominciò col Tartaro; perch' ella
Provocata da lui vi fu a venire;
Nè per dar loco all' altre volea quella
Un' ora, non che un giorno, differire;
Ma d' esser prima fa l' instanzia grande,
Che alla battaglia il Tartaro domande.

XLII.

Non men vuol Rodomonte il primo campo
Da terminar col suo rival l' impresa,
Che per soccorrer l' Africano campo,
Ha già interrotta, e fin a quì sospesa.
Mette Ruggier le sue parole a campo,
E dice che patir troppo gli pesa
Che Rodomonte il suo destrier gli tenga,
E che a pugna con lui prima non venga.

XLIII.

Per più intricarla il Tartaro viene anche,
E niega che Ruggiero ad alcun patto,
Debba l' Aquila aver dall' ale bianche;
E d' ira, e di furore è così matto
Che vuol (quando dagli altri tre non manche)
Combatter tutte le querele a un tratto.
Nè più dagli altri ancor saria mancato,
Se 'l consenso del Re vi fosse stato.

XLIV.

Con preghi il Re Agramante, e buon ricordi
Fa quanto può perchè la pace segua.
E quando alfin tutti li vede sordi
Non volere assentire a pace, o a tregua,
Va discorrendo come almen gli accordi,
Sì che l' un dopo l' altro il campo assegua;
E pel miglior partito alfin gli occorre,
Che ognuno a sorte il campo s' abbia a torre.

XLIII.

Pour plus de confusion, le Tartare se présente encore, et prétend que, pour quoi que ce soit, Roger ne doit point porter pour enseigne l'aigle au plumage blanc. Il est si transporté de rage et de fureur, qu'il veut, si les trois autres ne lui manquent pas, terminer toutes les querelles à-la-fois. Les autres n'étoient pas gens à lui manquer, si le Roi y eût donné son agrément.

XLIV.

Par des prieres et des remontrances, ce Prince fait tout ce qu'il peut pour ramener la paix. Voyant enfin qu'ils sont tous également sourds à sa voix, et ne veulent accepter ni paix ni trêve, il cherche au moins à les accorder de maniere à combattre chacun à leur tour; et ce qu'il imagine de mieux, c'est que le sort décide de leur rang dans le champ de bataille.

X L V.

Il fait préparer quatre billets : sur l'un est écrit, Mandricard et Rodomont ensemble; sur l'autre, Roger et Mandricard; le troisieme porte Rodomont et Roger; et le dernier, Mandricard et Marphise. Il les fait tirer ensuite au gré de l'aveugle Déesse: le nom de Mandricard, avec le Prince de Sarse, fut le premier qui sortit.

X L V I.

Sur le second, étoient Mandricard et Roger; sur le troisieme, Roger et Rodomont; les noms de Marphise et de Mandricard resterent au fond du vase, et la guerriere en témoigna un extrême déplaisir. Roger n'en parut guere plus content. Il sait que la force des deux premiers combattans est telle, qu'ils termineront promptement leurs débats entr'eux, et ne laisseront plus rien à faire à lui ni à Marphise.

XLV.

Fe quattro brevi porre: un, Mandricardo
E Rodomonte insieme scritto avea:
Nell' altro era Ruggiero e Mandricardo:
Rodomonte e Ruggier l' altro dicea:
Dicea l' altro Marfisa e Mandricardo.
Indi all' arbitrio dell' instabil Dea
Li fece trarre; e il primo fu il Signore
Di Sarza a uscir con Mandricardo fuore.

XLVI.

Mandricardo e Ruggier fu nel secondo;
Nel terzo fu Ruggiero e Rodomonte;
Restò Marfisa e Mandricardo in fondo,
Di che la Donna ebbe turbata fronte,
Nè Ruggier più di lei parve giocondo;
Sa che le forze de' duo primi pronte
Han tra lor da finir le liti, in guisa
Che non ne fia per se, nè per Marfisa.

XLVII.

Giacea non lungi da Parigi un loco,
Che volgea un miglio, o poco meno intorno,
Lo cingea tutto un argine non poco
Sublime, a guisa d' un teatro adorno.
Un Castel già vi fu, ma a ferro, e a foco
Le mura, e i tetti, ed a ruina andorno.
Un simil può vederne in su la strada,
Qual volta a Borgo il Parmigiano vada.

XLVIII.

In questo loco fu la lizza fatta,
Di brevi legni d' ogn' intorno chiusa,
Per giusto spazio quadra, al bisogno atta,
Con due capaci porte, come s' usa.
Giunto il dì che al Re par che si combatta
Tra i Cavalier, che non ricercan scusa,
Furo appresso alle sbarre in ambi i lati
Contra i rastrelli i padiglion tirati.

XLVII.

Assez près de Paris étoit un terrein qui s'étendoit à-peu-près à un mille de tour. Une petite élévation l'environnoit en forme d'amphithéatre. Un château s'y voyoit autrefois, mais le fer et le feu en ont détruit les toits et les murailles. Quiconque va de Parmes à Borgo, peut voir un lieu semblable sur son chemin.

XLVIII.

C'est en ce lieu qu'on établit la lice entourée de courtes palissades; on y forma un espace carré, convenable à ce dessein, et l'on y pratiqua deux larges portes, ainsi qu'il est d'usage. Le jour arrivé où le Roi permit le combat aux chevaliers, qui ne cherchoient pas à s'en défendre, on dressa des deux côtés, près des barrieres et contre la palissade, les pavillons des deux combattans.

XLIX.

Dans celui qui regarde l'occident, se tient le Roi d'Alger à la taille gigantesque; Sacripant et le hardi Ferragus lui ajustent pour armure la peau écailleuse du dragon. Dans le pavillon devers l'orient, sont le puissant Falsiron et le Roi Gradasse; ils attachent de leurs mains, au successeur d'Agrican, la célebre armure Troyenne.

L.

Sur une haute et large estrade, est assis le Roi d'Afrique: celui d'Espagne est avec lui; ensuite Stordilan et les autres chefs auxquels obéit l'armée Payenne. Heureux ceux qui peuvent trouver un tertre ou la cime de quelqu'arbre qui les éleve au-dessus du terrein, tant est grande la foule, tant on voit de tous côtés des flots de peuple se presser autour de l'enceinte.

XLIX.

Nel padiglion, che è più verso Ponente,
Sta il Re d'Algier, che ha membra di gigante:
Gli pon lo scoglio indosso del serpente
L'ardito Ferraù con Sacripante.
Il Re Gradasso, e Falsiron possente
Sono in quell' altro al lato di Levante,
E metton di sua man l'arme Trojane
Indosso al successor del Re Agricane.

L.

Sedeva in tribunale ampio e sublime
Il Re d'Africa, e seco era l'Ispano,
Poi Stordilano, e l'altre genti prime,
Che riveria l'esercito Pagano.
Beato a chi pon dare argini, e cime
D'arbori stanza, che gli alzi dal piano.
Grande è la calca, e grande in ogni lato
Popolo ondeggia intorno al gran steccato.

L I.

Eran con la regina di Castiglia
Regine, e Principesse, e nobil Donne
D' Aragon, di Granata, e di Siviglia,
E fin di presso all' Atlantee colonne;
Tra quai di Stordilan sedea la figlia,
Che di duo drappi avea le ricche gonne,
L' un d' un rosso mal tinto, e l' altro verde,
Ma il primo quasi imbianca, e il color perde.

L I I.

In abito succinto era Marfisa,
Qual si convenne a donna, ed a guerriera.
Termoodonte forse a quella guisa
Vide Ippolita ornarsi, e la sua schiera.
Già con la cotta d' arme alla divisa
Del Re Agramante in campo venut' era
L' Araldo a far divieto, e metter leggi,
Che nè in fatto, nè in detto alcun parteggi.

L I.

Avec la Reine de Castille, étoient les Reines, les Princesses, les Dames titrées d'Arragon, de Grenade, de Séville, et des pays qui avoisinent les colonnes d'Hercule. Au milieu d'elles, étoit assise la fille de Stordilan, dont les riches vêtemens étoient formés de deux étoffes, l'une d'un rose pâle, et l'autre d'un beau vert; mais la premiere de ces deux couleurs, à peine sensible, paroît se perdre en une nuance de blanc.

L I I.

Marphise y paroît en habit court, tel qu'il convient en même-tems à une Dame et à une guerriere; ainsi, sans doute, sur les rives du Thermodon, étoient ajustées Hyppolite et ses Amazones. Dejà revêtu de la cotte d'armes à la devise du Roi Agramant, le Héraut étoit venu dans l'enceinte imposer les loix, et défendre de favoriser d'effet ni de parole aucun des deux combattans.

LIII.

La foule serrée des spectateurs attendoit ce combat avec impatience, et accusoit de lenteur ces deux fameux Chevaliers, lorsque, devers la tente de Mandricard, s'élève un grand bruit qui toujours s'augmente. Or, vous saurez, Seigneur, que c'est le vaillant Roi de Séricane et le redoutable Tartare qui font ce tumulte et les cris que l'on entend.

LIV.

Gradasse ayant armé entièrement de sa main le Roi de Tartarie, s'apprêtoit à lui attacher au côté cette excellente épée qui appartint jadis à Roland, lorsqu'il vit sur le pommeau le nom de Durandal, et les armes écartelées d'Almont. Roland, très-jeune alors, l'avoit enlevée à ce malheureux Prince dans Apremont auprès d'une fontaine.

L I I I.

La spessa turba aspetta desiando
La pugna, e spesso incolpa il venir tardo
De' duo famosi Cavalieri, quando
S' ode dal padiglion di Mandricardo
Alto rumor, che vien moltiplicando.
Or sappiate, Signor, che 'l Re gagliardo
Di Sericana, e 'l Tartaro possente
Fanno il tumulto, e 'l grido, che si sente.

L I V.

Avendo armato il Re di Sericana
Di sua man tutto il Re di Tartaría,
Per porgli al fianco la spada soprana,
Che già d' Orlando fu, se ne venía,
Quando nel pomo scritto, Durindana,
Vide, e 'l quartier, che Almonte avér solía,
Che a quel meschin fu tolto ad una fonte
Dal giovinetto Orlando in Aspramonte.

L V.

Vedendola, fu certo ch' era quella
Tanto famosa del Signor d' Anglante,
Per cui con grande armata, e la più bella
Che già mai si partisse di Levante,
Soggiogato avea il Regno di Castella,
E Francia vinta esso pochi anni innante:
Ma non può immaginarsi come avvenga
Che or Mandricardo in suo poter la tenga.

L V I.

E dimandogli se per forza, o patto
L' avesse tolta al Conte, e dove, e quando;
E Mandricardo disse ch' avea fatto
Gran battaglia per essa con Orlando,
E come finto quel s' era poi matto,
Così coprire il suo timor sperando,
Ch' era d' aver continua guerra meco,
Fin che la buona spada avesse seco.

L V.

En l'examinant, il ne douta point que ce ne fût cette épée si fameuse du Seigneur d'Angers, pour laquelle il avoit, quelques années auparavant, subjugué la Castille et vaincu la France, avec la plus belle et la plus forte armée qui soit jamais partie de l'orient; mais il ne peut se figurer comment cette épée est maintenant au pouvoir de Mandricard.

L V I.

Il lui demande en quel tems, en quel lieu il a ravi cette épée au Comte, s'il l'a eue par force ou de son consentement. Mandricard répond qu'il a soutenu pour elle un rude combat contre Roland, mais que celui-ci avoit ensuite contrefait l'insensé: espérant, disoit-il, masquer ainsi la crainte qu'il avoit d'avoir sans cesse à me combattre, tant que cette bonne épée resteroit en son pouvoir.

L V I I.

Il avoit, ajoutoit-il, imité le castor qui, voyant les chasseurs à sa poursuite, se retranche de lui-même l'unique chose qu'ils desirent de lui. Il n'avoit pas achevé, que l'impatient Gradasse s'écrie : Je ne la céderai ni à toi ni à personne ; elle m'a coûté tant de peines, de dépenses, et la perte de tant de sujets, qu'elle m'appartient à bien juste titre.

L V I I I.

Cherche à te munir d'une autre épée ; je veux celle-ci, et n'en sois pas étonné. Que Roland soit sage ou fou, peu m'importe ; je prétends avoir cette épée par-tout où je la trouve. Tu t'en emparas au milieu d'un chemin, et sans témoins ; pour moi, je la dispute ; mon cimeterre plaidera ma cause, et le jugement nous attend dans la lice.

LVII.

E dicea, che imitato avea il castore,
Il qual si strappa i genitali sui,
Vedendosi alle spalle il cacciatore,
Che sa che non ricerca altro da lui.
Gradasso non udì tutto il tenore,
Che disse : non vo' darla a te, nè altrui.
Tanto oro, tanto affanno, e tanta gente
Ci ho speso, che è ben mia debitamente.

LVIII.

Cercati pur fornir d' un' altra spada,
Ch' io voglio questa ; e non ti paja novo.
Pazzo, o saggio che Orlando se ne vada,
Averla intendo, ovunque io la ritrovo.
Tu senza testimonj in su la strada
Te l' usurpasti ; io quì lite ne movo.
La mia ragion dirà mia scimitarra ;
E faremo il giudicio nella sbarra.

L I X.

Prima di guadagnarla t' apparecchia,
Che tu l' adopri contra Rodomonte.
Di comprar prima l' arme è usanza vecchia
Che alla battaglia il Cavalier s' affronte.
Più dolce suon non mi viene all' orecchia
(Rispose, alzando il Tartaro la fronte)
Che quando di battaglia alcun mi tenta;
Ma fa che Rodomonte lo consenta.

L X.

Fa che sia tua la prima, e che si tolga
Il Re di Sarza la tenzon seconda;
E non ti dubitar ch' io non mi volga,
E che a te, ed ad ogn' altro io non risponda.
Ruggier gridò: non vo' che si disciolga
Il patto, o più la sorte si confonda:
O Rodomonte in campo prima saglia,
O sia la sua dopo la mia battaglia.

LIX.

Apprête-toi donc à la conquérir, avant de l'employer contre Rodomont. Il est d'antique usage qu'un Chevalier gagne ses armes avant d'affronter les batailles. Aucun son n'est plus doux à mon oreille, dit le Tartare en élevant la tête, que celui qui me défie au combat. Fais seulement que Rodomont y consente.

LX.

Obtiens que cette querelle se vide la premiere, et que le Roi de Sarse accepte le second rang; et ne crains pas que je refuse de répondre à toi, et à quiconque se présentera. Non, s'écria Roger, je ne veux pas qu'on interrompe l'ordre, et qu'on mêle de nouveau le sort : que Rodomont le premier paroisse au champ de bataille, ou qu'il n'y paroisse qu'après moi.

L X I.

S'il est vrai, comme le dit Gradasse, qu'avant d'employer ses armes, il faut d'abord les gagner, avant de porter mon aigle aux aîles blanches, tu dois d'abord me l'arracher. Mais puisque j'ai consenti à cet arrangement, je n'appellerai point de ma sentence; que je ne combatte qu'en second, soit; pourvu que le Roi d'Alger combatte le premier.

L X I I.

S'il vous plaît de troubler cet ordre en partie, moi je le troublerai tout-à-fait: je ne prétends pas te laisser mon enseigne, que tu ne la disputes à l'instant contre moi. Quand vous seriez le Dieu Mars, l'un et l'autre, reprit alors Mandricard en courroux, aucun de vous ne seroit capable de me priver de Durandal, ni de mes nobles armes.

L X I.

Se di Gradasso la ragion prevale,
Prima acquistar che porre in opra l' arme,
Nè tu l' Aquila mia dalle bianche ale
Prima usar dei che non me ne disarme;
Ma poi ch' è stato il mio voler già tale,
Di mia sentenza non voglio appellarme,
Che sia seconda la battaglia mia,
Quando del Re d' Algier la prima sia.

L X I I.

Se turberete voi l' ordine in parte,
Io totalmente turberollo ancora.
Io non intendo il mio scudo lasciarte,
Se contra me non lo combatti or ora.
Se l' uno e l' altro di voi fosse Marte
(Rispose Mandricardo irato allora)
Non saria l' un, nè l' altro atto a vietarme
La buona spada, o quelle nobil arme.

L X I I I.

E tratto dalla collera avventosse
Col pugno chiuso al Re di Sericana;
E la man destra in modo gli percosse,
Che abbandonar gli fece Durindana.
Gradasso, non credendo ch' egli fosse
Di così folle audacia e così insana,
Colto improvviso fu, che stava a bada,
E tolta si trovò la buona spada.

L X I V.

Così scornato di vergogna, e d' ira
Nel viso avvampa, e par che getti foco,
E più l' affligge il caso, e lo martira,
Poi che gli accade in sì palese loco.
Bramoso di vendetta si ritira,
A trar la scimitarra, a dietro un poco.
Mandricardo in se tanto si confida,
Che Ruggiero anco alla battaglia sfida.

LXIII.

A ces mots, outré de colere, il s'élance à poing fermé sur le Roi de Séricane, et lui donne sur la main droite un coup si violent, qu'il lui fait lâcher Durandal. Gradasse, qui ne pouvoit le soupçonner de cet excès d'audace et d'extravagance, n'étoit pas sur ses gardes à l'instant où il reçut le coup, et se vit ainsi privé de la bonne épée.

LXIV.

A cet affront, son visage s'enflamme de honte et de colere; on diroit qu'il lance du feu. Ce qui l'afflige, ce qui le dépite le plus, est que cet événement se passe dans un lieu si public Altéré de vengeance, il recule deux pas pour tirer son cimeterre, et Mandricard a tant de confiance en ses forces, qu'il défie encore Roger au combat,

LXV.

Venez, venez tous deux ensemble; que Rodomont y vienne en troisieme; l'Afrique, l'Espagne, toute l'humaine engeance, je vous ferai toujours tête. Ainsi parloit ce Chevalier, que rien n'épouvante, en espadonnant de l'épée d'Almont. Furieux, et plein de rage, il embrasse son écu, et se présente à Gradasse et au brave Roger.

LXVI.

Laisse moi, disoit Gradasse, guérir ce fou de son extravagance; non pardieu, disoit Roger, je ne le souffrirai pas, c'est à moi que ce combat appartient. — Range-toi donc. — Range-toi, toi-même. — Et cependant aucun ne cède; ils crient toujours, et le combat engagé entre ces trois personnages, étoit sur le point d'avoir d'étranges suites;

L X V.

Venite pure innanzi ambedue insieme,
E vengane per terzo Rodomonte,
Africa, Spagna, e tutto l' uman seme,
Ch' io son per sempre mai volger la fronte.
Così dicendo quel, che nulla teme,
Mena d' intorno la spada d' Almonte;
Lo scudo imbraccia disdegnoso, e fiero
Contra Gradasso, e contra il buon Ruggiero.

L X V I.

Lascia la cura a me (dicea Gradasso)
Ch' io guarisca costui della pazzía.
Per Dio (dicea Ruggier) non te la lasso,
Ch' esser convien questa battaglia mia.
Va indietro tu; vavvi pur tu; nè passo
Però tornando, gridan tuttavía;
Ed attaccossi la battaglia in terzo,
Ed era per uscirne un strano scherzo.

LXVII.

Se molti non si fossero interposti
A quel furor, non con treppo consiglio;
Che a spese lor quasi imparar che costi
Volere altri salvar con suo periglio:
Nè tutto 'l Mondo mai gli avria composti,
Se non venia col Re di Spagna il figlio
Del famoso Trojano, al cui cospetto
Tutti ebbon riverenza, e gran rispetto.

LXVIII.

Si fe Agramante la cagione esporre
Di questa nuova lite così ardente.
Poi molto affaticossi per disporre,
Che per quella giornata solamente
A Mandricardo la spada d' Ettorre
Concedesse Gradasso umanamente
Tanto, che avesse fin l' aspra contesa,
Che avea già contra Rodomonte presa.

LXVII.

Mais plusieurs des assistans s'opposerent à l'effet de leur rage; ce qui n'étoit pas très-prudent, car ils penserent apprendre à leurs dépens ce qu'il en coûte de s'exposer au danger, pour en sauver autrui: mais le monde entier ne seroit pas venu à bout de les séparer, si le fils du fameux Trojan n'eût paru avec le Roi d'Espagne. Sa vue leur rappella les égards et le respect qu'ils lui devoient.

LXVIII.

Agramant se fit exposer le sujet de cette nouvelle querelle, déjà si animée; il prit ensuite toutes les peines possibles pour engager Gradasse à céder paisiblement à Mandricard, seulement pour ce jour, l'épée d'Hector, jusqu'à ce que le combat qu'il avoit à soutenir contre Rodomont fût terminé.

LXIX.

Tandis que le Roi Agramant fait tous ses efforts pour les appaiser, en s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, un nouveau débat s'éleve entre Rodomont et Sacripant dans l'autre pavillon. Le Roi de Circassie, comme vous l'avez vu plus haut, assistoit Rodomont; aidé de Ferragus, ils lui avoient déjà revêtu les armes de son aïeul Nembrod.

LXX.

Ils s'approchent ensuite du lieu où le cheval mordant son frein doré le couvroit d'écume. C'étoit ce bon Frontin pour qui Roger se livroit à une fureur plus violente que jamais. Sacripant, chargé d'équiper un tel Chevalier, regardoit avec attention si l'animal étoit bien ferré, bien enharnaché, enfin dans un état convenable.

L X I X.

Mentre studia placarli il Re Agramante,
Ed or con questo, ed or con quel ragiona,
Dall' altro padiglion tra Sacripante,
E Rodomonte un' altra lite suona.
Il Re Circasso (come è detto innante)
Stava di Rodomonte alla persona;
Ed egli, e Ferraù gli aveano indotte
L' arme del suo progenitor Nembrotte.

L X X.

Ed eran poi venuti ove il destriero
Facea, mordendo, il ricco fren spumoso;
Io dico il buon Frontin, per cui Ruggiero
Stava iracondo, e più che mai sdegnoso.
Sacripante, che a por tal Cavaliero
In campo avea, mirava curioso;
Se ben ferrato, e ben guernito, e in punto
Era il destrier, come doveasi a punto.

LXXI.

E venendo a guardargli più a minuto
I segni, e le fattezze isnelle, ed atte,
Ebbe fuor d' ogni dubbio conosciuto
Che questo era il destrier suo Frontalatte,
Che tanto caro già si avea tenuto,
Per cui già avea mille querele fatte;
E poi che gli fu tolto, un tempo volse
Sempre ire a piede; in modo gliene dolse.

LXXII.

Innanzi Albracca glielo avea Brunello
Tolto di sotto quel medesmo giorno
Che ad Angelica ancor tolse l' anello,
Al Conte Orlando Balisarda, e 'l corno,
E la spada a Marfisa; ed avea quello,
Dopo che fece in Africa ritorno,
Con Balisarda insieme a Ruggier dato,
Il qual l' avea Frontin poi nominato.

LXXI.

Venant à examiner plus en détail ses marques heureusement placées, ses gentillesses particulieres, il reconnut, sans pouvoir en douter, que ce cheval n'étoit autre que son cher Frontalait, qu'il avoit tant aimé jadis, pour qui il avoit eu déjà mille querelles, et dont la perte lui avoit été si sensible, que, pendant long-tems, il ne voulut aller qu'à pied.

LXXII.

Brunel le lui avoit dérobé sous lui devant Albraque, le même jour qu'il ravit à Angelique son anneau, à Roland Balizarde et son cor, et à Marphise son épée. De retour en Afrique, Brunel l'avoit donné, ainsi que Balizarde, à Roger, qui depuis l'avoit nommé Frontin.

LXXIII.

Bien assuré qu'il ne se trompoit pas, le Roi de Circassie dit, en s'adressant à celui d'Alger : sachez, Seigneur, que ce cheval est à moi; il me fut volé devant Albraque. J'aurois beaucoup de témoins pour prouver ce que j'avance; mais, comme ils sont fort loin de nous, si quelqu'un le nie, je lui prouverai les armes à la main que je dis la vérité.

LXXIV.

Je consens néanmoins, en faveur de la liaison qui est entre nous depuis quelques jours, que vous en fassiez usage aujourd'hui : je vois bien que vous ne pouvez vous en passer; mais à condition que vous reconnoîtrez qu'il m'appartient, que c'est moi qui vous le prête; autrement n'espérez pas l'obtenir, à moins de le disputer en combattant contre moi.

LXXIII.

Quando conobbe non si apporre in fallo,
Disse il Circasso al Re d' Algier rivolto:
Sappi, Signor, che questo è mio cavallo,
Che ad Albracca per furto mi fu tolto.
Bene avrei testimoni da provallo,
Ma, perchè son da noi lontani molto,
Se alcun lo nega, io gli vo' sostenere
Con l' arme in man le mie parole vere.

LXXIV.

Ben son contento per la compagnía
In questi pochi dì stata fra noi,
Che prestato il cavallo oggi ti sia,
Ch' io veggo ben che senza far non puoi;
Però con patto, se per cosa mia,
E prestata da me conoscer vuoi;
Altrimenti d' averlo non far stima,
O se non lo combatti meco prima.

L X X V.

Rodomonte, del quale un più orgoglioso
Non ebbe mai tutto il mestier dell' arme,
Al quale in esser forte, e coraggioso
Alcuno antico d' aguagliar non parme,
Rispose: Sacripante, ogn' altro, che oso,
Fuor che tu, fosse in tal modo a parlarme,
Con suo mal si saria tosto avveduto,
Che meglio era per lui di nascer muto.

L X X V I.

Ma per la compagnia, che (come hai detto)
Novellamente insieme abbiamo presa,
Ti son contento aver tanto rispetto,
Ch' io t' ammonisca a tardar questa impresa,
Fin che della battaglia vegghi effetto,
Che fra il Tartaro, e me tosto fia accesa;
Dove porti un esempio innanzi spero,
Che avrai di grazia a dirmi; abbi il destriero.

LXXV.

Rodomont, l'homme le plus orgueilleux qui fit jamais le métier de la guerre, et qui, je crois, en force et en courage, n'eut point d'égal dans toute l'antiquité, répond : Sacripant, tout autre que toi qui m'oseroit parler de la sorte, apprendroit bientôt à ses dépens qu'il eût mieux valu pour lui d'être né muet.

LXXVI.

Mais, en faveur de la liaison (comme tu l'as dit) que depuis peu de tems, nous avons faite ensemble, je veux bien, par égard, t'engager à différer cette entreprise jusqu'au succès du combat qui va s'allumer entre le Tartare et moi. J'espere t'y donner un si terrible exemple, que tu te croiras heureux de me dire : gardez le cheval.

LXXVII.

Ta courtoisie n'est que de la brutalité, (reprit le Circassien, plein de fureur et de rage) mais je te dis maintenant clair et net qu'il ne faut pas que tu t'avises de prétendre à ce cheval; je te le défendrai tant que ma main pourra porter cette épée vengeresse, et j'y mettrai même les ongles et les dents, si je ne puis autrement le défendre.

LXXVIII.

Des paroles, on en vient aux injures; on crie, on menace, on se bat : la fureur les attache l'un à l'autre plus rapidement que le feu ne s'attache à la paille. Rodomont a sa cuirasse et toute son armure; Sacripant n'a ni maille, ni plastron; mais de sa seule épée (tant il s'en escrime avec adresse) il semble couvrir tout son corps.

LXXVII.

Gli è teco cortesia l' esser villano
Disse il Circasso pien d' ira e di sdegno)
Ma più chiaro ti dico ora, e più piano,
Che tu non faccia in quel destrier disegno;
Chè te lo difendo io, tanto che in mano
Questa vindice mia spada sostegno;
E metterovvi insino l' ugna, e il dente,
Se non potrò difenderlo altrimente.

LXXVIII.

Venner dalle parole alle contese,
Ai gridi, alle minacce, alla battaglia,
Che per molt' ira in più fretta s' accese
Che s' accendesse mai per foco paglia.
Rodomonte ha l' usbergo, ed ogni arnese;
Sacripante non ha piastra, nè maglia,
Ma par (sì ben con lo schermir s' adopra)
Che tutto con la spada si ricopra.

LXXIX.

Non era la possanza, e la fierezza
Di Rodomonte (ancor ch' era infinita)
Più che la provvidenza, e la destrezza,
Con che sue forze Sacripante aita.
Non voltò ruota mai con più prestezza
Il macigno sovran, che 'l grano trita,
Che faccia Sacripante or mano, or piede
Di quà, di là, dove il bisogno vede.

LXXX.

Ma Ferraù, ma Serpentino arditi
Trasson le spade, e si cacciar tra loro,
Dal Re Grandonio, da Isolier seguiti,
Da molt' altri Signor del popol Moro.
Questi erano i romori, i quali uditi
Nell' altro padiglion fur da costoro,
Quivi per accordar venuti in vano
Col Tartaro Ruggiero, e 'l Serciano.

LXXIX.

La vigueur et la férocité de Rodomont, quoiqu'infinies, ne l'emportoient pas sur la dextérité, la justesse du coup-d'œil avec lesquels Sacripant suppléoit à ses forces. Jamais les roues de la meule qui écrase le grain, ne tournerent avec autant de vîtesse, qu'en mettoit Sacripant à porter la main ou le pied, d'un côté, de l'autre, par-tout où il en sentoit le besoin.

LXXX.

Mais Fetragus, mais Serpentin se jettent hardiment entr'eux l'épée nue; ils sont suivis du Roi Grandonio, d'Isolier et de beaucoup d'autres Seigneurs Sarrasins. Telle étoit la cause de la rumeur qui fut entendue dans l'autre pavillon, où l'on faisoit de vains efforts pour accorder ensemble Roger, le Tartare, et le Roi de Séricane.

LXXXI.

Quelqu'un vint rendre au Roi Agramant un compte exact de la dispute, et lui apprendre qu'un combat rude et terrible s'étoit élevé entre Rodomont et Sacripant, au sujet du cheval. Confus de tant de discorde, le Roi dit à Marsille : ayez l'œil ici, pour qu'il n'arrive rien de pis parmi ces guerriers, tandis que je vais tâcher de remédier à l'autre désordre.

LXXXII.

Rodomont, en voyant le Roi son Souverain, modere son orgueil, et recule un pas en arriere. Avec autant de respect, le Roi de Circassie se retire à l'arrivée d'Agramant; celui-ci, d'un air majestueux, d'un ton grave et imposant, s'informe de ce qui les anime de la sorte : quand il en est bien instruit, il cherche à les mettre d'accord, et ne peut y réussir.

LXXXI.

Venne chi la novella al Re Agramante
Riportò certa, come pel destriero
Avea con Rodomonte Sacripante
Incominciato un aspro assalto, e fiero.
Il Re confuso di discordie tante
Disse a Marsilio : abbi tu quì pensiero
Che fra questi guerrier non segua peggio,
Mentre all' altro disordine io provveggio.

LXXXII.

Rodomonte, che 'l Re suo Signor mira,
Frena l' orgoglio, e torna indietro il passo;
Nè con minor rispetto si ritira
Al venir d' Agramante il Re Circasso.
Quel domanda la causa di tant' ira
Con real viso, e parlar grave, e basso;
E cerca, poi che n' ha compreso il tutto,
Porli d' accordo, e non vi fa alcun frutto.

LXXXIII.

Il Re Circasso il suo destrier non vuole
Che al Re d' Algier più lungamente resti,
Se non s' umilia tanto di parole,
Che lo venga a pregar che glielo presti.
Rodomonte superbo come suole
Gli risponde : nè 'l ciel, nè tu faresti
Che cosa, che per forza aver potessi,
Da altri che da me mai conoscessi.

LXXXIV.

Il Re chiede al Circasso che ragione
Ha nel cavallo, e come gli fu tolto;
E quel di parte in parte il tutto espone,
Ed esponendo s' arrossisce in volto,
Quando gli narra che 'l sottil ladrone,
Che in un alto pensier l' aveva colto,
La sella su quattro aste gli suffolse,
E di sotto il destrier nudo gli tolse.

LXXXIII.

Le Circassien refuse de laisser plus longtems son cheval au Roi d'Alger, à moins qu'il ne s'abaisse jusqu'à venir le prier de le lui prêter. Rodomont, superbe comme à son ordinaire, répond : ni toi, ni le ciel même n'obtiendroient que je tinsse jamais d'un autre, ce que je puis ne devoir qu'à ma valeur.

LXXXIV.

Le Général demande au Roi de Circassie quels droits il a sur ce cheval, et comment on le lui a pris. Celui-ci, de point en point, détaille toute l'histoire, et ce détail le fait rougir, lorsqu'il raconte comment l'adroit fripon, l'ayant surpris dans une rêverie profonde, avoit soutenu sa selle sur quatre pieux, et avoit enlevé de dessous lui le cheval ainsi déharnaché.

LXXXV.

Sitôt que Marphise, qui étoit accourue aux cris comme les autres, eut entendu raconter le vol du cheval, elle parut fort émue. Elle se souvint que ce même jour elle avoit perdu son épée, et reconnut même ce cheval, qui avoit fui sa poursuite, comme s'il eût eu des aîles; elle se rappella aussi les traits du brave Sacripant, qu'elle ne s'étoit pas bien remis jusqu'alors.

LXXXVI.

Les autres spectateurs, qui plus d'une fois avoient entendu Brunel se vanter de ces larcins, tournerent vers lui leurs regards, et firent assez connoître, par leurs signes, qu'il étoit le voleur en question. Marphise, qui le soupçonnoit, s'informe à l'un, à l'autre de ceux qui l'entourent, et fait si bien qu'elle découvre que celui qui lui ravit son épée, étoit ce même Brunel.

LXXXV.

Marfisa, che tra gli altri al grido venne,
Tosto che 'l furto del cavallo udì,
In viso si turbò, chè le sovvenne
Che perdè la sua spada ella quel dì;
E quel destrier, che parve aver le penne
Da lei fuggendo, riconobbe quì;
Riconobbe anco il buon Re Sacripante,
Che non avea riconosciuto innante.

LXXXVI.

Gli altri, ch' erano intorno, e che vantarsi
Brunel di questo aveano udito spesso,
Verso lui cominciaro a rivoltarsi,
E far palesi cenni ch' era desso.
Marfisa sospettando, ad informarsi
Da questo, e da quell'altro ch' avea appresso,
Tanto che venne a ritrovar che quello,
Che le tolse la spada, era Brunello.

LXXXVII.

E seppe che pel furto, onde era degno
Che gli annodasse il collo un capestro unto,
Dal Re Agramante al Tingitano Regno
Fu con esempio inusitato assunto.
Marfisa rinfrescando il vecchio sdegno,
Disegnò vendicarsene a quel punto,
E punir scherni, e scorni, che per strada
Fatti le avea sopra la tolta spada.

LXXXVIII.

Dal suo scudier l' elmo allacciar si fece,
Chè del resto dell' arme era guernita.
Senza usbergo io non trovo che mai diece
Volte fosse veduta alla sua vita,
Dal giorno che a portarlo assuefece
La sua persona, oltre ogni fede ardita.
Con l' elmo in capo andò dove fra i primi
Brunel sedea negli argini sublimi.

LXXXVII.

Elle sut aussi que, pour ce larcin, qui ne méritoit pas moins qu'un nœud coulant et la potence, le Roi Agramant, par un exemple inoui, l'avoit élevé au trône de Tingitane. Marphise, sentant ranimer son ancienne colere, résolut de s'en venger sur-le-champ, et de punir en même tems les railleries outrageantes que le ravisseur de son épée lui avoit faites sur le chemin.

LXXXVIII.

Elle se fait lacer son casque par son écuyer; car elle étoit déjà couverte du reste de son armure. Je ne sache pas qu'on l'ait rencontrée dix fois en sa vie sans sa cuirasse, depuis le jour où cette guerriere, plus intrépide qu'on ne le peut croire, accoutuma ses membres délicats à la porter. L'armet en tête, elle s'avance vers les gradins élevés, où, parmi les chefs de l'armée, Brunel étoit assis.

LXXXIX.

Elle débute par le saisir au collet. Elle l'enleve de terre, comme l'aigle ravisseur, dans ses serres crochues, a coutume d'enlever un poulet, et le porte ainsi devant le fils de Trojan, au lieu où se passoit la querelle. Brunel, effrayé de se voir en de si mauvaises mains, ne cesse de pleurer et de crier merci.

XC.

A travers le tumulte, les clameurs, le tapage dont tout le camp étoit presqu'également rempli, le malheureux Brunel, implorant tantôt la pitié, tantôt le secours des assistans, se fait si bien entendre, qu'au bruit de ses gémissemens et de ses plaintes, toute la foule accourt autour de lui. Arrivée devant le Roi d'Afrique, Marphise d'un air altier lui parle de la sorte :

LXXXIX.

Gli diede a prima giunta ella di piglio
In mezzo il petto, e da terra levollo,
Come levar suol col falcato artiglio
Talvolta la rapace Aquila il pollo;
E là, dove la lite innanzi al figlio
Era del Re Trojan, così portollo.
Brunel, che giunto in male man si vede,
Pianger non cessa, e domandar mercede.

X C.

Sopra tutti i rumor, strepiti, e gridi,
Di che 'l campo era pien quasi ugualmente,
Brunel, che ora pietade, ora sussidi
Domandando venía, così si sente,
Che al suono di rammarichi, e di stridi
Si fa d' intorno accor tutta la gente.
Giunta innanzi al Re d' Africa Marfisa,
Con viso altier gli dice in questa guisa:

XCI.

Io voglio questo ladro tuo vassallo
Con le mie mani impender per la gola,
Perchè il giorno medesmo che 'l cavallo
A costui tolle, a me la spada invola.
Ma s'egli è alcun, che voglia dir ch'io fallo,
Facciasi innanzi, e dica una parola;
Chè in tua presenza gli vo' sostenere
Che se ne mente, e ch' io fo il mio dovere.

XCII.

Ma perchè si potria forse imputarme
Che ho atteso a farlo in mezzo a tante liti,
Mentre che questi più famosi in arme
D' altre querele son tutti impediti,
Tre giorni ad impiccarlo io vo' indugiarme,
Intanto o vieni, o manda chi l' aiti;
Chè dopo, se non fia chi me lo vieti,
Farò di lui mille uccellacci lieti.

XCI.

Je veux de ma propre main pendre ce larron, ton vassal. C'est lui qui, le jour même où il déroba le cheval de ce Roi, me vola aussi mon épée. S'il est quelqu'un ici qui veuille prétendre que j'ai tort, qu'il paroisse, et dise un seul mot : je veux en ta présence lui soutenir qu'il en a menti, et que je ne fais que ce que je dois.

XCII.

Mais comme on pourroit m'accuser d'avoir profité de ces débats, d'avoir attendu pour cette exécution le moment où ces guerriers, les plus fameux de l'armée, sont tous occupés d'autres querelles, je veux la différer de trois jours. Pendant ce tems, viens toi-même, ou envoie quelqu'un pour le défendre; ou si personne n'y met obstacle avant ce terme, de son cadavre je rendrai mille oiseaux joyeux.

XCIII.

Sans autre compagnie qu'une de mes femmes et un écuyer, je me tiendrai auprès de cette tour, qu'on trouve à environ trois lieues d'ici, à côté d'un petit bois. Si quelqu'un se sent le courage de venir m'enlever ce larron, qu'il vienne, je l'attendrai. Elle dit, et prend soudain le chemin qu'elle avoit indiqué, sans attendre de réponse.

XCIV.

Elle tenoit alors Brunel par les cheveux, couché devant elle sur le col de son cheval. Le misérable crie, se lamente, appelle par leurs noms tous ceux dont il espéroit quelque secours. Agramant reste tellement confondu de toutes ces querelles si compliquées, qu'il ne sait comment les débrouiller. Il est sur-tout choqué de ce que Marphise lui enleve Brunel de cette façon.

X C I I I.

Di quì presso a tre leghe a quella torre,
Che siede innanzi ad un picciol boschetto,
Senza più compagnia mi vado a porre
Che d'una mia donzella, e d'un valletto.
Se alcuno ardisce di venirmi a torre
Questo ladron, là venga, ch' io l' aspetto.
Così disse ella; e dove disse, prese
Tosto la via, nè più risposta attese.

X C I V.

Sul collo innanzi del destrier si pone
Brunel, che tuttavia tien per le chiome.
Piange il misero, e grida, e le persone,
In che sperar solea, chiama per nome.
Resta Agramante in tal confusione
Di questi intrichi, che non vede come
Poterli sciorre; e gli par via più greve
Che Marfisa Brunel così gli leve.

XCV.

Non che l' apprezzi, o che gli porti amore,
Anzi più giorni son che l' odia molto,
E spesso ha d' impiccarlo avuto in core
Dopo che gli era stato l' anel tolto:
Ma questo atto gli par contra il suo onore
Sì, che n' avvampa di vergogna in volto.
Vuole in persona egli seguirla in fretta,
E a tutto suo poter farne vendetta.

XCVI.

Ma il Re Sobrino, il quale era presente,
Da questa impresa molto il dissuade,
Dicendogli che mal conveniente
Era all' altezza di sua Maestade.
Se ben avesse d' esserne vincente
Ferma speranza, e certa sicurtade,
Più che onor gli fia biasmo che si dica,
Che abbia vinta una femmina a fatica.

XCV.

Ce n'est pas qu'il ait pour lui la moindre estime, le moindre attachement ; au contraire, depuis quelque tems il l'a pris en haine, et plus d'une fois il a eu l'envie de le faire pendre, depuis qu'il s'étoit laissé enlever l'anneau. Mais cette action de Marphise lui paroît blesser son honneur, au point que son visage en est enflammé de honte ; il veut sur-le-champ la suivre en personne, et faire tous ses efforts pour s'en venger.

XCVI.

Mais le Roi Sobrin, qui étoit présent, chercha beaucoup à le dissuader de cette démarche, en lui représentant qu'elle étoit peu convenable à la majesté de son rang ; que quand il auroit le ferme espoir, et même la certitude de vaincre, il seroit toujours plus honteux que glorieux pour lui, de faire dire qu'il a pris beaucoup de peine pour vaincre une femme.

XCVII.

Qu'il y avoit enfin à la combattre peu de gloire et beaucoup de danger; que ce qu'il pouvoit lui conseiller de mieux, étoit de laisser pendre Brunel; et que même s'il croyoit qu'un seul coup-d'œil suffît pour le soustraire à la potence, encore ne falloit-il pas le donner, pour ne pas empêcher que justice ne se fasse.

XCVIII.

Vous pouvez, ajouta-t-il, envoyer quelqu'un vers Marphise, la prier de soumettre cette affaire à votre jugement, avec promesse de laisser à ce larron la corde au cou, et de donner à la guerriere toute satisfaction; et même si elle s'obstine à vous le refuser, qu'elle le garde, et contente sa fantaisie. Plutôt que de se détacher de votre amitié, qu'elle pende et Brunel et tous les voleurs qui lui ressemblent.

XCVII.

Poco l' onore, e molto era il periglio
D' ogni battaglia, che con lei pigliasse;
E che gli dava per miglior consiglio,
Che Brunello alle forche aver lasciasse;
E se credesse, che uno alzar di ciglio
A torlo dal capestro gli bastasse,
Non dovea alzarlo per non contraddire
Che s' abbia la giustizia ad eseguire.

XCVIII.

Potrai mandare un, che Marfisa preghi
(Dicea) che in questo giudice ti faccia,
Con promission, che al ladroncel si leghi
Il laccio al collo, e a lei si soddisfaccia;
E quando anco ostinata te lo neghi,
Se l' abbia, e il suo desir tutto compiaccia:
Pur che da tua amicizia non si spicchi,
Brunello, e gli altri ladri tutti impicchi.

XCIX.

Il Re Agramante volentier s' attenne
Al parer di Sobrin discreto e saggio,
E Marfisa lasciò, che non le venne,
Nè patì che altri andasse a farle oltraggio;
Nè di farla pregare anco sostenne:
E tolerò, Dio sa con che coraggio,
Per potere acchetar liti maggiori,
E del suo campo tor tanti romori.

C.

Di ciò si ride la Discordia pazza,
Che pace, o tregua omai più teme poco.
Scorre di quà, e di là tutta la piazza,
Nè può trovar per allegrezza loco.
La Superbia con lei salta, e gavazza,
E legne, ed esca va aggiungendo al foco,
E grida sì, che fin nell' alto Regno
Manda a Michel della vittoria segno.

XCIX.

Le Roi Agramant s'arrêta volontiers à l'avis sage et prudent de Sobrin. Il laissa Marphise sans courir après elle, sans permettre qu'aucun autre allât l'insulter. Il ne voulu pas même qu'on lui fît aucune priere, et se contint, Dieu sait avec quel courage, pour tâcher d'appaiser de plus importans débats, et de dissiper le trouble qui régnoit dans son camp.

C.

La maligne Discorde se rit de ce désordre; elle ne craint plus ni paix ni trêve désormais. Elle court deçà, de-là, dans toute l'enceinte, si joyeuse qu'elle ne peut se contenir. L'Orgueil saute avec elle, et se pavanne; il attise encore les feux, leur fournit de nouveaux alimens, et fait un cri qui, pénétrant jusqu'au céleste séjour, porte à Michel le signal de leur victoire.

C I.

Patis trembla, la Seine fut troublée à sa voix épouvantable, à cet horrible cri. Il retentit jusqu'au fond des Ardennes, et tous les animaux de cette forêt en quitterent leurs retraites. Les Alpes et les Cévennes l'entendirent; il frappa les rivages de Blaye, d'Arles et de Rouen. Les eaux du Rhône, de la Saône, de la Garonne et du Rhin en furent émues, et les meres tremblantes presserent leurs enfans contre leur sein.

C I I.

Il y avoit donc cinq Chevaliers, tous résolus fermement à ce que leur querelle se vide la premiere, et ces querelles sont si embrouillées l'une dans l'autre, qu'Apollon même n'eût pu les démêler. Le Roi Agramant commence par dénouer celle dont il avoit eu d'abord connoissance; celle qui, au sujet de la belle Doralice, s'étoit élevée entre le Roi de Scithie et le Monarque Africain.

C I.

Tremò Parigi, e torbidossi Senna
All' alta voce, a quell' orribil grido;
Rimbombò il suon fin alla selva Ardenna
Sì, che lasciar tutte le fere il nido;
Udiron l' Alpi, e il monte di Gebenna,
Di Blaja, e d' Arli, e di Roano il lido:
Rodano, e Sonna udì, Garonna. e il Reno:
Si strinsero le madri i figli al seno.

C I I.

Son cinque Cavalier, che han fisso il chiodo
D' essere i primi a terminar sua lite,
L' una nell' altra avviluppata in modo,
Che non le avrebbe Apolline espedite.
Comincia il Re Agramante a sciorre il nodo
Delle prime tenzon, che aveva udite,
Che per la figlia del Re Stordilano
Eran tra il Re di Scizia, e il suo Africano.

CIII.

Il Re Agramante andò per porre accordo
Di quà, e di là più volte a questo, e a quello;
E a questo, e a quel più volte diè ricordo
Da Signor giusto, e da fedel fratello:
E quando parimente trova sordo
L'un come l'altro, indomito, e rubello
Di voler esser quel, che resti senza
La Donna, da cui vien lor differenza,

CIV.

S'appiglia alfin come a miglior partito
(Di che ambedue si contentar gli amanti)
Che della bella Donna sia marito
L'uno de' duo, quel che vuole essa innanti;
E da quanto per lei sia stabilito
Più non si possa andar dietro, nè avanti.
All'uno, e all'altro piace il compromesso,
Sperando ch' esser debbia a favor d' esso.

CIII.

Vingt fois, pour les mettre d'accord, ce Prince alla, revint de l'un à l'autre, faisant à chacun les remontrances d'un maître équitable et d'un bon frere; mais il trouve l'un et l'autre également sourd à sa voix, intraitable et refusant avec obstination de rester privé de la dame, qui fait le sujet de leur dispute.

CIV.

Il s'avise enfin de l'expédient le meilleur; (et les deux amans en furent satisfaits) ce fut de donner pour époux à cette belle Princesse, celui des deux qu'elle préféreroit, à condition qu'on ne pourroit rien enfreindre de ce qu'elle auroit prononcé. La proposition plut à l'un et à l'autre, chacun d'eux espérant qu'elle seroit en sa faveur.

C V.

Le Roi de Sarse qui, long-tems avant Mandricard, avoit aimé Doralice, et qui avoit obtenu dans ses bonnes graces une place aussi distinguée, qu'une personne honnête la peut accorder, ne doute pas qu'il n'ait l'avantage d'une décision qui doit le rendre heureux; et il n'est pas le seul que cette opinion entraîne: toute l'armée des Sarrasins le pensoit comme lui.

C V I.

Personne n'ignoroit ce qu'il a fait pour elle à la guerre, dans les joûtes, dans les tournois; et chacun regarde Mandricard comme un fou, comme un extravagant, d'avoir acquiescé à cette convention. Mais ce guerrier qui, plus d'une fois, quand le soleil se cachoit à notre hémisphere, avoit passé près d'elle de doux momens, qui comptoit sur les preuves de son amour les plus certaines, rioit tout bas de la fausseté de leurs jugemens.

C V.

Il Re di Sarza, che gran tempo prima
Di Mandricardo amava Doralice,
Ed ella l' avea posto in su la cima
D' ogni favor, che a donna casta lice,
Che debba in util suo venire estima
La gran sentenza, che 'l può far felice.
Nè egli avea questa credenza solo,
Ma con lui tutto il Barbaresco stuolo.

C V I.

Ognun sapea ciò ch' egli avea già fatto
Per essa in giostre, in torniamenti, in guerra;
E, che stia Mandricardo a questo patto,
Dicono tutti che vaneggia, ed erra.
Ma quel, che più fiate, e più di piatto
Con lei fu mentre il Sol stava sotterra,
E sapea quanto avea di certo in mano,
Ridea del popolar giudicio vano.

C V I I.

Poi lor convenzion ratificaro
In man del Re quei duo Prochi famosi;
Ed indi alla Donzella se n' andaro;
Ed ella abbassò gli occhi vergognosi,
E disse che più il Tartaro avea caro;
Di che tutti restar maravigliosi,
Rodomonte sì attonito, e smarrito,
Che di levar non era il viso, ardito.

C V I I I.

Ma poi che l' usata ira cacciò quella
Vergogna, che gli avea la faccia tinta,
Ingiusta e falsa la sentenza appella;
E la spada impugnando ch' egli ha cinta,
Dice, udendo il Re, e gli altri, che vuol ch' ella
Gli dia perduta questa causa, o vinta;
E non l' arbitrio di femmina lieve,
Che sempre inchina a quel che men far deve.

CVII.

Ces deux fameux rivaux ayant ratifié cet accord entre les mains du Roi, se rendirent auprès de la Princesse qui, les yeux baissés par la pudeur, avoua que le Roi Tartare étoit celui qu'elle préféroit Ce choix confondit d'étonnement toute l'assemblée. Rodomont en resta si surpris, si consterné, qu'il n'avoit pas le courage de lever les yeux.

CVIII.

Mais son courroux ordinaire chassant bientôt la honte qui rougissoit son front, il appelle cette sentence injuste et abusive; et, saisissant l'épée qu'il porte au côté, il dit, en présence du Roi et de tous ceux qui l'entourent, que c'est à elle à décider de la perte ou du gain de sa cause, et non à femme volage, et toujours portée à suivre le contraire de son devoir.

C I X.

Mandricard se présente de nouveau, en disant : il en sera tout ce que tu voudras; ainsi, sur cette mer agitée, on auroit eu encore un long espace à parcourir avant d'entrer au port, si le Roi Agramant n'eût condamné Rodomont, en lui représentant qu'il n'avoit plus le droit de provoquer Mandricard pour cette querelle; de cette maniere il imposa silence à sa fureur.

C X.

Cependant Rodomont qui, devant cette auguste assemblée, vient de recevoir deux affronts en un jour; l'un de la part de son Souverain, à qui il cède par respect, l'autre de la part de sa Dame, ne veut plus s'arrêter en ce lieu. De toute la troupe qui l'entouroit, il ne choisit que deux hommes d'armes, et sort avec eux du camp des Sarrasins.

C I X.

Di nuovo Mandricardo era risorto
Dicendo : vada pur come ti pare :
Sì che prima che 'l legno entrasse in porto
V' era a solcare un gran spazio di mare;
Se non che 'l Re Agramante diede torto
A Rodomonte, che non può chiamare
Più Mandricardo per quella querela,
E fe cadere a quel furor la vela.

C X.

Or Rodomonte, che notar si vede
Dinanzi a quei Signor di doppio scorno,
Dal suo Re, a cui per riverenza cede,
E dalla Donna sua tutto in un giorno,
Quivi non volle più fermare il piede;
E della molta turba, che avea intorno,
Seco non tolse più che duo sergenti,
Ed uscì dei Moreschi alloggiamenti.

C X I.

Come partendo afflitto tauro suole,
Che la giuvenca al vincitor cesso abbia,
Cercar le selve, e le rive più sole
Lungi dai paschi, o qualche arida sabbia,
Dove muggir non cessa all' ombra, e al Sole,
Nè però scema l' amorosa rabbia;
Così sen va, di gran dolor confuso,
Il Re d' Algier dalla sua Donna escluso.

C X I I.

Per riavere il buon destrier si mosse
Ruggier, che già per questo s' era armato;
Ma poi di Mandricardo ricordosse,
A cui della battaglia era obbligato:
Non seguì Rodomonte, e ritornosse
Per entrar col Re Tartaro in steccato,
Prima ch' entrasse il Re di Sericana,
Che l' altra lite avea di Durindana.

C X I.

Ainsi que le taureau, contraint de céder au vainqueur la génisse qu'il aime, s'en éloigne à regret, et loin des pâturages, s'en va chercher les bois, les rivages les plus déserts et les sables arides : là, le jour et la nuit même, tout retentit de ses mugissemens, sans que sa fureur amoureuse en puisse être calmée ; ainsi, banni par sa Dame, s'éloigne le Roi d'Alger, abîmé dans sa profonde douleur.

C X I I.

Roger se mit en devoir de recouvrer son bon cheval, et dans ce dessein il s'étoit déjà fait donner ses armes, mais il se rappella bientôt qu'il avoit à combattre contre Mandricard ; il ne suivit donc pas Rodomont, et revint pour entrer en lice avec le Tartare, avant d'être prévenu par le Roi de Séricane, qui avoit aussi sa querelle à soutenir au sujet de Durandal.

CXIII.

Se voir enlever ainsi Frontin sous les yeux, sans pouvoir l'empêcher, lui cause un dépit extrême; mais si-tôt qu'il aura terminé son affaire, il a bien le ferme projet de le ravoir. Pour Sacripant, qui n'a pas comme Roger de querelle qui le retienne, et qui même n'a rien autre chose à faire, il se hâte de suivre les traces de Rodomont.

CXIV.

Il l'auroit bientôt rejoint sans une aventure étrange qu'il rencontra dans sa route, et qui, en l'arrêtant jusqu'au soir, lui fit perdre la piste qu'il suivoit. Il trouva une dame qui étoit tombée dans la riviere de Seine, et qui alloit y périr, s'il ne fût pas accouru promptement à son secours; il sauta dans l'eau, et la ramena sur la rive.

CXIII.

Veder torsi Frontin troppo gli pesa
Dinanzi agli occhi, e non poter vietarlo;
Ma dato che abbia fine a questa impresa,
Ha ferma intenzion di ricovrarlo.
Ma Sacripante, che non ha contesa
Come Ruggier, che possa distornarlo,
E che non ha da far altro che questo,
Per l'orme vien di Rodomonte presto.

CXIV.

E tosto l'avria giunto, se non era
Un caso strano, che trovò tra via,
Che lo fe dimorar fino alla sera,
E perder le vestigie che seguía.
Trovò una Donna, che nella riviera
Di Senna era caduta, e vi perìa,
Se a darle tosto ajuto non veniva;
Saltò nell' acqua, e la ritrasse a riva.

C X V.

Poi quando in sella volle risalire,
Aspettato non fu dal suo destriero,
Che fin a sera si fece seguire,
E non si lasciò prender di leggiero.
Preselo alfin, ma non seppe venire
Più, d'onde s'era tolto dal sentiero:
Ducento miglia errò tra piano, e monte
Prima che ritrovasse Rodomonte.

C X V I.

Dove trovollo, e come fu conteso,
Con disvantaggio assai di Sacripante,
Come perdè il cavallo, e restò preso
Or non dirò; chè ho da narrarvi innante
Di quanto sdegno, e di quanta ira acceso
Contra la Donna, e contra il Re Agramante
Del campo Rodomonte si partisse,
E ciò che contro all' uno, e all' altro disse.

C X V.

Lorsqu'ensuite il voulut remonter en selle, son coursier ne l'attendit point, et le fit courir jusqu'au soir; il ne put même s'en saisir qu'avec beaucoup de peine. Il s'en saisit enfin, mais il lui fut impossible de revenir à l'endroit où il s'étoit écarté du chemin. Il fit peut-être plus de deux cens milles à travers des plaines et des montagnes, avant de pouvoir rejoindre Rodomont.

C X V I.

Je ne vous dirai pas maintenant en quel lieu il le trouva; comment Sacripant le combattit à son grand désavantage, ni comment il y perdit son cheval, et fut fait lui-même prisonnier. Il faut auparavant que je vous raconte quel violent courroux, quelle rage enflammoit le cœur de Rodomont contre sa dame et contre son Roi, lorsqu'il partit du camp, et tout ce qu'il se permit de dire contre l'un et l'autre.

CXVII.

Par-tout où le dolent Sarrasin adressoit ses pas, il embrâsoit l'air de ses soupirs de flamme. Souvent émue de pitié, la Nymphe Echo lui répondoit du creux des rochers. O volage esprit d'une femme, s'écrioit-il, que tu changes facilement! Tu es, par ta nature même, l'opposé de la fidélité. O que celui qui te croit, est à plaindre et misérable!

CXVIII.

Ingrate! ni mes longs services, ni cet ardent amour dont je t'avois donné tant de preuves éclatantes, n'ont pu fixer ton cœur, ni l'empêcher au moins de changer si promptement. Eh! si tu m'as rejetté, ce n'est pas que je t'aie paru inférieur à Mandricard; non, je ne puis trouver à ma disgrace qu'une seule cause, c'est que tu es une femme.

CXVII.

Di cocenti sospir l' aria accendea
Dovunque andava il Saracin dolente:
Eco per la pietà, che glien' avea,
Da' cavi sassi rispondea sovente.
O femminile ingegno (egli dicea)
Come ti volgi, e muti facilmente,
Contrario oggetto proprio della fede!
O infelice, o miser chi ti crede!

CXVIII.

Nè lunga servitù, nè grande amore,
Che ti fu a mille prove manifesto,
Ebbono forza di tenerti il core,
Che non fosse a cangiarsi almen sì presto.
Non perchè a Mandricardo inferiore
Io ti paressi, di te privo resto;
Nè so trovar cagione ai casi miei
Se non quest' una, che femmina sei.

CXIX.

Credo che t' abbia la Natura, e Dio
Produtto, o scellerato sesso, al Mondo
Per una soma, per un grave fio
Dell' uom, che senza te saria giocondo;
Come ha produtto anco il serpente rio,
E il lupo, e l' orso, e fa l' aer fecondo
E di mosche, e di vespe, e di tafani,
E loglio, e avena fa nascer tra i grani.

CXX.

Perchè fatto non ha l' alma Natura,
Che senza te potesse nascer l' uomo,
Come s' innesta per umana cura
L' un sopra l' altro il pero, il sorbo, e 'l pomo?
Ma quella non può far sempre a misura;
Anzi, s' io vo' guardar come io la nomo,
Veggo che non può far cosa perfetta,
Poichè Natura femmina vien detta.

CXIX.

O sexe scélérat, je crois que le Ciel et la Nature ne t'ont produit au monde que comme un lourd fardeau, un rude châtiment pour l'homme, qui seroit heureux sans toi. C'est ainsi qu'ils ont produit les venimeux serpens, et les loups, et les ours; qu'ils ont peuplé l'air de taons, de cousins et de guêpes, et qu'ils font naître les chardons et l'ivraie au milieu du bon grain.

CXX.

Pourquoi cette Nature si bienfaisante n'a-t-elle pas fait que l'homme puisse naître sans toi, comme, par l'humaine industrie, on ente l'un sur l'autre le poirier, le cormier, le pommier? Mais ce qu'elle fait, ne sauroit toujours être à propos; et même, si je songe bien au nom que l'on lui donne, je vois que la Nature ne peut produire aucune chose parfaite, puisqu'elle est elle-même du sexe féminin.

CXXI.

O femmes, ne soyez pas si fieres, si orgueilleuses de ce que l'homme est né votre fils ! c'est du sein des épines que naissent les roses ; c'est au milieu d'une herbe infecte qu'on voit briller le lys. Contrariantes, superbes et dédaigneuses, sans amour, sans foi, sans jugement, audacieuses, cruelles, ingrates et perfides, vous êtes la peste incurable du genre humain.

CXXII.

Ainsi s'en alloit le Roi de Sarse, exhalant ces plaintes ameres et mille autres semblables, à la honte, à l'opprobre du sexe féminin. Tantôt il les proféroit à voix basse, tantôt ses imprécations se faisoient entendre au loin ; et certes il manquoit alors de raison, car pour une ou deux qui méritent des reproches, on doit croire qu'il en est cent dignes de notre amour.

CXXI.

Non siate però tumide, e fastose,
Donne, per dir che l' uom sia vostro figlio;
Chè delle spine ancor nascon le rose,
E d' una fetida erba nasce il giglio.
Importune, superbe, e dispettose,
Prive d' amor, di fede, e di consiglio,
Temerarie, crudeli, inique, ingrate,
Per pestilenzia eterna al Mondo nate.

CXXII.

Con queste, ed altre, ed infinite appresso
Querele il Re di Sarza se ne giva,
Or ragionando in un parlar sommesso,
Quando in un suon, che di lontan s' udiva,
In onta, e in biasmo del femmineo sesso;
E certo da ragion si dipartiva,
Che per una, o per due, che trovi ree,
Che cento buone sien creder si dee.

CXXIII.

Se ben di quante io n' abbia fin quì amate,
Non n' abbia mai trovata una fedele,
Perfide tutte io non vo' dir, nè ingrate,
Ma darne colpa al mio destin crudele.
Molte or ne sono, e più già ne son state,
Che non dan causa ad uom che si querele;
Ma mia fortuna vuol, che s' una ria
Ne sia tra cento, io di lei preda sia.

CXXIV.

Pur vo' tanto cercar prima ch' io mora,
Anzi prima che 'l crin più mi s' imbianchi,
Che forse dirò un dì che per me ancora
Alcuna sia, che di sua fè non manchi.
Se questo avvien (chè di speranza fuora
Io non ne son) non fia mai ch' io mi stanchi
Di farla a mia possanza gloriosa
Con lingua, e con inchiostro, e in verso, e in prosa.

CXXIII.

Et bien que dans toutes celles que j'ai aimées jusqu'ici, je n'en aie jamais trouvé une seule fidèle, je n'en veux pas conclure qu'elles soient toutes ingrates et perfides; j'aime mieux en accuser mon malheureux destin. Il y en a beaucoup aujourd'hui, il y en a eu jadis encore davantage qui n'ont jamais donné lieu aux hommes de s'en plaindre; mais mon malheur veut que si, sur trois cens, il n'y en a qu'une de mauvaise, c'est justement celle-là qui me donne des fers.

CXXIV.

Mais je veux tant chercher avant de mourir, avant même que mes cheveux blanchissent davantage, que peut-être un jour pourrai-je dire moi-même, que j'en ai trouvé une aussi capable de garder sa foi. Si cela m'arrive, (et je n'en ai pas perdu toute espérance) je ne me lasserai point de la célébrer. Je veux que ma langue, que ma plume, que ma prose, que mes vers ne soient employés qu'à célébrer sa gloire.

CXXV.

Le Sarrasin n'avoit pas moins de courroux contre son Roi que contre sa maîtresse, et n'étoit pas moins injuste dans les plaintes qu'il formoit contre l'un, que contre l'autre. Il voudroit voir son royaume accablé de tant de malheurs, frappé d'une tempête si funeste, que dans l'Afrique entièrement ravagée, il ne restât pas pierre sur pierre.

CXXVI.

Il voudroit que, chassé de ses états, dans le deuil et dans la douleur, Agramant fût réduit à la plus extrême misere, et que lui-même pût ensuite lui rendre toutes ses possessions, le rétablir sur le trône de ses ayeux. C'est ainsi qu'il desire lui prouver sa fidélité, pour lui faire sentir qu'un ami véritable, soit qu'il ait tort ou raison, doit être préféré à tout, quand tout l'univers y porteroit obstacle.

C X X V.

Il Saracin non avea manco sdegno
Contra il suo Re che contra la Donzella;
E così di ragion passava il segno,
Biasmando lui come biasmando quella.
Ha desio di veder che sopra il Regno
Gli cada tanto mal, tanta procella,
Che in Africa ogni casa si funesti,
Nè pietra salda sopra pietra resti.

C X X V I.

E che spinto del Regno, in duolo, e in lutto
Viva Agramante, misero, e mendico;
E ch' esso sia, che poi gli renda il tutto,
E lo riponga nel suo seggio antico;
E della fede sua produca il frutto,
E gli faccia veder che un vero amico
A dritto, e a torto esser dovea preposto,
Se tutto 'l Mondo se gli fosse opposto.

CXXVII.

E così, quando al Re, quando alla Donna
Volgendo il cor turbato il Saracino
Cavalca a gran giornate, e non assonna,
E poco riposar lascia Frontino.
Il dì seguente, o l' altro, in su la Sonna
Si ritrovò; chè avea dritto il cammino
Verso il mar di Provenza, con disegno
Di navigare in Africa al suo Regno.

CXXVIII.

Di barche, e di sottil legni era tutto
Fra l' una ripa, e l' altra il fiume pieno,
Che ad uso dell' esercito condutto
Da molti luoghi vettovaglie avieno;
Perchè in poter de' Mori era ridutto,
Venendo da Parigi al lito ameno
D' Acquamorta, voltando in ver la Spagna,
Ciò, che v' è da man destra di campagna.

CXXVII.

Tournant ainsi tantôt contre son Roi, tantôt contre sa Dame, les pensées de son cœur irrité, le Sarrasin chevauche à grandes journées, ne prend aucun repos, et en laisse bien peu à Frontin. L'un des jours suivans, il se trouve sur les bords de la Saône, qui le menoit droit en Provence, où il projettoit de s'embarquer pour l'Afrique, et de regagner ses états.

CXXVIII.

Le fleuve étoit couvert de l'une à l'autre rive, de barques et de bateaux légers qui amenoient de différens lieux des vivres à l'usage de l'armée; car toute la droite du pays que l'on rencontre en venant de Paris jusqu'aux bords charmans d'Aigues-mortes, et en tournant ensuite vers l'Espagne, étoient alors au pouvoir des Sarrasins.

CXXIX.

Quand on retiroit ces vivres des bateaux, on les chargeoit sur des chariots et des bêtes de somme, et on les portoit ainsi, avec une escorte, par-tout où l'on ne pouvoit aller par eau. Les bords du fleuve étoient remplis d'immenses troupeaux, venus de diverses contrées, et leurs conducteurs trouvoient le long de la riviere différentes auberges, où ils se rendoient le soir.

CXXX.

Le Roi d'Alger, que la nuit surprit en ce lieu, par un tems obscur et nébuleux, accepta les offres d'un hôtellier du pays qui l'invitoit à descendre chez lui. Après avoir pansé son cheval, on servit sur sa table différens mets, et des vins de Corse et de Grèce; car le Sarrasin qui, pour tout le reste, avoit préféré la coutume des Maures, avoit voulu boire selon celle des François.

CXXIX.

Le vettovaglie in carra ed in giumenti,
Tolte fuor delle navi, erano carche,
E tratte con la scorta delle genti
Ove venir non si potea con barche.
Avean piene le ripe i grassi armenti
Quivi condotti da diverse marche;
E i conduttori intorno alla riviera
Per varj tetti albergo avean la sera.

CXXX.

Il Re d'Algier, perchè gli sopravenne
Quivi la notte, e l'aer nero, e cieco,
D'un ostier paesan l'invito tenne,
Che lo pregò che rimanesse seco.
Adagiato il destrier, la mensa venne
Di varj cibi, e di vin Corso, e Greco;
Chè 'l Saracin nel resto alla Moresca,
Ma volle far nel bere alla Francesca.

CXXXI.

L' oste con buona mensa, e miglior viso
Studiò di fare a Rodomonte onore;
Chè la presenza gli diè certo avviso
Ch' era uomo illustre, e pien d' alto valore;
Ma quei, che da se stesso era diviso,
Nè quella sera avea ben seco il core,
Che mal suo grado s' era ricondotto
Alla Donna già sua, non facea motto.

CXXXII.

Il buon ostier, che fu dei diligenti
Che mai si sien per Francia ricordati,
Quando tra le nimiche, e strane genti,
L' albergo, e i beni suoi s' avea salvati,
Per servir, quivi alcuni suoi parenti,
A tal servigio pronti, avea chiamati;
De' quai non era alcun di parlar oso,
Vedendo il Saracin muto, e pensoso.

CXXXI.

L'hôte s'empressoit de bien traiter Rodomont, en lui faisant bonne chere et meilleure mine; il avoit jugé sur son apparence que ce devoit être un Chevalier illustre et de la plus haute valeur; mais ce Prince qui n'étoit pas trop à lui, et qui peu maître de son cœur, le sentoit retourner malgré lui-même à celle qui fut autrefois sa maîtresse, ne disoit pas un seul mot.

CXXXII.

Ce bon Aubergiste, l'un des plus adroits qui aient jamais habité la France, puisqu'il avoit eu le secret, parmi tant d'ennemis et de nations étrangeres, de conserver ses biens et sa maison, avoit fait venir pour l'aider plusieurs de ses parens, accoutumés à ce service. Voyant donc le Sarrasin muet et pensif, aucun d'eux n'avoit la hardiesse d'élever la voix.

CXXXIII.

De pensées en pensées, l'esprit du Sarrasin erra long-tems loin de lui. La tête penchée vers la terre, ses yeux ne s'élevoient jamais assez pour regarder personne en face. Enfin, après un long silence, il fait un soupir, et comme s'il s'éveilloit d'un sommeil profond, il s'agite, leve les yeux en même tems, et porte ses regards sur l'hôte et sur sa famille.

CXXXIV.

Enfin il rompt le silence, et d'un air plus doux et moins troublé, il demande à l'hôte et à ceux qui lui font compagnie si quelqu'un d'entre eux a une femme en sa possession. L'hôte répondit ainsi que tous les autres, qu'ils en avoient chacun une. Rodomont voulut savoir l'opinion qu'ils avoient de leur fidélité.

CXXXIII.

Di pensiero in pensiero andò vagando
Da se stesso lontano il Pagan molto,
Col viso a terra chino, nè levando
Sì gli occhi mai, che alcun guardasse in volto.
Dopo un lungo star cheto, sospirando,
Sì come d' un gran sonno allora sciolto,
Tutto si scosse, e insieme alzò le ciglia,
E voltò gli occhi all' oste, e alla famiglia.

CXXXIV.

Indi ruppe il silenzio, e con sembianti
Più dolci un poco, e viso men turbato,
Domandò all' oste, e agli altri circostanti,
Se d' essi alcuno avea mogliere a lato.
Che l' oste, e che quegli altri tutti quanti
L' aveano, per risposta gli fu dato.
Domanda lor quel che ciascun si crede
Della sua Donna nel servargli fede.

C X X X V.

Eccetto l' oste, fer tutti risposta,
Che si credeano averle e caste, e buone.
Disse l' oste : ognun pur creda a sua posta;
Ch' io so che avete falsa opinione.
Il vostro sciocco credere vi costa,
Ch' io stimi ognun di voi senza ragione;
E così far questo Signor deve anco,
Se non vi vuol mostrar nero per bianco.

C X X X V I.

Perchè, sì come è sola la Fenice,
Nè mai più d' una in tutto il Mondo vive;
Così nè mai più d' uno esser si dice,
Che della moglie i tradimenti schive.
Ognun si crede d' esser quel felice,
D' esser quel sol, che a questa palma arrive.
Come è possibil che vi arrivi ognuno,
Se non ne può nel Mondo esser più d' uno?

CXXXV.

Tous, excepté l'hôte, firent réponse qu'ils les croyoient aussi sages que bonnes. Chacun, dit l'hôte, est maître d'en croire ce qui lui plaît : pour moi, je sais que vous êtes dans l'erreur, et votre sotte confiance à cet égard me prouve bien que la raison ne vous conduit guere. Je suis sûr que ce Seigneur a de vous la même idée, à moins qu'il ne veuille vous faire prendre du noir pour du blanc.

CXXXVI.

Car comme le Phénix est unique dans le monde, et qu'il n'en excite jamais plus d'un à-la-fois, ainsi dit-on qu'il n'y a jamais qu'un seul homme, qui puisse se garantir des perfidies de sa moitié. Chacun croit être cet heureux mortel, qui seul remporte une palme si rare. Mais puisqu'un seul au monde peut y prétendre, comment chacun peut-il se flatter de l'avoir obtenue ?

CXXXVII.

J'étois jadis dans la même erreur que vous tous ; je croyois qu'on pouvoit rencontrer plus d'une femme sage ; mais un gentilhomme Vénitien, que ma bonne fortune amena ici, sut me guérir de cette profonde ignorance, par tous les traits véritables qu'il me raconta. Il se nommoit Jean-François Valerio : son nom n'est jamais sorti de ma mémoire.

CXXXVIII.

Il savoit dans le plus grand détail toutes les ruses qu'emploient ordinairement nos femmes et nos maîtresses. Il rapportoit à ce propos tant d'histoires anciennes et modernes, il en avoit fait lui-même de si fréquentes expériences, qu'il me prouva que jamais, ni dans l'indigence ni dans la grandeur, on n'avoit vu de femme vraiment chaste, et que si quelqu'une avoit paru plus sage que les autres, c'est seulement qu'elle avoit mis plus d'adresse à se cacher.

CXXXVII.

Io fui già nell' error che siete voi,
Che donna casta anco più d' una fusse:
Un gentiluomo di Venezia poi,
Che quì mia buona sorte già condusse,
Seppe far sì con veri esempi suoi,
Che fuor dell' ignoranza mi ridusse:
Gian Francesco Valerio era nomato,
Chè 'l nome suo non mi s' è mai scordato.

CXXXVIII.

Le fraudi, che le mogli, e che le amiche
Sogliono usar, sapea tutte per conto;
E sopra ciò moderne istorie, e antiche,
E proprie esperienze avea sì in pronto,
Che mi mostrò che mai donne pudiche
Non si trovaro, o povere, o di conto;
E se una casta più dell' altra parse,
Venía perchè più accorta era a celarse.

CXXXIX.

E fra l' altre (chè tante me ne disse;
Che non ne posso il terzo ricordarmi)
Sì nel capo una istoria mi si scrisse,
Che non si scrisse mai più saldo in marmi.
E ben parria a ciascuno, che l' udisse,
Di queste rie quel che a me parve, e parmi;
E se, Signore, a voi non spiace udire,
A lor confusion ve la vo' dire.

CXL.

Rispose il Saracin: che puoi tu farmi,
Che più al presente mi diletti, e piaccia,
Che dirmi istoria, e qualche esempio darmi,
Che con l' opinion mia si confaccia?
Perchè io possa udir meglio, e tu narrarmi,
Siedimi incontra, ch' io ti vegga in faccia.
Ma nel Canto, che segue, io v' ho da dire
Quel che fe l' oste a Rodomonte udire.

Fine del Canto ventesimosettimo.

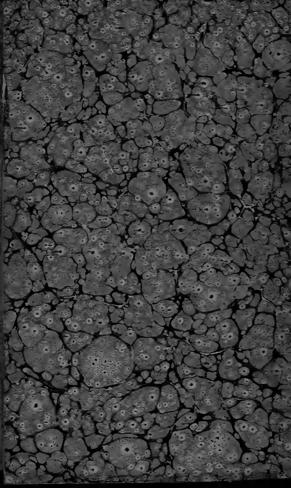
CXXXIX.

Parmi toutes ses histoires (car il m'en a tant dit que je ne pourrois pas m'en rappeller le tiers) une sur toutes, s'est si bien gravée dans ma mémoire, qu'elle ne pourroit l'être plus profondément dans le marbre. Tous ceux qui l'entendront ne pourront manquer de prendre de ces scélérates l'opinion que j'en conçus, et que je conserve encore; et s'il ne vous déplaît pas, Seigneur, de l'entendre, je vais, pour les confondre, vous la raconter.

CXL.

Eh! que peux-tu faire, répondit le Sarrasin, qui dans ce moment m'amuse et me plaise davantage, que de me dire des histoires, et me citer des exemples qui s'accordent avec mes sentimens. Pour que je l'entende mieux, et que tu la contes plus à l'aise, viens t'asseoir vis-à-vis de moi, de façon que je te voie en face. Mais c'est dans le Chant suivant que je veux vous dire ce que l'hôte fit entendre à Rodomont.

Fin du vingt-septieme Chant.




UNIVERSIDAD DE SEVILLA
BUS
600133271